Tr. R.
M447LE

# LETTRES
## *IROQUOISES*

### *PREMIÈRE LETTRE.*

JE t'ecris, vénérable Alha, pour m'acquiter de la commission, que tu m'as donnée au jour de l'assemblée de nos Vaillans. J'ai traversé les mers habillé en *Européen*, & j'ai été extrêmement surpris de trouver des pays delicieux, & des peuples tout-à-fait

differens de nous dans leurs manières, & dans leurs idées. Les balots de pelleterie, que tu m'as donnés, m'ont procuré tous les plaisirs & toutes les commodités de la vie, auxquelles je me suis bien-tôt accoutumé. J'ai vendu ces depouilles de bêtes pour de l'or. Je ne sai quelle vertu divine ces peuples voient dans ce métal: ils sont remplis de joie à son aspect: ils en estiment plus un morceau dur & massif, qu'un poisson ou un bœuf. J'avois grande envie de rire de cette idée singulière: je croyois d'abord avoir manqué de probité, en leur donnant si peu de chose pour avoir des habits & du vin. Ils partagent cet or en petits morceaux plats & ronds, pour en porter plus facilement dans les voyages, & pour leurs emplettes. En vérité, sage Alha, ces hommes sont bien fous ou bien stupides. Nos pères, aussi anciens que le soleil, nous ont laissé pour tout héritage leurs arcs, leurs flêches & des peaux d'a-

d'animaux: ces choſes ſont utiles à la vie. Ce que je ne puis comprendre, c'eſt que parmi ces nations bizares il y a des pauvres & des riches; diſtinctions inconnuës dans nos heureux déſerts. Que j'aurai de choſes à t'écrire: je doute fort que nos illuſtres *Iroquois*, quand ils ſeront bien informés, ſe reſoudent jamais à bâtir des villes & des temples, à vivre avec des loix auſſi barbares, & auſſi contraires au bon ſens, que celles de ces pays ſinguliers.

VOILA' ce qu'ils me font penſer d'eux avant que je les connoiſſe à fond. Ce vieillard majeſtueux, qui s'inſinua parmi nous, nous gagna par ſes préſens & par ſa ſageſſe; mais je te conſeille, ſublime Alha, de ne point ſouffrir de changement parmi nos femmes & nos enfans, jusqu'à ce que je t'aie fait un fidèle raport des mœurs de ces peuples. Tu ſais que ce vieillard, avant de quitter nos déſerts, m'apprit le françois en ſix lunes: le peuple, qui par-

nos ſages compatriotes ont jamais manqué à ces devoirs de l'humanité.

On me conduiſit hier dans un lieu ſi charmant, que j'en ſuis encore yvre de plaiſir: je ne ſai, cher ami, ſi tu pourras t'imaginer rien de ſemblable: là on s'aſſemble ſur la fin du jour. Pour nous le ciel eſt le temple de la divinité; mais, comme ces peuples ſe vantent que leur Dieu habite avec eux, j'ai cru que cette habitation ſurprenante étoit le lieu de leurs adorations nocturnes. Quoiqu'il en ſoit, je crois que le grand Eſprit y repand ſes faveurs les plus ſublimes. Là j'ai vu des hommes brillants comme le ſoleil deſcendre & monter aux cieux, des campagnes immenſes & des mers ſe multiplier & changer ſous mes yeux. Repréſente-toi ce que feroit le Créateur s'il te montroit en un inſtant tous les climats du monde, en les raprochant de toi, & les faiſant paroitre & diſparoitre tour à tour. Tel autrefois forma l'univers, ſelon

les

les enſeignemens de nos pères. Tu dirois qu'ils ont emprunté les étoiles aux cieux, pour en couvrir leurs têtes & leurs vêtemens. Semblables à des Dieux, ils ſemblent avoir ſoumis à leur empire tous les élemens. Le bois, le croirois-tu, cher Alha, parle dans leurs mains, & exprime des ſons inexplicables : nos chanſons ne peuvent t'en donner une idée. Je ne puis entendre ces accens divins ſans perdre la parole & le ſentiment : il me ſemble que cette volupté me fait mourir & vivre.

## *TROISIÈME LETTRE.*

Je me promenois ce matin dans les jardins du palais de leur monarque : j'en examinois les beautés & les ſymétries, & les comparois aux charmes de

le ce langage, paſſe pour le plus cultivé de ces climats. Que le grand Esprit te donne bon feu & bonne pêche: qu'il dirige tes fléches ſur les oiſeaux du ciel & les animaux de la terre.

## *SECONDE LETTRE.*

Je t'avouë, vénérable Alha, que je ſuis quelque-fois enchanté des douceurs que je goûte dans ces climats: il faut que ma raiſon faſſe des efforts continuels, pour vaincre la magie qui m'entraine. Il me ſemble ſouvent que je rêve, ou qu'en effet je ſuis parfaitement heureux: je ne ſouffre ni de la faim ni de la ſoif, ni du froid ni du chaud: quand j'ai bu de leurs liqueurs divines, je crois être avec le grand Esprit: leurs lits ſont faits pour les delices: ils marchent dans des voitures, que des ani-

animaux enlèvent avec une legèreté incroyable. Je ſuis venu en volant de *Nantes* à *Paris*: ce ſont deux villes, c'eſt-à-dire deux amas d'habitations. La pluie, la neige, & les frimats, ne tombent plus ſur moi: leurs nourritures ſont delicieuſes; & je jouïs de tous ces biens par le moyen de ces matières inanimées, qu'ils eſtiment beaucoup. J'ai eu long-tems une erreur dans l'eſprit, & j'en rougis à tes piés: j'ai cru que les ames de nos ſages *Iroquois* venoient après la mort jouïr dans ces contrées voluptueuſes de la recompenſe de leurs vertus, en ſe revêtant de nouveaux corps; mais j'ai été bientôt détrompé par les crimes que j'ai vu commettre ici. Le croirois-tu, cher ami? ils refuſent à leurs frères & leurs voiſins les choſes néceſſaires à la vie: j'ai conclu de-là, qu'il étoit impoſſible que ces hommes heureux & opulents fuſſent les ames de nos ſaints *Iroquois*. Tu le ſais, reſpectable Alha, ſi

# LETTRES

# *IROQUOISES*

TOME PREMIER.

*A IROCOPOLIS,*

CHEZ LES VÉNÉRABLES.

MDCCLII.

SAMMLUNG WIEN DR. FIALA

ne m'en étonne pas : les Romains & les Athéniens ne ſont plus là pour décider leurs procès. L'un de mes deux vénérables eſt un *François* yvrogne, qui parle, dit-on, très-mal ſa langue, mais qui fait le latin en perfection. Tu ne le croirois pas, mon cher Alha, on apprend ici tout ce dont on n'a que faire : on voit des hommes, qui ſavent les hiſtoires anciennes, & qui ignorent jusqu'au nombre de leurs Rois, les differens établiſſemens qu'ils ont faits, leurs vices & leurs vertus.

Tu vois, ſublime Alha, jusqu'à quel point je me gêne pour être utile à notre patrie: juge après cela ſi je ſerai en état de te rendre un compte exact de ces nations, que nos vaillans voudroient imiter. Oui, mon cher Alha, ſi elles valent mieux que nous, il faut les prendre pour modèles: ſi elles ſont plus éclairées & plus heureuſes, il faut emprunter d'elles ce qui nous manque. Vis en attendant comme ont vécu nos pè-

pères: jouïs de tes rivières & de tes campagnes, où règne l'innocence & la tranquilité. Les habitans de cette ville immenſe, où je ſuis, chériſſent les champs & la verdure: ils vont à certains jours & dans certaines ſaiſons en goûter le repos avec empreſſement: ils ne ſont à la ville que par la néceſſité du commerce; & font aſſez comprendre, que nous ſommes faits les uns & les autres pour ces douces retraites, où nos vaillants habitent toujours. Leur Roi n'a pas dit-on de plus grand plaiſir que celui de parcourir les forêts à la chaſſe: ils conviennent que c'eſt la plus noble occupation de l'homme: tout le monde ici ne peut pas s'en occuper librement: ils reſervent aux Illuſtres le droit d'égorger des bêtes. Ces Grands ont les mêmes inclinations que nous: j'ai converſé avec quelques-uns d'eux: en vérité, vénérable Alha, ils ne croyent point ce que diſent leurs ſacrificateurs: ils penſent du grand Esprit

tout

tout ce que nous en ont appris nos pères : ils l'adorent comme nous par la jouiſſance des plaiſirs; & croyent aller à lui par les routes delicieuſes, qu'il nous à tracées, & vers lesquelles il entraine amoureuſement notre cœur. Sers de père à mes enfans, ſublime Alha: défens les des bêtes feroces : apprens leur à tirer de l'arc, & témoigne à ma chère *Glé* ma tendreſſe & mon amour.

## *CINQUIÈME LETTRE.*

Tu me mande, que tu as rendu les derniers devoirs à mon vénérable père: je me rejouïs de ſa mort fortunée: Les enfans ici, à la mort de leurs parens, jettent des cris & des ſanglots. Quelle folie, mon cher Alha, de s'affliger d'être homme, & d'en finir la carrière! je ne ſais pas ce qu'ils préten-

tendent, ſi c'eſt de vivre toujours ou de s'irriter contre le grand Eſprit. La crainte & l'eſperance remuënt tous les cœurs de ces nations, ſans connoître veritablement ce qu'ils craignent, ou ce qu'ils eſperent. Le grand Eſprit n'a-t-il pas pourvu à tout en nous mettant ici bas? ſous ſon empire quelqu'un eſt-il à plaindre? Y a-t-il des malheureux? Mon père eſt mort & je gemirois de le voir entre les mains du Père de la Nature? Non, mon cher Alha! je ne le ferai jamais: que tu me conſoles en m'aprenant que ni les bêtes feroces, ni nos ennemis ne l'ont devoré! Que ma femme & mes enfans, que toi, le plus cher de mes amis, lui avez donné votre cœur pour tombeau, uſage ſaint, que nos pères nous ont transmis, mais ignoré dans ces climats impies! Soleil eteins la lumière à ce ſpectacle dénaturé! Les enfans ici jettent indignement ceux qui leur ont donné le jour dans des foſſes, creuſées par l'inſenſibilité

& par la barbarie. Ils abandonnent aux vers de la terre, ceux qui ſont le principe de tous leurs biens. Ah! cher Alha! ce n'eſt qu'à nous qu'il eſt donné de cherir véritablement nos pères. Leur ſang auguſte coule dans nos veines, & devient immortel en ſe conſervant de generations en generations. Jamais les *Iroquois* n'ont engraiſſé la terre. Jamais les animaux n'ont brouté l'herbe ſur leurs corps. Les races poſterieures ne ſont pas deteſtées dans nos déſerts comme dans ces climats. Plus nos enfans s'eloignent de nous, plus ils ſe trouvent mêlés & confondus avec une multitude d'illuſtres ayeux. Croirois-tu, mon cher Alha! que les *Européens* nous fiſſent un crime de notre pieté profonde? je te le dis avec etonnement: oui, tel eſt le renverſement de leur raiſon! ils ont horreur des mamelles qui les ont allaités, & de ces depouilles ſacrées, dont le ciel les a fait naître. Ils rient, les inſenſés qu'ils ſont,

des

des myſtères redoutables de nos banquets, où nos mains ſont armées par le reſpect & l'amour : s'ils ſavoient la vertu ſecrete & divine qui nous y eſt communiquée, quel amour pour le grand Esprit nous concevons après ces repas ſaints, où la vertu s'incorpore à nous ! s'ils ſavoient quelle ardeur ces chairs ſacrées nous inſpirent pour la patrie & pour nos enfans, que nous regardons comme le ſanctuaire, où la mort nous transportera un jour, pour revivre de nouveau, pour être l'ame de leur ame, & pour laiſſer dans leur tendre ſein l'impreſſion de nous-mêmes & le ſouvenir continuel de nos paroles & de nos actions ! o ciel ! que d'*Européens* ſeroient meilleurs s'ils nous imitoient. Je liſois, mon cher Alha, ces jours paſſés ſous les yeux d'un de mes pedagogues, que la pluſpart des grands hommes avoient eu des enfans indignes d'eux, d'où crois-tu que viennent ces effets ? c'eſt parce qu'ils nont pas

mangé leurs pères. Les Rois de ces pays devroient ordonner, que les ſeuls grands hommes fuſſent mangés par leurs enfans, afin de former dans la ſuite des generations une race d'Illuſtres comme nous. Mais à quoi bon ces reflexions cher Alha? ils marchent tous dans les tenèbres & dans la honte. Comment diſent-ils que *Jeſus* les diviniſe. C'eſt en ſe faiſant manger par eux. *Jeſus* leur a donc donné les mêmes leçons que celles que nos ayeux nous ont laiſſées. Je ne vois ici que des enfans qui n'ont pas mangé leur père. On m'en montre à la cour & dans tous les etats. En effet, ſi ce que me diſent les *François* eſt vrai; ils ont eu des hommes admirables: mais ce que je ſais, c'eſt que leurs descendants ne leur reſſemblent pas.

## *SIXIÈME LETTRE.*

Les femmes de ces climats ſont charmantes ; l'enjouëment, les graces, la vivacité, la liberté me les font aimer éperdûment. En vérité, mon cher Alha ! il faut être raiſonnable pour aimer les nôtres, mais celles-ci jettent dans l'yvreſſe : leurs vêtemens ſont faits pour l'amour ; & les charmes qu'ils laiſſent entrevoir aux jeux ſurpaſſent la beauté de l'aurore. Tu ſais, mon cher Alha, les loix du grand Eſprit & qu'il nous avertit d'aimer par les objets qu'il nous préſente. Ici on ſe fait un devoir d'aimer ce qu'on hait, & de haïr ce qu'on aime. De là viennent ces humeurs bizarres, & ces ennuis qui les devorent : ils s'aſſocient ſans retour, & malgré la tyrannie où

ma chère *Glé*, que je t'offre en mon abſence, vénérable Alha, afin de la conſoler par des enfans. Une troupe d'eſclaves d'une beauté rare, diſtribuée en divers lieux des jardins, immobile & ſilentieuſe, inſpiroit du reſpect pour le prince. Je me ſuis approché pour leur addreſſer la parole; & croyant qu'il y avoit du myſtère dans ces lieux ſacrés, je me ſuis tû, jusqu'à ce que, voyant des *François* parler, je leur ai demandé ce que faiſoient là ces hommes étonnants: ils ſe ſont mis à rire, & m'ont fait connoitre avec inſulte, que j'étois auſſi ſtupide que ces figures. En vérité, venerable Alha, je crois encore que c'eſt une eſpèce de créatures humaines, que nous ne connoiſſons point: elles marchent, elles s'aſſeyent, elles regardent, elles reſpirent, leurs corps ſont flexibles, elles tirent de l'arc, & font tout ce que nous faiſons: qui ſait ſi des pais, inconnus pour nous, ils n'ont pas emmené ces hommes extraordinaires;

res: ils disent qu'ils sont nés en *France*, mais je n'en crois rien: leurs femmes pourroient-elles engendrer ces colosses? il y en a, dit-on, dans tous ces climats, chez les Illustres. En vain m'ont-ils montré les instrumens avec lesquels ils prétendent les former: tout étranger que je suis, je sais comment se font les figures humaines; & mes enfans ne se font pas faits à coups de massue, ni par un instrument de fer. Que le grand Esprit est admirable! quelle diversité prodigieuse dans ses ouvrages, mon cher Alha! que je voudrois le posseder ici. Ces peuples ont une espèce de magie, pour représenter aux yeux tout ce qu'ils veulent. Je me vois par tout sans savoir comment cela est possible. Cet instrument ressemble à l'onde claire d'un ruisseau, où mille portraits s'effacent & se reproduisent. Ces peuples font bien plus: ils fixent tous les traits d'un homme par des couleurs, & forment des images durables.

PARTAGE, cher Alha, la chaſſe avec mes enfans; & ſi le froid les incommode, vas les conduire dans une contrée plus douce & plus propre à leur delicateſſe.

## *QUATRIÈME. LETTRE.*

CES Barbares comptent les tems, & s'imaginent calculer la durée du monde. Quelle extravagance, mon cher Alha, nous avons bien d'autres penſées: nous jouiſſons de nos déſerts & de notre liberté, ſans nous attriſter par des reflexions, qui nous annonceroient la fin de nos douceurs: nous voyons d'un œil tranquile & inſenſible une lune ſe ſuccéder à l'autre; & nos vénérables Sages nous apprennent à ne jamais les compter. L'ennui de vivre, ou l'inquiétude de ne pas vivre aſſez, ſont

ſont également injurieux au maître du monde. Que m'importe de ſavoir en quel inſtant je vis, tandis que je nege la vie heureuſe? le tems eſt pour les hommes un ocean profond & impénétrable, dont on ne peut compter ni les goutes d'eau ni les grains de ſable.

Je crois, mon cher Alha, que ces gens-ci ne ſavent pas mieux que nous quelle heure il eſt. Les tems chez eux ſont réglés par les horloges, & chez nous par la naiſſance, & la mort: l'heure frappe pour nous ſans nous ſurprendre, & malgré mille avertiſſemens, ils meurent ici ſans y penſer.

Ils paſſent pour ſavans, parce qu'ils font des recherches curieuſes ſur la nature; mais je m'apperçois, en raiſonnant avec eux, qu'à la fin de chaque queſtion il en reſte une dernière, à laquelle ils ne peuvent repondre. Je converſois, il y a quelque tems, avec un de leurs ſacrificateurs, que la curioſité

fité avoit engagé à me venir voir : il étoit informé, que je n'assistois point à ses cérémonies, & que je ne connoissois point sa religion : c'étoit un nouveau motif pour lui, car ces hommes désirent avec ardeur que tout l'univers professe leurs dogmes, tout prodigieux & inconcevables qu'ils sont. Il m'aborda d'un air grave & assez libre : il me parla de *Dieu* dans des termes aussi magnifiques que ceux de nos sages *Iroquois ;* mais je fus surpris de voir bien-tôt après ce vénérable me raconter je ne sai quelles apparitions du grand Esprit, & une foule confuse d'histoires, que je ne pouvois croire sensément. Je le laissai parler tant qu'il voulut, & me gardai bien d'échauffer sa colère : un étranger a toujours à craindre, quoique d'ailleurs les *François* se piquent de liberté dans leurs sentimens.

En vérité, mon cher Alha, nous n'avons pas besoin de nouvelles merveil-

veilles après la formation de l'univers. Le grand Esprit s'eſt caché à nos yeux, & nous a fait tels qu'il veut que nous ſoyons: c'eſt ſe plaindre de la magnificence de ſes œuvres, c'eſt attaquer ſa ſageſſe, que de vouloir reprendre & corriger l'homme. Ces gens-ci ſont triſtes & fâcheux: ils gémiſſent de leur ſort, & en font un point de leur religion. Pour nous, vénérable Alha, nous connoiſſons mieux le grand Esprit: nous le louons avec joie, & nous portons devant lui un cœur toujours pur & un eſprit ſerein. Je me ſuis enfin déterminé à m'inſtruire dans leurs ſciences; & j'ai deux vénérables qui ne me quittent point: j'étudie nuit & jour: je m'aſſervis à cent leçons barbares, & qui me ſemblent puériles: j'apprens le latin & le grec, deux jargons qu'on ne parle plus parmi les hommes, & que ces gens-ci prétendent ſavoir par tradition. Il y a bien des termes ſur la ſignification deſquels ils conteſtent: je

ne

mi nous qui ne trouve à la fin le repos de tous ſes deſirs.

VOILA', mon cher Alha, où ſe ſont terminées ces ſciences & ces raiſonnemens, par leſquels ils prétendent l'emporter ſur nous. Courbés ſous leurs chaines onereuſes, ils oſent nous montrer leur liberté. Plus on fuit la ſimplicité de la Nature plus on s'égare. En vain par des caprices conſacrés au préjudice de ſes loix veut-on ſubſtituer d'autres loix; tôt ou tard elle nous ramène à elle & diſſipe malgré nous, les préjugés qui ſemblent affoiblir ſon aimable empire.

JE te jure, mon cher Alha, que je ferois ici plus de proſelites, que n'en a fait dans nos deſerts le vieillard à barbe vénérable, en nous prechant ſon Dieu. Toutes les femmes penchent vers nos idées, & plus je connois les habitans de cette ville prodigieuſe, où je ſuis, plus je découvre qu'ils penſent comme nos illuſtres *Iroquois*.

MOYEN-

MOYENNANT un ſac d'or, je poſſède la plus aimable des Créatures. Je n'ai jamais gouté en ma vie de plaiſir plus pur. Elle a le cœur tendre & paſſionné. Elle me préfère aux François les plus beaux. Elle ſe meurt, ſi je manque un jour de la voir & de l'embraſſer. Sa peau eſt plus blanche que la neige. Ses yeux ſont vifs & touchants. Son ſein inſpire la tendreſſe. Si *Glé* n'étoit pas ma ſœur comme elle eſt mon épouſe, la paſſion que j'ai pour cette *Europeënne*, effaceroit celle que je dois avoir pour la mère de mes enfans. C'eſt à préſent que je reconnois la ſageſſe de nos uſages. La tendreſſe extrême qu'un frère a pour ſa ſœur, ſoutient celle que je lui dois en qualité d'époux.

ICI c'eſt un crime que de donner trop de force à l'amour. Les liens du ſang, dès qu'il s'agit de mariage, ſont des obſtacles à l'union. Elles ſont odieuſes & déteſtables ces liaiſons ſi

tisfaire: d'amaſſer des richeſſes & de ſe tuer pour les avoir. Leurs Sages, qu'ils appellent ſolitaires, ne ſont pas plus riches que nous. Ces vénérables regardent leurs compatriotes comme des fous qui s'occupent à des niaiſeries qu'il faut quitter à la mort. Tant il eſt vrai que ces nations ſont forcées de s'accorder avec nous, malgré leurs préjugés extravagans.

## *SEPTIÈME LETTRE.*

SAIS tu bien, cher Alha, qu'ici on ne prête rien ſans caution? Tant ils ſont perſuadés de leur mauvaiſe foi mutuelle. On conteſte ici un morceau de terre, une habitation. Ces *Européens* ont des diſputes ſérieuſes en conſéquence, qui durent quelque-fois la vie d'un homme. Un

quart

quart de ces peuples ne vit qu'au depens de ceux qui font valoir ces droits prétendus. Ce n'eſt point la Nation qui poſſède la terre: ce ſont les particuliers qui ayant reçu de leurs ayeux une diviſion incommunicable, prétendent en chaſſer leurs frères & leurs compatriotes. En vérité, mon cher Alha, ces hommes ſont de grands ſots. Ils deferent tous les honneurs à ceux qui ont la complaiſance, en décidant leurs querelles, de leur oter avec leurs biens tout moyen de diſputer à l'avenir. Ils appellent les Pairs du Royaume ceux qui dans le fond ne ſont que des graves figures, faites pour écouter tous ces inſenſés. Ils ont des juridictions à l'infini. Les Parlemens ſont les prémières. Les Parlemens, à ce qu'ils diſent, étoient autrefois une Aſſemblée de Nobles, que le Roi, ſelon les beſoins, faiſoit tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, pour décider les plus grandes affaires: pour

les

les cauſes légères les Seigneurs en jugeoient chacun dans leur diſtrict. Tout ce langage te paroit ſingulier, mais il faut que tu t'accoutumes à toutes les idées des François. Chez nous tout eſt immuable, depuis que le monde eſt fait, nous ſommes encore les mêmes, mais ici tout s'accroit. Plus on remonte dans leurs antiquités, plus on voit de ſimplicité par-tout; dans ces tems poſtérieurs ils croyent beaucoup mieux penſer que n'ont fait leurs pères. En ſorte que l'on voit clairement jusqu'à quel point s'eſt augmenté chez eux cet eſprit de propriété & de conteſtation.

Ils diſent dans leurs prières qu'ils ſont nés dans la malice: en vérité, cher Alha, je les en crois ſur leur parole. Un de leurs gens de chicanne m'en a plus appris que des millions de lunes n'en apprendront à nos vénérables *Iroquois*. Les raiſons, telles juſtes qu'elles ſoient, peuvent ſe conteſter des années entières. Les précautions dans les procès

cès ſont immenſes. C'eſt une routine ſacrilége, que l'on applique ſans diſtinction : & faute de l'avoir ſuivie exactement le grand Eſprit lui-même me donneroit gain de cauſe que je perderois mon affaire. C'eſt une manière de montrer qu'on a raiſon ; & ſans cette manière lucrative pour ces Vénérables, alterés & devorans, quoiqu'on ait raiſon on a tort. Que penſerois-tu d'un de nos Sages, qui me condamneroit ſeulement, parce que je m'exprimerois en langage canadien plûtôt qu'en langage iroquois. Je lis avec plaiſir les livres de leurs Sages : ils ſont pleins de maximes toutes ſemblables aux nôtres. Leur *Jéſus*, qu'ils diſent Fils du grand Eſprit, n'a pas voulu juger aucun différent. Il leur ordonne de donner leur habit & leur manteau, ſi on leur conteſte la moindre choſe. *Paul*, un de leurs Inſpirés, regarde les procès comme des crimes. *Jean Chryſoſtome* dit, que le mien & le

le tien ſont la ſource de tous les maux de la Terre. Tu vois, cher Alha, que la ſageſſe eſt la même dans tous les climats & que ces peuples aveugles pourroient voir clair s'ils vouloient.

## *HUITIÈME LETTRE.*

LEURS Sacrificateurs ſont profeſſion de ne jamais aimer de femmes, & ils appellent cela vertu. Juge, mon cher Alha, ſi leurs promeſſes peuvent être ſolides? La Nature eſt plus ſage qu'eux ; elle ne ſe contrefait jamais. Crois-tu qu'on puiſſe étouffer ſes ſentimens ? & qu'à force de philoſopher on n'aimera pas ce qu'il y a au monde de plus aimable. L'Auteur de toute vertu a oublié, en nous formant, de nous donner de l'averſion pour ces compagnes délicieuſes de notre vie. Cet amour

mour tendre, que nous apportons en naiſſant pour la moitié de nous-mêmes, eſt, diſent-ils, l'ouvrage d'un certain Être, ennemi de Dieu & de l'homme. Je ne ſcais pas où ils ont pris une idée auſſi depourvuë de ſens. Ils me citent là-deſſus des hiſtoires, qu'ils aſſurent, que le Grand Eſprit a dictées à leurs Illuminés par preference à nous. Telle eſt la folie de ces nations, mon chèr Alha, ils donnent à l'équité même des choix & des predilections. Non, tu ne le croiras pas: ils pretendent que l'Amour des femmes eſt criminel. Ce penchant que le Grand Eſprit nous a donné, n'a d'autres bornes que notre cœur & nos deſirs infinis. Ils croyent ici que nous devons etouffer cette voix de la Nature, & ne lui donner que certains conſentemens, ſans quoi ils ſe perſuadent, qu'après la mort, nous ſouffrons dés feux ardens dans des lieux ſouterrains. Si ces raiſonnemens viennent du Grand Eſprit, comme ils l'aſ-

ſurent, il faut certainement que nous, qu'il a faits, en ſoyons inſtruits de quelque manière. Il faut que notre cœur & celui de ces peuples diſent la même choſe. Oh oh! me diſoit un de leurs Venerables, notre cœur & le vôtre, *Iroquois*, ne s'accordent que trop, mais nos livres le deffendent.

Quoi donc, lui dis-je, ton cœur dit blanc & tes livres noir; & tu dis qu'ils ſont les uns & les autres l'ouvrage du même Dieu? tu ès fou Reverend. N'ès-tu pas plus certain, que le Grand Eſprit a fait ton cœur, que tu n'ès certain qu'il a dicté des volumes à tes Inſpirés? Oui, ſans doute, repondit le chretien; es-tu donc à balancer pour reconnoitre une main étrangere, différente de celle du maitre de ton cœur? Il eſt plus inconteſtable que le Grand Eſprit nous a faits, tous tant que nous ſommes, qu'il n'eſt inconteſtable qu'il a dicté des livres; donc que nous devons plutôt croire nos cœurs, qui ſont ſes ouvrages cer-

certains, que ces volumes, ſur lesquels on peut former des conteſtations ſans fin. La ſeule contradiction entre ces Livres & nos cœurs inſpire du ſoupçon; je dis plus, elle montre la fauſſeté de ces ecrits. Je ſuis ſûr que Dieu a gravé dans mon cœur ce qu'il a voulu; mais ſuis-je ſûr qu'il a parlé à tes Sages? Mon cœur detruit leurs dogmes; donc que ces dogmes viennent d'un auteur different de l'auteur de mon cœur. Choiſis venerable Diſciple de Chriſt, & conviens que l'un des deux s'eſt trompé. Quelle certitude approche de celle, que j'ai que le Grand Eſprit a formé mon cœur.

Non, mon chèr Alha, ils ne croyent leurs reveries pas plus que nous, quand on veut les approfondir avec eux. Ils ſont forcés d'etouffer la revelation de la Nature, toute ſacrée qu'elle eſt, ou de mepriſer enfin leurs prejugés inſenſés. Que je les plains ces triſtes & languiſſantes victimes, à qui

ces loix malheureuſes retiennent la Nature, ils n'oſent ouvertement en briſer les chaînes. Il eſt vrai, cher Alha! qu'ils ne le font que pour contenter leurs Sacrificateurs. Dociles en effet au penchant qu'ils devroient ſuivre avec autant de ſimplicité que nous, ils ſe dédommagent de leur ſervitude. Le croirois-tu? cher Alha! ce n'eſt point l'amour qui forme ces nœuds, ce ſont des parents mélancoliques & intéreſſés, qui preſcrivent à ces jeunes victimes, une tendreſſe qu'elles n'ont point. Ce ne ſont point ces mouvemens inexplicables des cœurs, qui les uniſſent, ces effuſions involontaires d'amour, ces attraits qui nous entrainent à notre inſçu, c'eſt une idée ſombre & réflechie, qui part du ſein de l'avarice & de l'ambition. Tout eſt ici bouleverſé, mon cher Alha! les rang & les diſtinctions enfantés par le hazard, ſéparent les Bergères des Bergers pour leſquels elles étoient nées.

Et

Et pour comble de caprice leur arrive-t-il de ſe rencontrer, & de s'appercevoir, qu'ils étoient faits l'un pour l'autre, les loix cruelles & injuſtes viennent troubler leurs embraſſemens & les plonger dans des douleurs éternelles. Il faut, diſent ces graves tyrans, fixer l'état des biens & des familles. Sans cela tout ſeroit en désordre ſur la terre. Ah ſublime Alha! le monde n'eſt-il pas une unique famille. Le prémier homme n'étoit-il pas père, frère & époux de la prémière femme tout à la fois? Chez nous tous les biens ne ſont-ils pas communs? Nous ſuivons la ſimple Nature, pourquoi s'en ſont-ils écartés? C'eſt ce prémier égarement qui a produit tous les autres. Ces principes déteſtables ont été ſanctifiés, & tous ces maux ſont devenus néceſſaires. Chez nous toutes les conditions ſont égales. Le cœur ſeul décide de nos engagemens. Il nous lie & nous délie à ſon gré. Il n'en eſt point par-

propres à concilier les cœurs. On prend par caprice & par des feux volages des femmes étrangères. Juge, mon cher Alha, ſi ces motifs d'amour ſont puiſſant. Hélas! ils s'effacent un jour après. C'eſt un crime digne du feu de trouver dans le ſein de ſa ſœur un double amour, un double engagement. Scais tu bien, cher Ami! qu'ils s'épouſent ſans ſe connoître?

Un de leurs Illuſtres m'entretenoit ces jours paſſés des plaiſirs, qu'il goutoit avant ces nœuds ſacrés, qui ſont ſi doux pour nous & ſi cruels pour eux. Sache me diſoit-il *Igli*, que je n'ai pas de douleur plus ſenſible, que celle d'enviſager ma femme? Mon Père, homme dur, capricieux, intraitable, impraticable dans la Société, m'a menacé de ſe marier lui-même ſi je ne lui donnois des enfans. Il m'a fourni pour cet exercice une machine ſans eſprit, & ſans beauté, ſur laquelle j'ai travaillé par pure obéiſſance. Je

ne

ne l'avois jamais vuë, mais elle étoit riche, & par cette ſeule raiſon, mon Père barbare vouloit que mon cœur s'exprimat malgré ſes repugnances. Juge, mon cher Alha! ſi ces hommes ſont dignes de l'idée ſublime, que nos illuſtres *Iroquois* s'étoient formés d'eux. Aſſûre de plus en plus les habitans de nos contrées, qu'ils ſont eux-mêmes les Sages de la Terre. Il eſt vrai que les *Européens* ſemblent avoir emprunté des cieux des ſécrets, qui ne nous ſont pas révelés. Tu ne pourrois, cher Alha! t'imaginer les prodiges qu'ils ont inventés, l'uſage qu'ils tirent de toutes choſes, & leur adreſſe inconcevable. Ils ſemblent diſputer au grand Eſprit le droit de créer. Mais ſouviens toi bien, cher Ami, qu'il vaut mieux pour nous, d'ignorer les commodités de la vie que d'apprendre d'eux tous les vices. Que ferons-nous en nous laiſſant ſéduire à leur magie? Nous inſpirerons à nos enfans le deſir de ſe ſatis-

on arrache d'une main barbare la moitié d'eux-memes ! Quels reveurs ont imaginé une loi, que la Nature dement, & par conſequent que le Père de la Nature n'a pas faite.

L'ON ne voit dans tous ces climats que des troupes de jeunes filles, & de jeunes garcons, qui eſſayent avec des efforts impuiſſants de combattre le plus juſte de tous les penchants. Ces eſclaves de leurs pretendus Sages gemiſſent ſous des chaines inſuportables, & puniſſent en eux la main du Dieu qui les a formés. Tout eſt amour dans l'univers, tout l'annonce ; & malgré leur reſiſtance ils ſubiſſent enfin ſon empire. La loi de la Nature eſt la prémière : ils en conviennent ; & nulle autre Loi ne peut l'aſſervir. Sa force ſe fait ſentir au cœur de ces peuples extravagants, qui la dementent & lui obéiſſent à leur gré, qui l'approuvent & qui la blament.

LES Sacrificateurs paſſent ici pour les hom-

hommes les plus paſſionnés ; mais les plus diſcrets. Une eſpèce de contrainte rafine leurs ſentimens. Le cœur, mon chèr Alha, n'eſt jamais vuide ; il eſt fait pour aimer. Le contraindre c'eſt raſſembler ſes forces ; c'eſt groſſir un torrent prêt à rompre les obſtacles. Auſſi bientôt après il ne connoit plus de digues. Ne crois pas cependant, chèr Alha, que les Venerables ſoient la dupe de leur cœur, & de ce phantome de vertu, dont ils ſemblent être les hoſties. Ces ſacrificateurs ont plus de femmes que le reſte du peuple. Je les ai examinés moi-même dans leurs temples ; on en voit en foule autour d'eux, leur parler à l'oreille avec empreſſement des heures entières. Que crois-tu, chèr Alha, qu'ils aient à ſe dire pendant tout ce tems ? Je ne puis voir une belle fille deux moments ſans l'aimer ; crois-tu que ces hommes ayent le cœur différent du mien ? Les plus beaux & les mieux faits d'entre eux, car je l'ai re-

marqué, s'ils ont l'air reſervé & le maintien ſage, ſont les plus courrus par les femmes.

Il y a d'autres pretendus ſolitaires, mal-propres & vêtus groiſſièrement. Pour ceux-là rarement elles leur parlent. Elles ne vont les entretenir en ſecret qu'une fois l'année, & leurs converſations ſont très courtes. Tu vois bien, chèr Alha, que l'amour fait toutes ces différences.

APPRENS à mes enfans à s'aimer mutuellement; & dès qu'il ſeront nubiles, unis chaque frère avec ſa ſœur, ſelon leur choix & leur volonté, embraſſe mille fois & encore mille fois ma chère *Glé*, ma ſœur, & mon epouſe: dis lui que le Grand Eſprit m'a donné quatre enfans ici, afin qu'elle s'en rejouiſſe avec moi. Un Sacrificateur me les a pris, & j'ai beau les lui redemander, il me careſſe & me perſuade de les lui laiſſer. Il les a fait apporter à ſon temple, & leur a jetté de l'eau ſur la tête;

te; ceremonie que l'on fait à tous ces peuples en venant au monde.

## *NEUVIÈME LETTRE.*

On trouve ici des habitans de toutes les nations : leurs religions ſont toutes différentes : ils en disputent ſans ceſſe, & les hiſtoires de ces climats ſont foi que des millions d'hommes ſe ſont egorgés avec fureur, pour un argument d'un Venerable. Comme je veux m'inſtruire de leurs ſentiments, j'aſſemblai il y a quelques jours dans mon habitation, un *François*, un *Juif* & un *Turc*. Je leur avois fait preparer un repas. Mais quand je voulu les faire mettre à table ſelon l'uſage de ce pays, le Juif & le François ne voulurent pas manger, & le Turc ne voulut pas boire ; en ſorte que

moi, qui comptois avoir tous les convives du même equot, je fus auſſi ſurpris qu'irrité de ce qu'ils ne faiſoient aucun uſage de mes liberalités. Je marquai à l'Anglois, en lui parlant à l'oreille, mon indignation. Apprens *Igli*, me dit-il, que ce ſont des ſuperſtitieux. Ce Juif, que tu vois, croit tous les peuples impurs & ſouillés, & ne mange de rien où nous avons touché. Ce François ne mange point de viande le vendredi & tu nous offre aujourd'hui de la viande. Le Turc ne boit point de vin. Son prophète Mahomet le lui a defendu. Mais, lui dis-je, de quelle religion ès-tu donc? je ſuis chretien repartit-il; mais ce François l'eſt auſſi, lui dis-je, fais-le donc manger. Apprens *Igli*, continua-t'il, que chez ces chrètiens, il y a encore un reſte de Judaïsme, & que nous autres nous ſuivons l'évangile pur & degagé des inventions humaines, qu'on y a ajoutées depuis. Le François pretoit curieuſement

ment l'oreille à ce que nous disions, & attaqua l'Anglois vivement sur sa pretenduë Liberté Evangelique. Il cita Jesus, ses traditions, & ses docteurs. L'Anglois, qui n'en perdoit pas un coup de dent, cherchoit dans une bouteille de vin excellent les reponses aux arguments. Jesus a jeuné quarante jours, reprit l'Anglois, mais il n'en a pas fait un precepte aux Chrêtiens. Ce sont les Tyrans pontifes qui se sont arrogés le droit d'instituer des preceptes, des pechés, & des coupables. Pierre, continua-t'il, avec feu, a reçu ordre de Jesus dans sa vision de la nape de manger de tout, sans distinction. Ils se traitèrent de part & d'autre d'heretique, & poussèrent la dispute plus loin.

J'AVOUE que je fus aussi surpris que rebuté de ce cahos de raisonnemens, aussi absurdes qu'inintelligibles. Ce que je sais, ce qu'ils les attribuent à leur Evangile, que je lis tous les

jours, & où ils trouvent, ce qu'il ne dit point. Je les regarde en vérité, mon chèr Alha, comme des insensés qui conteſtent la forme, tandis qu'on leur dispute le fond.

Le Rabin les entreprit tous les deux, & leur reprocha de reconnoître pour Dieu un Juif pendu; le Turc prétendit que Mahomet étoit le veritable Envoyé de Dieu, qu'il falloit ecouter; en ſorte que j'eus le plaiſir de les voir aux priſes le reſte de la journée, ſans pouvoir decider lèquel des quatre avoit raiſon. Que vous êtes fous, leur dis-je, de prendre des hommes pour vos Docteurs; & de vous conſumer à juſtifier leurs imaginations. Nos Sages Iroquois n'ont ni Pedagogues, ni Propheties, ni Viſions, ni Livres. Notre precepteur c'eſt le Grand Eſprit. Le monde & notre cœur ſont les volumes où nous liſons ſes volontés. Jamais nous n'avons eu deux penſées differentes parmi nos ancêtres. Jamais la divi-

viſion n'a dechiré nos familles & nos cantons.

Scache, mon chèr Alha, qu'ils regardent comme des Sçavants les hommes qui ont chargé leur memoire & leur eſprit, d'un amas confus des erreurs de tous les peuples. Ils ont chacun de leur côté un très grand ſoin d'excepter leurs ſentiments de la liſte de ceux, qui ſe trompent. Ce que je remarque, c'eſt que tous ces peuples regardent la religion comme un joug, tandis que nous la regardons comme la plus grande de nos douceurs. Les Juifs crient dans leurs Synagogues, les Chrêtiens ſont triſtes dans leurs aſſemblées. Les Turcs, dit-on, pleurent dans leurs Mosquées, & nous dans le temple eternel de l'univers, nous n'avons jamais rien imaginé de terrrible & de lammentable.

Tu le ſais, chèr Alha, quels ſont nos transports de joye, à la vuë du ciel; & quels ſont ces accens ſecrets, dont

dont le Grand Eſprit ſe ſert pour parler à nos cœurs. Tu ſais la manière ineffable avec laquelle il s'exprime à nos yeux. O Sainteté! O Conſolation! que le trouble & la conteſtation n'interrompent jamais. L'amour & la ſimplicité font naître nos adorations & les rendent continuelles. Ici mille objets ſont proſcrits ou ſont des ſujets d'allarmes, mais pour nous, chèr Alha, nous avons appris de nos pères, qu'ils ſont tous les aimables interprètes & les Lettres fidèles, qui nous parlent de la divinité. Tout excite notre admiration ſans exciter nos raiſonnements. De notre impuiſſance à nous connoître nous-mêmes, nous avons appris à ne pas nous appliquer à rien comprendre. Ces peuples, mon chèr Alha, paſſent ici leurs jours dans le chagrin, pour expliquer la nature. Ils meditent, ils diſputent avec un orgueil puerile; ils mepriſent leurs adverſaires, & tous, tant qu'ils ſont, ils n'en ſavent

pas

pas plus les uns que les autres. Sache que depuis les tems reculés d'Ariſtote, un de leurs Sages, ils ne ſont pas encore avancés d'un pas de plus. Que ma chère *Glé* te cheriſſe comme moi-même! qu'elle t'accorde les baiſers les plus tendres! & qu'elle goute entre tes bras la félicité la plus parfaite.

## *DIXIÈME LETTRE.*

LA France eſt un Etat puiſſant de l'Europe. Ses Rois ſont abſolus, mais extrêmement cheris de leurs peuples. Les *François*, ſi jaloux de leur diſcernement, ſemblent devenir aveugles dès qu'il s'agit des volontés de leur monarque, perſuadés qu'ils ſont qu'il eſt un père & non pas un maître. Qu'un Prince eſt heureux: qu'il eſt puiſſant quand il commande à ſes amis! Tu ſe-

ſeras ſurpris, chèr Alha, de leur credulité. Ils ſe ſont imaginés que d'un ſeul mot leur ſouverain pouvoit convertir l'or en papier, & le papier en or. Je ne ſais s'ils le regardent comme un magicien ou comme un dieu. Tel eſt ce peuple orgueilleux, qui ſe prefère à tous les autres. Le Prince qui eſt aſſis ſur le trône eſt d'un maintien aimable & pacifique. Il ſait prendre les armes à regret, & fait la guerre avec force ; ſes armées ſont victorieuſes ; il vient d'aggrandir ſes etats. Il a pour miniſtre un pontife venerable, eloigné de l'amour des richeſſes, quoiqu'il les tienne toutes dans ſes mains ; beaucoup de François le louent, peu le blament, les etrangers le reſpectent.

Les faveurs du Prince ſont ici appretiées. Pour être ſon eſclave dans ſon palais, dans la judicature ou dans la guerre, on donne des ſommes conſiderables. L'Avarice des miniſtres ſubalternes a inventé ces negoces honteux,

teux, & a fait d'un grand Roi un Marchand de tout ſon Royaume.

Leurs ſacrificateurs, dit-on, n'aquèrent ſouvent de grandes & amples poſſeſſions, qu'à force d'argent & de femmes.

J'etois il y a quelques jours chez le venerable pontife miniſtre. Je me promenois dans l'Antichambre au milieu d'une foule de Grands & de Petits de toute eſpèce. Je m'approchai d'un jeune homme de la race des Illuſtres, qui portoit l'habit de ſacrificateur: & converſant enſemble, j'attens, me dit-il, Madame ****, qui m'a promis de me faire donner par le pontife miniſtre une Egliſe, qui me raportera trente mille francs chaque année. Il m'entretint des ſervices que ſes ancêtres avoient rendus a l'Etat, au lieu de me montrer ſes vertus; & crut ſans doute, que ſes ayeux lui avoient transmis la ſageſſe, neceſſaire pour occuper la place qu'il ſollicitoit avec ardeur. Tu

ſais,

ſais, chèr Alha, ce que nous demandons à nos Illuſtres, pour commander à nos compatriotes, & ſi nous nous en croyons jamais dignes. Mais je fus fort ſurpris de m'apercevoir, que ce jeune ſacrificateur vouloit devenir le pedagogue de cent mille hommes, & d'un aſſez grand pays. La dame attenduë arriva comme une divinité; & me quittant brusquement, il courrut pour la ſuivre. Les portes, qui paroiſſoient impenetrables, s'ouvrirent tout-à-coup, & le pontife miniſtre malgré ſon grand âge, vint la recevoir, ſoûrit à ſon aſpect, & lui accorda tout ce qu'elle voulut.

UN autre Illuſtre m'oborda. J'ai acheté, me dit-il, une charge de preſident à *Mortier* au parlement, & je viens demander au pontife miniſtre l'agrément de la cour. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette charge lui demandai-je. Elle me coute huit cent mille francs, me repondit-il, & la fortune des

des habitans de ce Royaume va dépendre de mes arrets.

Je n'aurois garde, mon chèr Alha, de lui dire que je les plaignois d'avoir un ſi grand fou pour juge de leurs affaires; il me parla de chevaux, de chataux, de chiens, de courſes, & de chaſſes. Je ne pu tirer autre choſe de ce chef du peuple, qui ne put jamais repondre aux queſtions que je lui faiſois ſur les loix de ſon pays.

Je le quittois pour joindre un Anglois de ma connoiſſance: quand un ſage François me dit: tu vois ce vieux guerrier, couvert de bleſſures & ſa téte blanche: il arrive du fond de ſa province. Il a obéi, il a commandé, l'eſpace de cinquante ans dans les armées. Il a vû quinze batailles rangées, & vingt deux ſiéges; & il ſe voit paſſer ſur le ventre une foule de jeunes gens, qui montent aux honneurs. Il n'a ni penſions, ni recompenſes, & regrette le Gouvernement de Louis XIV.

il eſt reduit loin des grandeurs, qu'il à meritées mille fois, à paſſer le reſte de ſes jours dans l'obſcurité de la campagne. Je criois à l'injuſtice, quand un François, qui s'étoit arreté avec nous ſur l'eſcalier, nous dit tranquilement, cet homme eſt trop vieux pour obtenir des graces. En vérité, mon chèr Alha, j'étois ſi indigné, que ſi ma qualité d'etranger ne m'eut retenu, j'aurois pour ce vieillard reſpectable rempli le palais de clameurs; mais je me contentai de repandre des larmes, & de les mêler avec les ſiennes.

## ONZIÈME LETTRE.

J'ETOIS malade, mon chèr Alha, ces jours paſſés d'une colique violente, quand au milieu de mes douleurs, un certain homme vint me tenir un

un langage grave & ſcientifique, moitié Latin, moitié Grec, & moitié François. Heureuſement pour moi mes pedagogues m'avoient appris les principes de ces idiomes, en ſorte que j'entendis à peu près ce que ſignifioit ſon galimatias. Il fit ſemblant de conjurer ma maladie; & ſçachant de mon hôte, que j'étois étranger, il me dit d'un ton goguenard, qu'il etoit charmé de me ſervir, & moi j'en ſuis bien faché, lui dis-je, Venerable? Les François, continua-t-il, ſont les premiers medecins du monde? ſa bouche avoit un flux epatique d'aphorismes. Il me tata le poux: il regarda ma langue & mes yeux: mais par malheur pour lui, il me ſurvint un vomiſſement & je me trouvai entièrement ſoulagé. Je m'informai plus amplement de cet homme: on me dit qu'en Europe ces gens vendoient la ſanté. N'en ſois pas ſurpris chèr Alha, puiſqu'on vend l'eau à *Paris*. La Medecine a ſes raiſons ici pour être

myſterieuſe. Il n'eſt donné qu'à ceux, qui ſont initiés dans ſes myſteres, d'être utiles au genre humain malade. Les hommes ont beau ſe recrier, l'amour de la ſocieté a beau reclamer & exiger la connoiſſance des doſes neceſſaires pour ſe guerir de la fievre, il faut qu'il en coute pour conſulter les Reverends. Il faut obtenir d'eux quelques figures ſorcières, qui miſes au net, par un droguiſte, ſont avaler aveuglement à ces nations la vie ou la mort. Croirois-tu, que l'intérêt, pouſſé à un tel excès, fut toleré par les loix? Si les Européens ſcavoient ſe guerir, leurs medecins mourroient de faim. Qu'ils vivent donc, j'y conſens: pourvu qu'ils n'attentent pas à ma vie, comme on dit ici, qu'ils le font impunement. N'eſt-il pas ſurprenant, que ces peuples inſenſés rougiſſent d'ecouter l'inſtinct commun de la Nature, & qu'ils ſe repoſent du ſoin de ce qu'ils reſſentent à des devins, qui ne rencontrent

trent presque jamais. Scais-tu bien, chèr Alha, que ces indications, qui nous instruisent naturellement, sont entièrement eteintes & negligées ici? qu'on doute de leur force & de leur vérité, quand elles se presentent? je te jure, que je serai en sorte de ne jamais mourir dans ces climats. Deux animaux insatiables obsedent dans ces derniers momens; le Medecin & le Sacrificateur: cette engeance vous développe tout ce qu'hypocrate & les saints pères ont de redoutable & de terrible. Un homme en santé & vertueux mourroit de frayeur des consequences palpables & raisonnées qu'ils etalent. Ils arrachent tous les deux de complot à leurs foibles patients l'ame & la bourse, & s'engraissent de maladies. Nous ne faisons rien cette année, me disoit un de ces Sacrificateurs, gras & frais? nous n'enterrons plus; mais voici le mois d'Octobre. Comment, lui dis-je, on paye donc ici sa sortie du mon-

de? oui, me repondit-il gravement, nous chantons pour le bien de leur Ame. Et pourquoi chanter ajoutai-je? afin reprit-il que le Grand Eſprit ſe ſouvienne d'eux dans ſon ſaint Paradis? Telle eſt, chèr Alha, la folie de ces Venerables. Ils veulent apprendre à Dieu à aimer ſa creature. Ils crient à ſes oreilles, comme s'il étoit ſourd. Tu ris ſans doute des idées ſingulières de ces *Européens*. Sache cependant, qu'ils s'eſtiment plus que nous; & qu'ils nous regardent comme des ſauvages, qui avons a peine la figure de l'humanité.

## *DOUZIÈME LETTRE.*

VIENS, *Igli*, me dit hier un Venitien de ma connoiſſance? je veux aujourd'hui te montrer le Dieu Plutus. Quel eſt ce Dieu, lui dis-je; c'eſt un Juif,

Juif, me repondit-il. Que de divinités lui repartis-je ſont ſortis de cette nation ! chaque jour me dit-il on va l'encenſer; mais il fait la depenſe des ſacrifices. Je le ſuivi, & j'entrai dans un temple doré: les autels étoient dreſſés en faveur des adorateurs, & non pas pour l'idole. Il étoit environ la moitié du jour, quand un phantome antique, le front courbé, ſur ſes genoux, les yeux bordés de rouge, porté par des eſclaves ſur un brancard d'or, s'apparut, comme une ombre, au milieu de la troupe choiſie, & deſtinée aux myſtères. J'étois aſſis comme les autres, ſans oſer toucher aux victimes, & demandois à mon Venitien, ſi ces illuſtres avides, que je voyois, comptoient encore manger chez eux à leur retour? non, me dit-il à l'oreille: ce ſont les *paraſites* du Dieu. Que voulez-vous dire *paraſites?* ces illuſtres, continua-t-il, ne mangent jamais chez eux. De quoi vivent-ils donc, lui dis-je?

cependant trois prêtreſſes faiſoient la diſtribution des hoſties. On but & on mangea largement des mets & des vins les plus exquis: après quoi les mêmes eſclaves remportèrent le Dieu, dans un autre temple voiſin. Tous s'y rendirent à l'inſtant: & faiſant un cercle autour de lui, lui tenoient des discours ſans raiſon, & ſans ſuite. Je ſouriois en moi-même de la ſottiſe de la Divinité, qui admettoit un ſemblable culte. Le vieux Plutus careſſoit les dames de ſa main decharnée, & paſſoit même quelquesfois les bornes de la modeſtie divine. J'avois une extrême impatience de ſortir avec mon Venitien, pour lui demander le denouement de ce ſpectacle. Nous nous éloignames ſans rien dire, ſelon l'uſage de ces peuples, qui quittent leurs meilleurs amis, ſans ſe dire adieu; & quand nous fumes en liberté: quel eſt donc ce magot lui dis-je? ſont-ce là les dieux de ce pais? ſache *Igli*, me dit-il, que ce Juif acquite ſa con-

conſcience. Il repand à pleines mains ſur quelques particuliers, ce qu'il a volé au public. Ce Circonçis a allié ſes enfans aux Illuſtres du Royaume, & vit impunement du ſang des citoyens. Ces femmes, que tu as vuës ſi charmantes & ſi aimables, qui ſemblent faites pour la volupté, crois-tu qu'elles viennent reveiller les feux amortis de ce Rabin moribond? non, chèr *Igli*, c'eſt l'or & la bonne chère qui les aſſemble ici. Ce metail leur attendrit le cœur: & ce cadavre hideux s'eſt imaginé n'avoir pas encore perdu tout credit à Cythère; il tient ſous ſon empire les miniſtres mêmes de l'etat. Quelques unes de leur charges ſont à lui: & cet homme ſemble eſſayer juſqu'où peut aller la puiſſance de l'or. Ce diſciple de la Synagogue vit auſſi magnifiquement, que les Rois. Il leur prête dans leurs beſoins, les rapines & les depouilles de pluſieurs provinces. Mais, dis-moi donc, chèr ami,

ajoutai-je, que vouloient dire ces adorateurs, qui l'environnoient ? pas un ne le connoiſſent, me dit-il, que pour avoir été le voir comme toi & moi, & que pour avoir mangé ſes holocauſtes. Les uns cependant lui rappellent la bonne grace de ſa jeuneſſe, ſes exploits amoureux, & les feux qu'il inſpiroit aux dames ; les autres vantent ſes richeſſes, ſon credit, ſes ſervices, ſa probité, & lui font oublier agreablement la cruauté des heretiques brutaux, qui ont voulu jadis le ſuſpendre. Pour moi je lui ai fait les complimens du doge, & de la republique de Veniſe, qu'il a reçus avec bonté.

C'est ainſi que ce phantome ridicule achète les ris des ſpectateurs.

En vérité, chèr Alha, il faut que l'yvreſſe de ce metail, que nous mépriſons, ſoit bien dangereuſe pour produire des effets ſi etranges. Que le Grand Eſprit, qui veille à notre bonheur, nous preſerve de pareils dieux!

On

On dit qu'il y en a ici un grand nombre de différentes classes. Mais que les mieux fetés sont les dieux de l'or. Les flatteurs sont chez eux & chez les Princes, on ne dit la vérité que parmi le peuple. Heureux s'il n'étoit pas lui-même enseveli dans la nuit d'une infinité d'autres mensonges.

## *TREIZIÈME LETTRE.*

Je me promenois, il y a quelques jours, dans les jardins du palais des Rois, où je m'occupois de mille reflexions sur tout ce que je decouvrois d'extraordinaire dans ces climats. Le tems étoit serain: il s'y étoit rassemblé beaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire. On se promenoit par troupes, ou l'on s'asseyoit sur les gazons. Je passois dans toutes les allées des bosquets pour ad-

admirer les femmes, qui me raviſſoient par leur blancheur, le rouge admirable de leurs joues, par leur air noble & leur maintien facile & aimable. Une troupe de jeunes gens, parfaitement beaux, s'aviſèrent de me remarquer, & me montrant au doit, ſe moquoient du mauvais ordre de ma coëffure, de ma chauſſure & de mes habits.

Tu peux bien juger, mon chèr Alha, que je n'avois pas trop bonne grace, n'etant point accoutumé dans nos deſerts à m'habiller comme eux. Ces jeunes gens, par leurs ris en exciterent d'autres à me regarder: en ſorte qu'en un inſtant je me vis environné d'une foule etonnante d'hommes & de femmes de toute eſpece, qui m'accabloient pour me voir. Je te laiſſe à penſer, quelle fut ma confuſion, ces peuples ſont ſi ſottement avides de nouveauté, qu'il faut beaucoup moins qu'un étranger comme moi pour en attrouper des milliers dans les ruës. Mais je ne connois-

noiſſois pas encore cette eſpéce de folie, qui les agite. Ils éclatoient en ris & en cris: je les priois de me laiſſer aller: mes efforts pour penetrer ne faiſoient que conduire un peu plus loin le flux & le reflux de la multitude. Mes jeunes gens en queſtion étoient environnés comme moi d'un mur impenetrable. De quel pays ès-tu me dit un d'eux. Je ſuis *Iroquois* repondis-je. Je n'eus pas plutôt laché cette reponſe, n'en connoiſſant pas la conſequence, que le tumulte & les ris redoublèrent. Ne ſachant que faire & ma honte ſe diſſipant, je pris ma perruque, que l'on m'avoit tiraillée cent fois, & que j'avois à ma main; & je la mis pour me venger ſur la tête du beau jeune homme, qui étoit la cauſe de mon avanture. Tous les ris tournerent auſſi-tôt ſur lui; & mes voiſins s'empreſſant de le voir, je me perdis dans la foule & après bien des mouvemens, je ſortis ſans être reconnu des derniers qui ne

m'a-

m'avoient pas vu. Comme la chaleur eſt ici fort grande, je paſſai dans les ruës avec promptitude, ſans être un nouveau ſujet de riſée, & j'entrai chez ma belle Françoiſe, dont je t'ai parlé; elle badina beaucoup ſur ma figure, & m'exhorta ſerieuſement à me conformer plus que je n'avois fait aux belles façons de ce pays. Elle m'envoya chercher un maître à danſer, un baigneur, un perruquier, un parfumeur, me fit acheter ſur le champ des etoffes dorées & des ornements de ſoye. J'apprens à faire la reverence, à ôter mon chapeau, & je n'oſe plus ſortir que je ne ſois inſtruit. Je crois, mon chèr Alha, qu'il y a bien de la foibleſſe à tout cela. Mais que faire au milieu d'un peuple fou, qui pretend que tous les hommes doivent être habillés avec toutes leurs modes? on ne parle ici que d'ajuſtements, de bonne & de mauvaiſe grace. Ma belle m'a fait diſloquer les piés avec des douleurs in-

incroyables. Je l'ai ſouffert pour ſon amour. Sais-tu, chèr Alha, qu'il faut ici pour bien marcher, preſenter devant ſoi ſes piés tout de côté, & les genoux de même. En vérité je ſuis à la torture: mon bourreau m'a pourtant promis que je ne ſouffrirois que pendant une lune; toutes les idées ici ſont forcées & ſingulieres: La nature ſimple & ſans art leur ſemble trop groſſiere.

Je ne ſai quelle folie anima ce jour là le peuple; car je m'etois montré partout mille fois ſans eſſuyer cette honte. Ma belle m'a dit aujourd'hui qu'on ne parloit que de l'Iroquois, & qu'elle avoit pris le parti d'en rire comme d'un inconnu. Elle fait accroire aux gens de la maiſon & à ceux qui m'approchent chez elle, que je ſuis un Suiſſe de ſes parens, à qui elle veut faire voir *Paris*. Cette ville eſt ſi grande, qu'en changeant de demeure, on eſt auſſi peu connu que tu le ſerois, chèr Alha, en quittant ton pais pour

al-

## *QUINZIÈME LETTRE.*

J'ÉTOIS hier au caffé ſelon l'uſage de ces peuples. Deux philoſophes à côté de moi diſputoient ſur la figure de la terre. Elle eſt platte des deux cotés diſoit l'un, elle eſt de la taille d'un melon, diſoit l'autre; & là-deſſus la diſpute s'echauffa. J'ecoutai attentivement, & j'eſperois en voir la ſolution claire; mais je fus fort ſurpris de m'apercevoir, qu'ils raiſonnoient ſur des ſuppoſitions, & ſans fondement ſolide: auſſi n'eclaircirent-ils rien. Ils n'en ſavent au fond pas plus que nous, chèr Alha, & la ſeule demangeaiſon de conteſter les occupe ſerieuſement à des inutilités. Dans l'impoſſibilité où ils ſont de s'aſſurer des vérités de la Nature, ils ſe repaiſſent de vraiſemblan-

blance. Cette nourriture eſt legère pour un eſprit ſolide, elle eſt même desagréable, parce que rien ne peut plaire que le vrai: mais la ravir à ces nations, ce ſeroit leur ôter le plaiſir de s'imaginer, qu'ils valent beaucoup mieux que les peuples, qui ne font pas leurs recherches. Une vraiſemblance ſuffit ici pour immortaliſer. Descartes, Newton, Copernic, Galilée, Gaſſendi, Mallebranche ſont des hommes beaucoup au deſſus des autres. Scais-tu pourquoi, chèr Alha? c'eſt que l'on croit, qu'ils ont trouvé quelque choſe, qui n'eſt ni vérité conſtante, ni menſonge averé. Je t'avoüerai cependant, que leur ſcience des calculs, de geometrie, & en général des Mathematiques, eſt bien admirable. Ils devroient tous ne s'appliquer qu'à elle, & laiſſer le monde tel qu'il eſt. Croirois-tu qu'à l'œil ils meſurent des eſpaces conſiderables, avec une exactitude ſurprenante. Ils ſcavent d'un coup de plume e-

claircir les nombres les plus confus. Ils ont tellement obſervè les elemens, qu'ils ſavent le poids & le volume qu'il faut leur oppoſer, afin qu'il en reſulte un effet juſte & precis. Leur Chimie & leur Mecanique m'ont paru longtems une magie: ils ont trouvé le ſecret d'imiter le tonnere des cieux, & de le faire partir à leur volonté. Par le moyen d'une certaine poudre noire, ils briſent les rochers, & font entrouvrir la terre. Je ne doute pas, que s'ils vouloient, ils ne puſſent à la fin detruire le monde: mais leur intereſt commun les retient. Ils ſe ſervent de ces foudres dans leurs guerres, & rien ne peut reſiſter au fer enflammé, qu'ils lancent contre leurs ennemis. Que nos deſerts ſont heureux d'avoir des mers immenſes, qui leurs ſervent de barrières! Conjure le Grand Eſprit de faire en ſorte que ces peuples reſtent chez eux, & que jamais ils ne pretendent nous faire leurs eſclaves.

Je

Je fremis en t'ecrivant chèr Alha; il vaudroit bien mieux compter sur nos doits nos flêches, nos animaux, & nos poissons, que d'apprendre leurs secrets prodigieux, en exposant nos aziles à des maux infinis. Je te remercie des peaux que tu m'as envoyées: elles sont pretieuses & belles: je les ai troquées pour de l'argent. C'est une grande commodité d'avoir tout ce que l'on veut avec ce metail. Ces nations se sont accordées à croire, qu'il valoit autant que toutes les choses de la vie, en sorte que l'echange est facile. Si nous pouvions en faire autant d'un coquillage, ou d'une ecaille de poisson, & que nos Vaillants y consentissent, je crois que nous serions aussi avancés que ces Européens. Que nous importe de la réalité du prix d'une chose, qui seroit acceptée dans nos climats sur le même pié. On peut y mettre l'estimation que l'on veut, & s'en servir après très utilement. Ah! chèr Alha! je sens

que je perds de mon ancienne ſimplicité, & que je te conſeille l'iniquité, qui regne ici. A force de converſer avec ces nations, on en prend le faux & les imaginations. Je me ſouviens qu'un François me propoſoit un jour ce projet extravagant, lorsque je m'entretenois avec lui de notre commerce. La honte de ma faute m'empêche de t'en dire d'avantage. Je m'aperçois, que j'ai beſoin d'efforts continuels pour me garantir des preſtiges qui me menacent. Ne ſouffre pas, je t'en conjure, le moindre affoibliſſement dans mon cœur; & ſi par malheur je me corrompois, laiſſe moi mourir malheureux, & ſans ſecours dans ces climats; ou prepare contre moi les flêches de nos illuſtres.

## SEIZIÈME LETTRE.

Je ſuis au deſeſpoir, mon chèr Alha, l'amour m'a ſoumis à la plus mechante de toutes les femmes. Je t'ecris malgré ſes precautions. La barbare m'a reduit en captivité: elle me montre à ces nations comme une curioſité. Elle m'a fait deshabiller par des jeunes gens de ſon complot. Elle m'a fait peindre le corps de diverſes couleurs: elle m'a conduit malgré moi dans un lieu public. Elle m'oblige ſous peine de la vie à danſer & à chanter à la mode de nos deſerts, tandis que je pleure dans mon cœur: je ſuis ſur le point de me tuer. J'en cherche tous les moyens ſans les trouver. On me nourrit, on me couche, on me garde à vuë. Je crois que c'eſt pour la dernière fois, que je t'ecris: tu ne ver-

verras plus ton chèr *Igli*. Cache à ma chère *Glé* ma douleur & la tienne. O Ciel que je ſuis malheureux de t'avoir quitté! chèr Alha! le plus tendre de mes amis, je meurs loin de toi! ces animaux farouches & cruels me jetteront dans la terre. O mes enfans! o mon aimable ſœur, que le Grand Eſprit m'a donné pour epouſe! Je ne repoſerai pas dans votre cœur. Que n'ai-je été devoré par les bêtes! que la mer ne m'a-t'elle englouti! que le feu ne m'a-t'il conſumé. La cruelle, que j'ai tant aimée, m'a pris mon argent & mon or. Cette lettre me coute un pendant d'oreille. Je l'ai briſé pour le donner à un de mes gardes, afin de te la faire tenir: on m'a mis ces ornements, comme à une victime, que l'on va immoler. Cependant la perfide eſt entre les bras de mes ennemis; elle ſouffre leurs careſſes, & ſe livre à leur amour. Sous mes yeux, je l'ai vu rire; je l'ai vu m'inſulter; je l'ai vu dans

des

des poſtures laſcives, manquer aux ſerments ſacrés, qu'elle m'avoit faits. Je l'aime encore, malgré ſes forfaits; elle eſt ſi belle, que je ne la puis voir ſans m'adoucir; elle profite de cet empire pour m'accabler. Elle me dit, qu'elle m'aime toujours, & je ſuis desarmé. Je lui repreſente en vain, que ces jeunes gens ne ſont pas mes amis, & qu'elle ne devroit pas par conſequent ſe livrer à eux. La follette me repond qu'ils le deviendront, & leve ainſi mes ſcrupules. Je la preſſe par ſa religion, elle dit, qu'elle eſt de la mienne. Je lui demande ma liberté; elle me dit qu'elle a perdu tout ſon argent au jeu, & qu'elle n'a eu d'autre reſſource pour en amaſſer beaucoup en peu de tems, que de montrer ſon *Iroquois*; que je ſuis trop heureux d'acheter ainſi ſa tendreſſe; qu'elle me nourrira en attendant mes balots de pelterie; que je ne dois pas m'ennuyer en auſſi bonne compagnie; que les

fem-

aller au *Mexique*. Je me dedomage de mes tourmens entre les bras de ma charmante *Life*, & je bois des vins delicieux: malgré tout cela, je l'avoue que je regrette ſouvent mes chèrs Deſerts, ma femme, & mes enfans.

## *QUATORZIÈME LETTRE.*

J'ETUDIE à préſent la philoſophie, ou la ſcience des amis de la ſageſſe. J'ai renvoyé il y a ſix lunes, mes deux pedagogues; & je ſuis entre les mains d'un venerable, qui me deſole par ſes expreſſions heteroclites. Cet homme eſt une vraye machine à raiſonnements; il veut m'apprendre par cent règles baroques à dire en bonne logique que deux & deux font quatre. Il ne dit rien ſans le prouver, ſans quoi il croiroit être un ſot.

En vérité, chèr Alha, je ne ſais ce que ces ſcientifiques pretendent faire. On vous apprend donc ici le bons ſens par règles, lui diſois-je ? oui me repondit-il. Vous avez raiſon, ajoutai-je; car ſans cela vous n'en auriez point du tout. Ces peuples ſentent leurs beſoins chèr Alha; & tachent de ſe donner par l'art, ce que la nature aparamment leur a refuſé. Il leur faut cent règles pour démeler un bon raiſonnement d'un faux. Pour nous apercevoir d'une fauſſe raiſon noüs avons le ſentiment interieur, qui nous avertit, & qui ſuffit pour la juſteſſe de nos penſées. Les hommes & les animaux ont leurs règles ſûres; les eclaircir c'eſt les offusquer. Les animaux ont leur inſtinct, qui ne les trompe jamais : & nous nous aurions une raiſon qui joüiroit du même privilege, ſi nous la laiſſions à elle-même: elle nous indiqueroit ſûrement les choſes, que nous devons connoître, &

celles que nous devons admirer ; celles qui nous intereſſent, & celles qui nous ſont inutiles : celles qui nous ſont profitables, & celles qui nous ſont nuiſibles. Elle nous apprendroit que nous ne ſommes pas faits pour approfondir notre ſort, mais pour en jouïr : on cherche ici le mecanisme de l'univers, tandis que l'on ignore celui de l'homme.

L'Ame eſt immortelle, me diſoit un Sacrificateur : je lui repondis, chèr Alha, que nous n'avions jamais formé de diſputes ſur ces queſtions inutiles, inquietes ; & injurieuſes à l'empire du père, qui nous a faits. Mais je m'attirai par là ſa colère. Il me traita d'impie & ſe mit en depenſe de raiſons & de ſiſtèmes, pour me prouver ce que ni lui ni moi n'entendrons jamais. L'Ame, continua-t'il, eſt un être ſpirituel : or un être ſpirituel ne peut perir ; donc que l'ame ne perira jamais, donc qu'elle eſt immortelle. Il me prouva que l'ame

é-

étoit ſpirituelle, parce qu'elle n'étoit pas matière. Que l'ame n'étant pas matière, ne pouvoit perir par la diſſolution des parties. Il m'etala une longue ſuite d'arguments, entaſſés les uns ſur les autres: il ne s'apercevoit pas, qu'il ſe jettoit dans un Labyrinthe. Il s'agiſſoit par des preuves ſans replique, de bien m'etablir d'abord la nature de l'ame (ſur laquelle il decidoit en ſot) avant d'avancer plus loin; mais il ne put jamais en venir à bout. Il put encore moins me montrer comment il étoit poſſible, que l'ame occupât un lieu phyſique, puisqu'elle eſt certainement contenuë dans un corps phyſique, ſans avoir des parties relatives. Il m'aſſura gravement, que l'ame étoit dans la glande pineale, comme dans le ſiége des ſenſations. Et des animaux, qu'en penſes-tu Venerable, lui dis-je? Oh pour eux, leur ame eſt materielle, me dit-il, eſt c'eſt ce qui fait la difference diſtinctive & eſſentielle de la leur

& de la nôtre. Vous êtes bien doctes, vous autres, ajoutai-je. A quoi connoiſſez-vous donc cela dans les bêtes; cela eſt clair *Iroquois;* je cru que c'étoit là le point, où il alloit briller, mais il ne me dit pas une raiſon, pour me prouver la materialité de l'ame des bêtes, qu'on ne put retorquer ſur le champ contre la ſpiritualité de l'ame des hommes. Je fus plus loin : cet homme m'echauffoit le ſang, en me citant ſes Venerables comme des garants infaillibles, & je lui prouvai par ſes propres armes, que les bêtes avoient des ames immortelles. En vérité, chèr Alha, tous ſes raiſonnements prouvoient egalement en faveur des bêtes l'immortalité, qu'il reſervoit à l'homme ſeul. C'eſt ainſi que leur orgueil les aveugle, à force de raiſonner ils ne ſavent plus où ils en ſont. Ils ſemblent connoître parfaitement la différence & l'eſſence de ces deux principes, qui font mouvoir les humains & les

les animaux ; ils poſent pour fondement de leurs preuves la nature de l'ame, qu'ils ignorent ; & raiſonnent à bon compte ſans ſavoir où ils vont. Mon ſacrificateur m'ota ſon grand chapeau de très mauvaiſe humeur ; tira un pied derrière l'autre, & me quitta ſans pouvoir m'aſſigner la difference qu'il y avoit entre lui & une bête. Mais ces docteurs ont beau s'eſtomaquer ; il faut qu'ils ſe reſoudent tous à la même humiliation. Je crois que la vérité la plus ſolide, dont ils ayent fait la decouverte ſur ces matières, c'eſt que les hommes meurent comme les animaux : & qu'ils ne ſavent pas, ſi leur condition n'eſt pas égale.

femmes ne peuvent me voir ſans amour. Qu'elles viennent toutes contempler un homme tel que la ſimple nature l'a formé ; qu'elle en connoit plus d'une, qui brûle pour moi. Elle m'embraſſe, & ſes charmes m'enchantent. Je ne ſais, chèr Alha, ce que je fais: la colère & l'amour me devorent tour à tour. Je vois du matin au ſoir plus de monde qu'il n'y en a dans nos deſerts. Je me promene dans une grande Sale, deſtinée à mon exercice. Tous les yeux ſe fixent ſur moi. Les differences du ſexe, que l'on ne voit ici qu'à bonnes enſeignes, n'eſt pas ce qui excite le moins la curioſité. Les jeunes filles me regardent avec etonnement: les unes en ſourient & les autres conſervent une gravité inſtruite. Je me conſole quelquefois de mon malheur, en regardant les plus aimables. Jamais l'amour n'excite chez moi ſes traits, que je ne remarque chez elles, je ne ſais comment, des yeux plus at-

ten-

tentifs ſur les mouvements naturels de l'humanité, qu'on leur cache ici avec un grand ſoin. Je reflechiſſois ſur ce fanatisme, & j'examinois ce qu'ils appellent pudeur, honte, effronterie. En vérité, chèr Alha, eſt-ce dont là la ſource de la tendreſſe dans nos deſerts? n'eſt-elle pas plus ſublime? n'eſt-ce pas le cœur lui-même qui eſt chez nous la meſure de l'amour. Les liens du ſang, la fraternité ſont nos chaines. J'oublie inſenſiblement mes douleurs. N'en ſois pas ſurpris, chèr Alha, ma Françoiſe charmante occupe, en achevant ma lettre, mon eſprit & mon cœur.

## *DIX-SEPTIÈME LETTRE.*

ENFIN, mon chèr Alha, je ſuis ſorti d'eſclavage. Ce peuple extravagant s'eſt laſſé de me voir, & ma Fran-

Françoiſe de me faire ſouffrir. L'Amour, que j'ai pour elle m'aveugle ſur ſa perfidie. Elle dit qu'elle ſe trouve bien d'avoir ainſi trafiqué le ſpectacle de mon humanité. Le fruit de ce commerce honteux ne lui fait pas la moindre horreur. Ces nations ſont avides. Je la laiſſe vivre à ſa mode. Elle m'a aſſocié un jeune homme d'une figure charmante. Il depenſe par jour la valeur de quatre peaux en magnificence & en plaiſirs. Je ne puis deviner comment il economiſe ſes affaires. Je ſuis ſur le point, me dit-il hier, d'acheter une terre de cinq cent mille francs. Comment lui dis-je, où trouveras-tu cette ſomme, toi qui n'as rien herité de Père & Mère? je n'en ai que faire me repondit-il, il y a des bois à vendre pour mon acquiſition. J'avois beau lui faire concevoir, que jamais on n'avoit acheter ſans payer, il m'aſſûra que je n'y entendois rien, & qu'en prenant des ter-

termes, on avoit à la fin le fond pour soi. Ces peuples sont singuliers, chèr Alha; on voit ici une infinité d'hommes vivre avec moins de secours, que je n'en aurois sans les balots que tu m'envois. Il faut que je les vende pour avoir de l'argent, mais ici ils ont bien d'autres secrets. Ils achetent tout & ne payent jamais. Les Illustres ne se conduisent pas autrement. La bonne foi du peuple est le fond respectable, sur lequel ils comptent & dont ils abusent. Ce jeune homme m'a dit, qu'il avoit fourni les cercueils, les draps mortuaires de Paris & les pavés des chemins, sans avoir la moindre ressource; qu'il avoit cependant gagné des sommes considerables à acheter ainsi pour rien. Chèr *Igli*, me disoit-il, confidamment, allons dans un equipage magnifique chez un riche marchand d'etoffe. Nous en prendrons pour vingt mille francs, nous payerons cent pistoles comptant, nous donnerons no-

tre adreſſe ; nous changerons de demeure ; nous ferons vendre à moitié de prix, & tu te paſſeras ainſi de tes compatriotes. Va, lui dis-je, vivre par tes crimes, & laiſſe moi vendre mes pelteries. Tu vois, chèr Alha, la ſcelerateſſe qui regne ici.

On voit des Illuſtres n'avoir pour tout revenu, que de donner à jouer. Il faut ici de l'argent ; & on en gagne à quelque prix que ce ſoit. Il n'y a point de ſoupleſſes qu'on ne mette en uſage.

Une Dame m'eſt venu voir ces jours paſſés ; elle m'a pris en particulier. Je viens, dit-elle, de la part de la Princeſſe de ***. Elle deſire avec ardeur de lier commerce avec vous ; elle vous a vu, & ſe ſent de la paſſion pour vous. Voilà une tabatière d'or qu'elle vous envoye pour gage de ſa tendreſſe. Fort ſurpris, mais fort charmé de cette propoſition, je la priai d'aſſurer la Princeſſe de mon parfait retour, mais je lui rendis ſa tabatière qui étoit d'un grand

grand prix, & ne voulu jamais la recevoir. Je lui repondis, qu'après que la Princeſſe auroit noué avec moi une familiarité étroite, je ne ferois plus de difficulté de recevoir ſes préſens: que j'etois infiniment ſenſible à des demarches auſſi empreſſées, & auſſi flatteuſes. Elle me donna l'adreſſe de la Princeſſe: & comme je la reconduiſois, la Princeſſe m'a chargé de commiſſions pour le palais, me dit-elle, & je n'ai pas aſſez d'argent ſur moi. Donnez moi deux Louis; je vous les rendrai tantôt chez la Princeſſe; je les lui donnai; je m'habillai promptement: c'etoit le matin: faiſant mille reflexions ſur ma bonne fortune; je me rendis à l'heure preciſe: mais je ne trouvai ni Princeſſe, ni la Dame à la tabatière & à mes Louis. Je m'en revins tout confus, & n'eus garde de me vanter de cette fourberie. Mais en verité, tout autre que moi y auroit été pris. Voilà, chèr Alha, l'induſtrie dont mille gens

ſe ſervent ici. J'ai preté dix fois de l'or à des hommes, que je n'ai jamais revu depuis, & qui reſſembloient à des Illuſtres par leur habillement, & par leur maintien. Il faut que je ſois toujours en garde contre ces peuples ſcelerats. J'ai toujours ma main ſur mon argent; on m'en a pris, ſans que j'aye pu m'en apercevoir. Il faut que ces coquins ſoient ou magiciens, ou bien adroits. Je paſſois, il n'y a pas long-tems, ſur le ſoir dans la rue enveloppé de mon manteau, quand quelqu'un derrière moi ſe mettant dos à dos, me le prend & s'en couvre avec un ſang froid admirable. J'eus beau crier après lui & le lui redemander: il me dit gravement que j'étois un fou: que ce manteau étoit à lui, & la preuve qu'il m'en donnoit, c'eſt qu'il l'avoit ſur ſes epaules, tandis que je n'en avois point. Il cria lui-même au voleur, & ſi je ne m'etois caché; j'aurois encore été conduit en priſon, pour achever de me conſo-

ler.

ler. Juge, mon chèr Alha, des maux que je ſouffre ici. Compare à preſent ces nations à nos compatriotes, pleins de probité; & tu comprendras bientôt la folie que nous avons eu de vouloir nous modeler ſur ces barbares. Heureuſes retraites, où la vertu habite! Quand vous reverrai-je? ſouvent l'ennui me devore: conſole moi, chèr Alha, en me donnant de tes nouvelles.

## *DIX-HUITIÈME LETTRE.*

La Philoſophie n'eſt-elle pas pour tous les hommes? Ne doit-elle paroître à leurs yeux que comme une ombre impoſante & impénétrable? Les pedants craignent-ils, diſois-je à mon Venerable, qu'on ne devine ce que c'eſt qu'un paralogisme, comme un medecin tremble qu'on ne divulgue le

ſecret d'un apoſeme, ou d'un opiat? c'eſt l'etiquete de tes ſcavants d'être inintelligibles au reſte des mortels. Tes anciens Sages ont fait un art, dont les termes inuſités au vulgaire ſemblent vouloir le ſeparer du ſens commun. Les modernes les ſuivent. Si tu me demande pourquoi, mon chèr Alha? c'eſt qu'ils ſe ſuccèdent. Tout homme peut raiſonner juſte; être judicieux en ſavoir autant pour le moins de la divinité que Pourchot, avoir l'experimental de la phyſique ſans être Philoſophe.

VEUX-TU, chèr Alha, en ſavoir la raiſon, c'eſt qu'il ignore les cathegorics d'Ariſtote, les differents noms des idées qu'il met en uſage; c'eſt qu'il ignore les propoſitions & leurs converſions: c'eſt qu'il forme des raiſonnements ſans les figures des ſillogismes, & ſans autre methode que le principe interieur, ſur lequel on inventa les noms de ſynthetique & d'analitique: c'eſt

c'eſt qu'il parle ſolidement des êtres & des eſprits, ſans ontologie & ſans pneumatologie, c'eſt enfin, parcequ'il ſoutient, que les effets de l'aimant par exemple lui ſont plus connus, que les principes de ces effets ne le furent à Ariſtote, à Descartes & à Newton. La raiſon eſt née libre: elle ſe gouverne: elle agit: elle connoit: elle reſoud les difficultés de ſon reſſort ſans autre art que celui que lui fournit ſon propre fond. Suer pour faire un raiſonnement juſte, telle eſt, chèr Alha, la ſtupidité ou plutôt la folie de ces Venerables. J'ai actuellement entre mes mains un vocabulaire redoutable de termes abſtraits & de definitions philoſophiques. Je tremble en l'ouvrant: c'eſt ainſi que j'apelle les cayers, que mon pedagogue ſe fatigue à m'expliquer. Faut-il s'etonner, s'il leur faut des années entières pour apprendre des choſes, qu'ils ſavoient beaucoup plus clairement avant de s'être egarés dans ce cahos

enorme. C'eſt ainſi qu'ils enveloppent leurs pretendues vérités. Helas! chèr Alha! la vérité ne parle-t'elle pas à tous les Peuples ſans ambagues & ſans myſtères! Elle nous en dit aſſez pour être heureux, ſans vouloir la forcer à nous en dire davantage. Je commence à me defier d'une vérité, qui n'eſt pas faite pour tous les hommes. L'envelopper, c'eſt lui donner un caractère d'avarice, qu'elle n'eut jamais. La faire dependre du caprice d'Ariſtote ou de Mallebranche, c'eſt lui donner des maitres, qu'elle enſeigna comme tous les autres, & qui n'ont pas toujours été dociles à ſes leçons.

Ces Venerables ont certains lieux, & une eſpèce d'hommes conſacrés à ces Theatres de diſcordes pueriles, où la raiſon eſt à la torture, & où le bon ſens gemit ſous le joug des clameurs & des diſtinctions, que la chicane ſemble avoir enfantées, pour ſervir d'azile & de deffenſe à un grave ſot. Rien de

plus

plus dangereux, même selon les principes de leur religion, que de faire entrevoir la verité à l'homme, avec la suite tenebreuse du cahos de la dispute. Les jeunes esprits, pleins de ce feu impatiant, qui accompagne leur age, s'imaginent aisément à force de combattre tout, qu'il n'est rien qui ne puisse être soumis à leurs efforts curieux; aussi les plus habiles de leurs docteurs pensent-ils à la fin comme nos Iroquois, après s'être consumé d'études. Ces jeunes cœurs exigent de la vérité ce qu'elle ne voulut jamais manifester aux hommes, & s'irritent de ses justes bornes. On veut suppléer à la lumière en devinant, & c'est ce que fait presque toute la physique. Ils se vantent d'aimer la verité. Des amateurs turbulents, accablés de préjugés, sont-ils bien capables, mon chèr Alha, de la chercher & de la connoître? qu'est-ce que leur Philosophie? Si non un amas pompeux de questions qu'on

ne termine jamais. Que deviennent ces eloges à perte de vuë, quand on vient à en faire l'Anatomie? disons, chèr Alba, que c'eſt un grand deſſein, mais en vérité bien mal executé. Quel eſt le Philoſophe entouſiasmé, qui ne croye avoir obligation à ſa Logique ſcholaſtique de l'evidence & de la verité de ſes idées, de ſes jugements, & de ſes raiſonnements methodiques; comme ſi ſans ces fadaiſes nous autres Iroquois ne penſions pas auſſi bien qu'eux. Je poſe en fait, que dans la metaphyſique, il n'y a pas deux concluſions un peu intéreſſantes, que l'on puiſſe regarder comme certaines. Je ne parle pas de celles, qui ſont peu neceſſaires au ſens commun, que la ſeule démangeaiſon de mettre quelque choſe en avant a inventées, & dont la clarté ſuperfluë ne nous avance de rien. La morale eſt une copie enflée de la loi naturelle. Les hommes ont beau faire. Quel eſt le Legislateur, qui a

ſçu corriger un ſeul vice ? Les grands Egyptiens, les grands Atheniens, les grands Romains, les grands Chretiens n'ont pas l'obligation à leurs loix poſitives de les avoir faits meilleurs, mais aux ſentiments ſublimes & naturels du cœur.

Que de raiſonnements depuis la durée du monde ! On pourroit en faire une très courte reduction pour s'en tenir au vrai. Une auſſi longue expérience auroit dû nous inſtruire. De ſavoir ce que je ſuis, c'eſt ce qui m'intereſſe le plus, & néanmoins c'eſt ce qu'on n'a pu encore comprendre. Cinq cent ſillogismes ne me prouveront jamais, que je n'exiſte pas ; la difficulté conſiſte à me developer moi-même à moi-même. Mais il eſt etrange, que l'obſcurité commence à ſe repandre ſitôt que je reflechis ſur moi. Concluons que nous ne ſommes pas faits pour penetrer ce que nous ſommes ; qu'ai-je donc affaire de connoître tout le reſte,

ſi je ne me connois pas moi-même. L'Impoſſibilité de cette connoiſſance de ma nature me prouve ſans replique une impoſſibilité univerſelle ; & pour peu que nous reflechiſſions, nous verrons que nous ne connoiſſons de tout ce qui nous environne, qu'autant que nous en avons beſoin ; & en la même meſure que nous nous connoiſſons nous-mêmes.

CONSOLE-TOI, chèr Alha, nous ne perdons rien à n'être pas Philoſophes à la mode de ces peuples. Ces Docteurs ſont plus capables de gater un eſprit ſolide, que de l'eclairer. Je connois ici de bons eſprits d'ailleurs, à qui la fureur de ces diſputes a renverſé le ſens. On parloit avant avec eux, mais à preſent il eſt impoſſible ſur quelque matière que ce ſoit, de leur dire deux mots de ſuite, ſans des contéſtations inſupportables.

## *DIX-NEUVIÈME LETTRE.*

D'où vient, disois-je, à un Juif êtes vous détestés de tous les peuples: pas un des etrangers, que je connois ici, ne vous aime? Les enfans n'aiment pas ordinairement leurs Pedagogues reprit le Rabin. Tu vois ces barbares: ils ne connoissoient pas le Grand Esprit, & c'est nous qui leur avons appris la verité. Ils adoreroient encore sans nous de la pierre & du bois. Bon, tu te moques, lui dis-je? ces peuples n'ont jamais adoré que le Grand Esprit dans ses ouvrages.

Dès le commencement du monde, ajouta-t-il, nous sommes le seul peuple de Dieu. Mais penses-tu, Rabin, lui repondis-je, que nos Iroquois n'ayent pas été ses amis? non, dit-il, c'est

à

à nous ſeuls, qu'il a parlé. Que dis-tu donc Rabin, ne parle-t'il pas à tous les hommes? Nos Pères n'ont jamais adoré que lui: tu te trompes Iroquois continua le Diſciple de la Synagogue, il n'a parlé bouche à bouche qu'à Moyſe. Et que lui a-t'il dit Venerable, lui demandai-je? D'apprendre aux hommes à l'aimer, & à ne pas faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. C'eſt là l'abregé des tables de ta Loi? Dans nos climats, nous en ſavons tout autant, & nous le pratiquons. Pour toi Rabin, tu crois pouvoir en conſcience voler & tromper les gentils, par l'uſure & par les rapines. Apelles-tu religion le ramas extravagant de tes ſuperſtitions. Où Dieu a-t'il deffendu aux hommes l'uſage des créatures? ou leur a-t'il ordonné ces abſolutions, & ces cérémonies, que tu obſerves. Crois moi Rabin, c'eſt une pure invention de ton Moyſe.

Tes Pères etoient des ſtupides, qu'il

qu'il a conduits comme Numa les Romains, par le merveilleux. Quoi vous êtes assez fous pour croire que Dieu s'est lassé d'être adoré par la Religion Naturelle, & que ce premier ordre qu'il a etabli d'abord, en mettant dans nos cœurs des dispositions sûres, simples, & invariables, lui a paru peu digne de sa prudence. N'a-t'il donc pas bien consulté son ouvrage en le formant, pour s'y reprendre à plusieurs fois; & s'il est vrai, comme tu le dis, qu'il a ajouté à sa prémière Loi une seconde, nous devrions en savoir quelque chose; nous sommes ses créatures, & ce Père, qui nous parle, non pas bouche à bouche, comme tu t'en vantes follement, mais aux yeux & aux cœurs, nous auroit donné à nous, & à tous les Peuples de l'horreur pour le cochon & un instinct sûr pour executer tes cérémonies. Je te jure Rabin, qu'il ne nous en a pas dit un mot dans nos deserts. Le Dieu de Moyse est-il dif-

fe-

ferent du nôtre? ſa voix eſt conſtante & invariable. Nos Pères l'ont entendue & nous l'entendons encore. Jamais dans nos deſerts elle ne nous a inſtruit de rien de nouveau, jamais aucun de nos Venerables ne s'eſt cru extraordinairement illuminé: nous ſommes auſſi anciens, que tes ancêtres ſur la terre, & tes Pères ne me paroiſſent pas plus éclairés que les miens.

EXAMINE tes fables Moſaïques; ton Moyſe pretend ecrire deux mille ans après la création du monde; il imagine des hommes qui ont vecu des ſept & neuf cens ans. Il nomme familièrement le nom du premier homme; il fait la généalogie de ſes deſcendans en faveur de ſa nation. Il raconte jour par jour ce que Dieu a fait avant qu'il y eut d'hommes ſur la terre, & par conſequent des temoins de qui il puiſſe tenir ces circonſtances. Il repreſente Dieu comme un ouvrier impuiſſant, qui pour voir clair à ſon ouvrage, &

pour

pour eviter la confuſion, le partage en differentes tâches, & qui ſe repoſe le ſeptième jour. C'eſt encore pour eterniſer cette idée baſſe & puerile, qu'il vous deffend de rien faire dans le Sabat.

RABIN, ſi les Patriarches ont vécu neuf cents ans, ceux des Egyptiens étoient leurs contemporains, & ont dû vivre autant. Il n'y avoit pas plus de chemin de Pharaon à Adam, que d'Adam à Moyſe: tu conviens de leur ſageſſe, & de leur ſcience; & tu les vois les contradicteurs de Moyſe; ils devoient cependant avoir herité de leurs Pères les mêmes notions; ils étoient les uns & les autres les temoins du monde; cependant les uns diſoient blanc & les autres noir.

DE quoi s'eſt aviſé Moyſe de ne faire créer à Dieu qu'un homme & une femme, dont il nous fait tous deſcendre? Dieu peuple la terre d'animaux d'une ſeule parole, pourquoi s'eſt-il

imaginé, qu'il n'en avoit pas fait autant des hommes. Le Monde Rabin, ſelon tes calculs, a duré près de ſix mille ans, ſans qu'on ait pénétré dans nos deſerts, que des diſtances immenſes ſeparent de vos climats. Sans l'invention de la navigation nous nous ſerions perſuadés comme vous, d'être les ſeuls habitans de la terre. Nous ſommes auſſi anciens, que les etoiles, & nos rochers; & nous ne pouvons pas certainement tirer notre origine de ton Adam. Quelles fadaiſes de ton Moyſe! Sa formation de la femme eſt une idée digne d'un impoſteur ſans eſprit: les Androgines & les pierres de Ducalion valent bien le conte de la côte. Moyſe fait promener Dieu au frais, comme ton Talmud le fait le maitre d'ecole des enfans morts-nés. Il introduit cet être immuable faiſant deffenſe à Adam de manger d'un fruit du Paradis terreſtre; il fait parler un Serpent, comme l'Ane parle ailleurs dans tes Livres.

vres. Il fait paroitre le Createur comme un Père barbare, qui prevoit qu'en mettant un couteau entre les mains de ſes enfans, ils ſe tueront infailliblement, & qui ne laiſſe pas de le leur donner. Il imagine le Diable & le peché: de l'état naturel de l'homme il en fait une punition; il veut te perſuader, que ſans ce repas fatal à l'humanité, la terre n'auroit pas eu de ronſes, que les femmes ſeroient accouchées ſans douleur, & que nous ſerions reſtés immortels. Nos Pères, qui n'ont certainement pas mordu la pomme, ne meurent-ils pas? Nos femmes accouchent-elles, comme les Chrétiens diſent, que Marie eſt accouchée de Chriſt? Va Rabin, ton Moyſe me fait pitié. Si je voulois faire l'inſpiré, je m'y prendrois mieux que lui. Nos Serpents ne ſont pas de la race des vôtres: aucun de leurs Grand-Pères n'a parlé à Eve, & je te jure qu'ils rampent à terre tout comme ici. Ramper

c'eſt leur condition, & non pas une peine impoſée à ces animaux en conſequence de la tentation de la femme.

Ou' Moyſe va-t'il imaginer un être aſſez puiſſant, pour s'oppoſer à la tendre prevoyance du Père de la Nature. Le Demon fait un miracle pour ſéduire l'homme : il fait parler le Serpent, Dieu le voit ſans agir à ſon tour, & laiſſe la victoire à ſon ennemi. La fureur de cet être rival fut donc plus puiſſante que l'amour de ton auteur? Voilà, Rabin, les blaſphèmes qu'enfantent tes Livres fanatiques. Telle eſt, chèr Alha, la converſation, que j'ai eu avec cet Iſraélite. Ces peuples ſont yvres de leurs folies. Choiſis à preſent ou la religion ſimple, ſublime, & raiſonnable de nos Pères, ou celle de ce Juif.

## *VINGTIÈME LETTRE.*

Les Chrêtiens, chèr Alha, croyent à toutes les hiſtoires de Moyſe. Mais ils y en ajoutent bien d'autres merveilleuſes. Ils croyent que *Jeſus* eſt le Grand Eſprit lui-même, qui s'eſt fait homme pour apprendre aux hommes le vrai bonheur; pour leur donner l'exemple de la Sainteté: pour devenir la victime par ſa mort, & pour les racheter des ſupplices eternels, auxquels ils ſont tous condamnés, à cauſe du peché de leur prémier Père.

En verité, Diſciple de *Chriſt*, diſois-je à un de leurs Sacrificateurs, tu fais punir les enfans pour une faute, qu'ils n'ont pas faite. Tu fais de Dieu un être bien peu clairvoyant, ou bien impuiſſant. Tu le fais mourir pour ſa

creature; dis plutôt que tu lui fais expier ſon imprudence & ſon indifference pour les enfans, qu'il forma, & qu'il mit au Paradis de la terre. Tu conviens qu'il étoit le maître de les preſerver de la desobeiſſance, où ils ſe ſont precipités, en goutant de la pomme, & tu m'aſſures qu'il ne l'a pas fait. Tu me le repreſente donc, comme un Père dénaturé: un moment après ton Dieu s'irrite contre ſes enfans, il les noye presque tous dans les eaux du Deluge: & tu veux que ſous ces couleurs horribles nous le concevions.

ENFIN il vient mourir pour eux: qui ne croiroit qu'à ce coup il réuſſira pour le Salut de tous? point du tout. Tu me dis que presque perſonne ne ſera ſauvé de ton enfer. Quel Theatre ſanglans viens tu mettre ſous nos yeux indignés! quel Dieu plus extravagant? quel Père plus digne de l'horreur de ſes enfans. Tu me le montre comme un

Dieu,

Dieu, qui veut nous rendre heureux, & qui n'en peut venir à bout; comme un Dieu qui ſe donne mille ſoins & mille mouvemens inutiles; comme un avare, ſeul heureux; & un capricieux, qui n'accorde par un choix bizare le bonheur, qu'à quelques hommes, tandis, que d'un ſimple mouvement de ſa volonté, il peut les ſauver tous.

Tu pretens, qu'il étoit raiſonnable, qu'il expoſa l'homme au danger d'être prevaricateur? danger ſi evident à ſes yeux, qui voyent tout, que c'étoit plutôt à en juger ſainement une perte ſûre & prevuë, avec une pleine connoiſſance de cauſe. Quelle gloire pretendoit-il en tirer, ton Dieu barbare?

Tu dis, afin de juſtifier ton arbre de vie & de mort, de la ſcience du bien & du mal, qu'il lui falloit un hommage libre? Ah! Sacrificateur, que tu ès aveugle dans tes principes? Crois-tu qu'on ſoit libre de ne le pas aimer, ce Père qui ravit nos cœurs? ja-

mais un Dieu, auſſi aimable, a-t'il pu former des Creatures libres de ne l'aimer pas? Un culte libre eſt impoſſible ſous ſon empire; cette néceſſité fait ſa gloire. Que tes idées, Sacrificateur, ſont baſſes! lui diſois-je. Que tu connois bien peu le maître du monde: que je te plains de te voir nager dans un Ocean de queſtions frivoles! Dieu a pu agir autrement, mais ajoutes-tu enfin, il ne l'a pas voulu. Qui te l'a dit aveugle mortel? Tu me peins en deux mots le Dieu cruel de Moyſe, & non le Grand Eſprit. L'image que tu m'en fais, toute raiſonnée qu'elle paroit à tes yeux louches, eſt plus monſtrueuſe en effet, que celle que les idolatres s'en formoient. Dis moi, Diſciple de *Chriſt*, n'adores-tu pas chaque attribut de Dieu? Ne m'aſſures-tu pas que chaque attribut eſt Dieu lui-même. Voilà ce que faiſoient & ce que penſoient les Payens. Ils ſe repreſentoient tout cela par des emblèmes & des figures, afin

afin de donner à entendre l'Invisible aux yeux des peuples. Porphire a justifié ce culte, qui faisoit horreur à tes Pères. Non Sacrificateur, les Romains & les Grecs n'ont jamais poussé leurs extravagances si loin que vous.

Tu veux, que je croye qu'e trois Dieux n'en fassent qu'un! Que Dieu le Fils s'est fait homme sans l'operation ordinaire: que ses miracles, sa mission, sa resurrection sont vrais, quoique dementis par un peuple entier, qui persévère sous tes yeux, qui l'a vû naître & mourir, & qui doit mieux connoître ses Propheties que des étrangers, qui les expliquent à leur mode! Interessés à reconnoître un Messie, pour se faire valoir au-dessus des peuples, ils aiment mieux vivre dans l'ignominie, que de reconnoître ton Christ pour tel, quoi qu'il soit de leur nation.

Tu veux que je croye un peché fabuleux, qui damne à leur insçu presque tous les hommes: la mort d'un Dieu,

qui vient le reparer, ou plutôt qui ne repare rien. Je voudrois bien te demander ce qu'il eſt venu faire ton Meſſie. Avant tous les tems (car tu en conviens) Dieu le Père n'a-t'il pas choiſis ſes elus? Ne les a-t'il pas choiſis par conſéquent avant le peché d'Adam, & l'incarnation du Fils du Grand Eſprit; myſtère qui fut ſelon toi la ſuite miſericordieuſe du grand malheur, qui arriva par une pomme. Qu'avoit-il affaire d'envoyer ſon Fils pour verſer ſon Sang inutilement? Ceux que le Père avoit predeſtinés auroient toujours été ſauvés, car pour les autres ils ne le feront jamais. Le Père, me dis-tu, Sacrificateur, les a donnés au Fils? Ils étoient donc au Père par ſon choix, avant qu'ils fuſſent au Fils par ſa mort. Conviens donc dans tes principes que ſi le Chriſt eſt mort pour les elus, ce n'a pas été par néceſſité abſolue pour leur ſalut, que le Père avoit déjà reſolu. Ils étoient à vous, mon Père,

dit

dit ton Meſſie lui-même, & vous me les avez donnés; or perſonne ne peut ôter au Père ce qu'il a dans ſes mains. Donc qu'il n'y avoit rien à craindre pour les elus, quand le Chriſt même ne ſeroit pas venu. Mais ton Dieu ſe plait au carnage. Lui-même il allume l'enfer contre des coupables, qu'il auroit pû preſerver.

Tu enſeignes gravement, que ton Chriſt ſe fait manger à mille perſonnes à la fois. Que la matière du pain eſt détruite par tes myſterieuſes paroles. Dis moi, Sacrificateur, as-tu du ſens de me montrer dans la multiplication des pains une preuve, de cette multiplication de preſence d'un même homme à mille endroits à la fois. Voilà des millions de Chriſt, & des Dieux plus nombreux que tous ceux du Paganisme. Tu donne à l'humanité une immenſité divine, contre les principes de ta foi, qui te dit, que la nature humaine en Chriſt eſt bornée, & qu'il n'eſt pas partout,

tout, entant qu'homme, mais seulement entant que Christ est Dieu. Dieu peut-il faire un baton, sans deux bouts : c'est un proverbe usité chez vous autres? Non, sans doute. Or je te demande comment tu conçois la matière sans extension? si l'extension n'est pas la difference essentielle de la matière, je te defie dans tes principes de me mettre de la difference entre la matière & l'esprit. L'Ame à ce prix pourra aussi être matière. Tu prouves sa spiritualité parce qu'elle est sans extension ; mais si la matière peut être sans extension, comme tu le crois dans l'Eucharistie, l'Ame pourra être matière. Or s'il ne repugne pas que l'Ame qui pense puisse être matière, il ne repugne donc pas que la matière puisse penser. Si la matière peut penser, donc que la matière peut regler & ordonner avec reflexion. Si la matière peut ordonner avec reflexion, elle a pu mettre de l'ordre dans ses parties.

Si

Si elle a pu mettre de l'ordre dans les parties, elle a pu former le monde, & de conſequences en conſequences elle te conduit à la reconnoître pour Dieu. De plus, la matière eſt tellement infinie, que je te defie, Sacrificateur, de me donner un terme au-delà de ce que tu conçois de l'univers. Tes fous ont inventé les eſpaces imaginaires; or ces eſpaces imaginaires ne ſont pas un Lieu, & toute la matière ſeroit ſans lieu & dans le rien, ce qui eſt impoſſible. Choiſis donc, ou d'admettre la poſſibilité de ces conſequences, ou de convenir de l'impoſſibilité de l'Euchariſtie.

Tu ſeras damné, me dit ce Sacrificateur: le Diable te poſſède. Que veux-tu dire lui repondis-je? Qu'eſt-ce que le Diable? nous ne l'avons jamais connu dans nos deſerts. C'eſt l'Eſprit Tentateur, me dit-il, c'eſt la Bête, c'eſt l'ancien Serpent; & me cita toutes les qualités, que l'Apoca-

ly-

lypſe lui donne. Et l'Enfer, ajoutai-je, qu'en dis-tu? c'eſt un lieu, repliqua le Venerable, où toi & tous ceux, qui ne penſent pas comme nos Docteurs, ſeront brulés. Tu m'ennuye par tes fadaiſes, Sacrificateur, lui repondis-je, je lui tournai le dos, & m'en allai ſouper chez un Illuſtre, auſſi Iroquois que toi & moi. Ces Peuples, chèr Alha, ſont inſoutenables dans la diſpute. Je fuis les Venerables pour ma propre tranquilité, ils ne ſçavent ce qu'ils diſent. Ne leur parlez pas de Religion, vous leur ôtez le plus grand plaiſir de la vie; on les voit d'un air Magiſtral, toujours prets à confondre par raiſonnemens le genre humain. Mon Sacrificateur m'a menacé d'une Ambaſſade de ſes Docteurs; mais je te jure, chèr Alha, qu'ils ne me feront pas Chrétien. Je connois peut-être mieux qu'eux leurs livres & leurs dogmes, parce que je les regarde ſans préjugés. Que le Grand Eſprit t'af-

t'affermiſſe de plus en plus dans ſon amour, toi ma chère *Glé*, & mes enfans! Qu'il ne permette jamais que nous nous laiſſions ſeduire aux imaginations de ces nations tenebreuſes ; & qu'il ſoit lui ſeul à jamais notre Dieu & notre Roi.

## *VINGT-UNIÈME LETTRE.*

Je ſuis plongé dans un chagrin ſecrèt, mon chèr Alha; mon Sacrificateur eſt venu avec une troupe de Venerables dans mon habitation. Ils m'ont jetté de l'eau ſur la tête, & pretendent m'avoir fait Chrêtien. Ils m'ont marmoté d'abord je ne ſais quelles paroles, & m'ont exorciſé pour chaſſer le Diable. J'ai été m'en pleindre à mon Juif, & lui conter que je les avois laiſſés faire, en me moquant d'eux dans

dans mon cœur; que s'il ne falloit qu'avaler un peu de ſel, recevoir quelques gouttes d'eau ſur la tête, pour être de leurs amis, qu'il n'y avoit rien que je ne fiſſe pour les obliger. Ce coquin de Rabin avoit un Turc avec lui, & nous nous promenions hors de la ville; ils m'ont ſaiſis l'un & l'autre & m'ont circonci. En verité, chèr Alha, je crois que je ſuis fait pour avoir tous les malheurs du monde. Ce Juif pour m'adoucir, m'a dit qu'il m'aimoit trop, pour me voir plus long-tems enfant de Satan, & qu'il m'avoit fait enfant de Dieu. Mes Sacrificateurs m'en ont dit autant après leur ablution, & m'ont aſſuré que ſi Dieu me faiſoit la belle grace de mourir à preſent, j'irois droit au Ciel. Je les ai fort remercié de leurs offres, & leur ai dit que je voulois encore vivre.

Dieu vous regarde donc là, diſois-je, au Rabin, en vous faiſant entrer en Paradis? Oui, me dit-il: ſans quoi

il

il nous jetteroit du haut en bas dans l'Enfer. Et toi, Venerable, ai-je dit à un Sacrificateur, pourquoi n'es-tu pas circonci? ton *Chriſt* l'a été & tu pretens ſuivre ſes exemples. Tu Dieu, m'a-t'il dit, ces Juifs ſont des paillards? ce qu'ils en font c'eſt en faveur des femmes. Mais pour nous, nous ſommes chaſtes. En jurerois-tu, Sacrificateur, lui dis-je? *Jeſus*, continua-t'il a été circonci, mais s'il eut été dans un âge plus avancé ſa modeſtie ne l'auroit pas ſouffert? Le drôle m'avoit l'air de bien valoir un circonci; ſon *Jeſus* & ſon Evangile ne l'inquietoient pas beaucoup. Je n'eus garde de lui conter mon avanture. Il me plaiſoit par ſa façon franche. Que tu ès malheureux, lui dis-je, de n'avoir point de femme. Tu te moques *Igli*, me repondit-il? j'en ai une charmante. Ma Loi le deffend, mais néceſſité n'a point de loi. C'eſt un principe de nos Docteurs. Je n'en ſuis pas moins

chaſte d'ailleurs pour cela. Je ne me ſuis pas fait moi-même jeune Sacrificateur, je ne ſçavois, ce que c'étoit; mais de là en avant tout cela s'eſt decouvert, un Medecin m'a dit, que c'étoit dommage & que j'aurois dû me marier: que les droits de l'humanité etoient triples chez moi, & que ſi je n'y mettois ordre je pourrois bien en mourir: en ſorte, lui dis-je, que tu n'as pas voulu mourir? non ventre debout, me repondit-il, le joug de *Chriſt* eſt ſuave & ſon fardeau leger. Moyennant cela, je fais mon ſalut, & vis comme un ange. Je ſuis paiſible, & ne fais tort à ame qui vive. Mais pourquoi, ajoutai-je, Sacrificateur, tes Venerables font-ils une loi générale & ſans exception? ne vois-tu pas *Igli*, que c'étoient des vieillards de mauvaiſe humeur, qui ont voulu nous deffendre le cas dont ils faiſoient penitence? ſur cela on nous aborda: je le quitai: je retournai chez ma belle; me

mis

mis au lit: elle vint: & dans ſes beaux yeux je liſois les prières que nous faiſons au Grand Eſprit. Qu'elle eſt charmante, mon chèr Alha! qu'elle eſt aimable! qu'elle eſt belle! qu'elle eſt adorable! c'eſt le Soleil & la Lune raſſemblés entre mes bras. Elle me trompe, & je la trompe auſſi; mais je l'aime éperdûment. Je donnerois ma vie pour elle, & la volage ne fait que me prêter ſon cœur. Ma tendreſſe pour *Glé* n'eſt pas ſi ſenſible, mais elle eſt plus effective. Je ſens que dans mon amour il y a tous ces degrès. Que tu me conſoles de me mander, que ma ſœur penſe à ſon frère mille fois le jour! temoigne-lui mes ardeurs pour elle, & la douleur ſecrète, que je reſſens de n'aimer qu'une étrangère.

## *VINGT-DEUXIÈME LETTRE.*

QU'EST-CE que ton Diable? disois-je ces jours passés à un Sacrificateur? il me fit tranquilement sa généalogie: & m'assura que le Grand Esprit avoit avant le monde créé une infinité d'esprits, sans corps. Que ces esprits, comme ces nations, avoient des rangs & des conditions différentes. Que leur Roi & le plus sublime étoit Satan, qu'on apelle Diable par excellence; qui pour s'être egalé à Dieu fut précipité du ciel. Les Anges, fidèles au Grand Esprit, me disoit ce Sacrificateur, livrerent ce fameux combat dans les espaces imaginaires, c'est-à-dire dans ces plaines de néant, qui precedoient la formation de la matière, ou Michel, Général de Dieu, fut vainqueur. La ba-

bataille, ajoutoit-il, fut longue & opiniatre, mais enfin le Grand Eſprit remporta la victoire. Qui t'a donc appris ces particularités, lui dis-je? ce ſont nos Inſpirés, me dit-il, qui dans leurs viſions ont declaré aux hommes mille belles choſes, qu'ils ne ſavoient pas. Tu crois donc, Sacrificateur, que Dieu n'a pas tout exprimé dès le commencement, & que les hommes ne peuvent ſe paſſer de tes viſionnaires? tu crois que Dieu auroit fait une grande ſottiſe, s'il eut laiſſé aller ſes enfans ſans les endocumenter de nouveau. Tu crois que ſans ces notions ſingulières, les hommes iront au Diable? mais Sacrificateur, nous ne le connoiſſons pas ce Diable, & nos Iroquois n'ont jamais imaginé ſous un Dieu Père des Créatures rebelles & malheureuſes. Tu me fais une hiſtoire:, mais nous autres nous nous en tenons pour en juger aux principes fondamentaux de la raiſon. Nous ſom-

mes perſuadés, que l'amour que nous avons pour nos enfans, n'eſt qu'une copie imparfaite & impuiſſante de celui, que le Grand Eſprit a pour ſes Créatures: Qu'une Créature malheureuſe eſt impoſſible dans la maiſon d'un Père tout-puiſſant. Tes dogmes font injure a la divinité.

Mais, ajoutai-je, Sacrificateur ton Diable eſt un grand Seigneur. Tu lui fais partager l'Univers avec le Créateur du monde. Il a une puiſſance, qu'un Dieu plein d'amour ne peut empêcher. Il ne peut attaquer Dieu lui-même; il s'en prend à ſes enfans, & à ſon ouvrage; il en fait ſes eſclaves; il les ſoumet à ſon Empire avec plus de facilité, que le Roi du Ciel ne les ſoumet au ſien. Presque tous, ſelon tes dogmes, prennent le parti de Satan, & ſuivent ſes etendarts. Un être de cette eſpèce, Sacrificateur, meriteroit tes reflexions, ſuppoſé qu'il exiſtat. Tu le fais le diſtributeur des biens de la terre.

re. Tu le fais le Roi du Monde. Tu lui donnes quelque connoiſſance de nos penſées, & quelque pouvoir pour les exciter. Tes inſpirés lui donnent une etenduë, qui tient de la Divinité. Reconnoiſſez-vous donc un Dieu bon & un Dieu mauvais? En verité, que veux-tu que j'en penſe, Sacrificateur? ſelon tes idées Satan ſe ſert de la femme, & de ſes attraits, pour te precipiter. C'eſt lui qui te donne la haine & l'amour dans des contre-tems, qu'il epie, & qui te rendent criminel: c'eſt lui qui t'inſpire l'avarice, l'orgueil, la gourmandiſe, la luxure, l'envie, la colère, & qui te preſente d'une main presque inévitable la matière & la cauſe de ces pechés, que tu crois damnables. Il s'inſinuë dans ton ame: il y place ſon trône: il y regne, comme ſur un bien acquis par les armes. Ah! Sacrificateur, tu devrois refléchir davantage ſur des principes auſſi inſenſés. Que veux-tu dire encore par ton peché, eſt-il

donc deux routes, l'une bonne, l'autre mauvaiſe ? crois-tu que le Grand Eſprit nous aura refuſé l'inſtinct d'eviter le plus grand des malheurs, tandis qu'il accorde aux animaux l'inſtinct infaillible de s'éloigner de certaines plantes pernicieuſes, & de s'approcher des utiles? quelle gloire tire-t'il de nos malheurs infinis? eſt-ce pour etablir la difference barbare, qu'il y a entre un être, infiniment heureux & infiniment malheureux? ſi tu avois des enfans, que tu les euſſes formés à ton gré, & que ton amour eut été tout puiſſant, aurois-tu des enfans coupables? N'aurois-tu pas commencé par les mettre dans l'impuiſſance de ce côté-là. Que viens-tu donc nous montrer? des loix inobſervées? & des rebellions digne de ſupplices éternels. Tu ès fou Sacrificateur. J'en dis autant de ton Enfer, où tu damne éternellement les hommes. La miſericorde de Dieu n'eſt-elle pas infinie? Or une miſericorde infinie fait

gra-

grace à tous, pourvû qu'il n'y ait pas d'impoſſibilité à le faire. Repugne-t'il donc, que Dieu pardonne à tous tes coupables ? non certainement. Conclus donc qu'il fait grace à tous. Mais que feront dans ces flammes fatales tes coupables ? ils s'irriteront contre leur Père dis-tu Sacrificateur ? & tu veux nous faire croire des idées auſſi effrayantes, & auſſi cruelles. Je ſerois dans ton Enfer, que j'aimerois le Grand Eſprit. Mais de quoi le compoſe-tu ce cachot redoutable ? eſt-il dans l'Univers ou hors de l'Univers ? eſt-il dans le Soleil, comme un de tes Européens ſe l'eſt imaginé. Les Etoiles ſervent-elles d'aliment à ſa flamme ſi bienfaiſante, & ſi formidable à la fois ? eſt-ce là où ces aſtres tombent du ciel tour à tour, pour accomplir la prophetie de ton Evangile avant le jugement dernier ? ſes braziers ſont-ils ſeulement Metaphoriques, & ſignificatifs. En vérité, Sacrificateur, tes folies ſont ex-

trêmes, & reſſemblent mieux à des contes imaginés à plaiſir, qu'à des vérités. Juge, mon chèr Alha, ſi tu voudrois troquer de religion avec ces peuples fanatiques.

## *VINGT-TROISIÈME LETTRE.*

QUELLE multiplicité de Loix, diſois-je à un Venerable? A quoi bon ce joug inſuffiſant? Il ne fait que des prevaricateurs. Nos Iroquois ne connoiſſent qu'une ſeule & unique Loi dans leurs deſerts, c'eſt d'obeir à la Nature. Contrevenir à tes Loix, c'eſt ce que tu appelles peché: mais Venerable, lui diſois-je, ne vois-tu pas, que c'eſt la folie de tes Pères, qui a fabriqué ces liens tyranniques, & ce Fantôme inutile de juſtice, que tu reſpectes. Tu crois tes Loix juſtes, &

tu

tu te crois injuſte de ne les pas ſuivre. Mais examine de près leur origine, & tu verras ta bevue. N'eſt-ce pas Venerable, que vous êtes tous enfans d'un même Père, dans ſa maiſon qui eſt le Monde? Par quel renverſement avez-vous diviſé cette unique famille, de biens, d'interêts & d'amour. Cette diviſion injuſte & deteſtable eſt pourtant le fondement de tes Loix, qui dès-là ſont également odieuſes. Le Père de la Nature n'eſt pas mort, & la communauté des biens ſubſiſte parmi les enfans, tant que le Teſtateur ne les a pas diviſés entre eux. Montre-moi ce Teſtament de diviſion, ou conviens de l'injuſtice & de la nullité de toutes les maximes, que vous avez introduites dans le monde. Avant de punir l'adultère, il faut punir ceux qui ont introduit la propriété des femmes. Regarde les animaux, & ils t'inſtruiront. Nous ſommes faits, Venerable, pour uſer des choſes d'ici bas, & non pour

les

les poſſeder. Dans nos deſerts, perſonne ne peut rien nous ôter, parceque nous n'avons rien. Toute la terre eſt en commun. Chez vous autres, tout eſt bouleverſé; Chez nous tout eſt comme au premier moment du monde. Il n'y a point d'envie, parcequ'il n'y a ni richeſſes, ni avantages à envier: il n'y a point de rapines, parceque tout ce que l'on prend eſt à ſoi. Les femmes ne ſont pas la matière de prevarications, parce que nous les prenons à notre gré, & que la Nature ne nous a preſcrit de règles à cet égard, que notre tendreſſe & notre amour. Le Grand Eſprit eſt de tous les objets le plus aimable, le plus doux, & le plus conſolant pour nous. Nous ne ſavons pas même ce que c'eſt que de jurer, parce que notre Parole eſt inviolable. Pour nos Pères & Méres notre amour eſt infini. Tes compatriotes, Venerable, ſont abominables. J'en ai vu un ces jours paſſés, qui conteſtoit

a-

avec ſon Père ; & vos Illuſtres, au lieu de le faire manger vif aux bêtes, lui ont donné gain de cauſe. Jamais nous ne ſommes en colère, que pour venger nos femmes & nos enfans, la nature nous l'ordonne.

Les animaux, Venerable, ſont les Philoſophes de la terre ; ils l'inſtruiſent & te montrent au naturel ce que c'eſt que de n'avoir rien ajouté à la main, qui nous a tous formés. Tu nous mets à leur rang, & nous, nous te mettons toi & les tiens beaucoup au-deſſous.

Quel amas prodigieux d'ordonnances & de preceptes ! Tu en admire l'ordre & la ſageſſe, & moi j'en deteſte le motif. Je ne cherche pas cependant, Venerable, à vous corriger, il faudroit recommencer votre monde. Vous êtes dans l'erreur, mais votre erreur eſt raiſonnée. Vos Loix, dans l'etat où vous êtes, ſont néceſſaires. Vos Rois font bien de les deffendre & de les faire valoir. Votre folie eſt ſiſtematique.

Vos

Vos vices mêmes ſervent à vous éguiſer l'eſprit. Nous ne ſommes ignorants, & n'avons négligé les arts, que par le mépris univerſel que nous a inſpiré la vertu hereditaire de nos rochers & de nos ſolitudes. Le luxe, le faſte, la delicateſſe, l'amour des richeſſes, l'amour du grand, du voluptueux, du parfait, vous enerve, mais excite vos efforts & votre emulation. Vos conditions diverſes animent les plus laches & les plus humiliés, à parvenir aux premiers rangs. C'eſt ainſi, Venerable, que le Grand Eſprit montre par-tout, malgré le fanatisme de vos climats, la bonté & la certitude de ſes conſeils, dont nous ne pouvons jamais abuſer.

CONSOLE-TOI, Venerable: ta folie n'eſt pas criminelle. Tout eſt bien dans la Nature. Rien ne peut jamais par quelques derangemens legers & paſſagers interrompre l'ordre, établi par le Père de la Nature. Il a tout prevu, montre moi ce que tu ès, & je

ſçai,

ſçai, ce qu'il a voulu que tu ſois. Les defauts, que je remarque chez vous, ne ſont que des modifications decidées dans l'Eſprit Createur, qui envelope dans le deſſein de ſa creation toutes les circonſtances futures de ſes creatures. Aucunes de ces circonſtances ne ſont hors de ſa volonté preciſe & determinée. J'obſerve, que ce qu'on apelle vices chez vous, ſont les ombres de votre tableau. Tes avares ſont juſtes: tes voluptueux ſont doux & aimables: tes ambitieux ont l'ame noble & élevée: tes envieux ſont induſtrieux: tes orgueilleux ſont braves: tes furieux, ſont conſtans & inebranlables: ce n'eſt jamais qu'en donnant plus de force à une vertu que vous êtes vitieux. Je m'imagine enviſager les portraits de tes grands maitres de peinture, où une obſcurité brusque & choquante, ſi on la conſidére ſeule, fait ſortir de la toile les objets les plus raviſſans & les mieux frapés. Ainſi finit, chèr Alha,

la

la converſation, que j'eus avec mon Venerable. Ils ſont fous & n'ont pas d'autre maladie. Ils croyent que des fautes contre le bon ſens, ſont des crimes qui leur feront ſouffrir des peines eternelles. Quoique je les blâme, je ne ſuis pas ſi ſevere qu'ils le ſont ſur leur propre compte. Ils ſe perſuadent toutes leurs idées d'Entouſiasme : ils ont même des Reverends & des patetiques perſonnages parmi eux qui ne font autre metier, que de leur prêcher, ce qu'ils apellent vertus & vérités, tantôt d'une manière terrible, tantôt d'une maniere joyeuſe & affective, & tantôt d'un air flatteur & circonſpect: auſſi ont-ils chez eux beaucoup d'eſprits intimidés & foibles, beaucoup d'eſprits affectueux & ſenſibles, & beaucoup de génies equivoques, indecis ſur leurs idées, & faciles à ſe ſoumettre aux arrets de leurs viſionaires. Les Reverends ont de quoi contenter tout le monde. Ils font aparamment leur etude

de

de ſe transformer dans toutes les eſpèces des hommes de leurs climats. Quoiqu'il en ſoit tout va au même but; Chrétiens, Juifs; Turcs; & je ne voudrois pas leur faire leur procès pour une credulité ridicule, pour des travers reflechis, pour des petiteſſes annoblies, pour des viſions reſpectées, pour des vertus imaginées, pour des vices exagerés. Je les laiſſe à tous leurs raiſonnemens, qui ne ſont pas dangereux. Qu'y a-t'il à risquer pour un Chrêtien, qui croit que tout eſt perdu pour lui, tandis que le Grand Eſprit n'en a pas dit un ſeul mot? Qu'y a-t'il à craindre pour un Juif? Les Anges & les Seraphins leurs bons amis ne les laiſſeront pas en beau chemin. Pour les Turcs, Mahomet les ſauvera tous. Ainſi tous tant qu'ils ſont, chèr Alha, ils ne ſeront jamais malheureux. Le Catechisme de ces derniers eſt ſingulier. Leurs ames paſſeront à la mort ſur une toile d'araignée, & celles qui ſeront

trop chargées de pechés, tomberont dans le lieu redoutable, d'où cependant l'intime de Dieu doit à la fin les delivrer. Ces réveries, chèr Alha, ſont le grand mobile de ces Peuples. Ils ſemblent faits pour être trompés. La crainte a paſſé en habitude; elle eſt devenuë néceſſaire dans ces climats, accablés de préceptes inutiles, & inſuportables au genre humain. La triſteſſe eſt ici accreditée & en grande conſideration. On la regarde presque toujours comme une preuve de ſageſſe. Ils admirent le *Chriſt*, parce qu'ils aſſûrent qu'il n'a jamais ri, mais qu'il a ſouvent pleuré. Que ces idées, chèr Alha, ſont ſurprenantes pour nous, qui ne connoiſſons de malheur, que celui d'être mangés par nos ennemis.

## *VINGT-QUATRIÈME LETTRE.*

QUE penſes-tu, diſois-je à un Juif, du *Chriſt*, que les Chrêtiens adorent ? ils diſent que tes Prophêtes l'ont annoncé, & que tu devrois le reconnoître comme eux. Ils te traitent d'aveugle, qui porte dans ſes mains les arrêts de ſa condamnation. Que tes livres tu les lis ſans les entendre; qu'eux ſeuls ils en ont le vrai ſens; que tes Pères étoient des perfides, qui ont tué le Fils de Dieu. Qu'ils ont été les temoins, pendant plus de trente ans, de la vie & des miracles de ce Dieu humaniſé, ſans avoir voulu croire à ſa miſſion. Que dis-tu donc, *Igli*, me repondit le Rabin? maudit ſoit, dit un de nos Inſpirés, celui qui pend au bois. *Maledictus omnis qui pendet in*

*ligno.* Veux-tu qu'après un avertiſſement ſi clair de la part de Dieu nous ayons de la veneration pour un crucifié. Ces Chrétiens ont imaginé mille contorſions à nos écritures. Sais-tu bien, Iroquois, ce qu'il font dire en ce paſſage au Prophète ? Que le Meſſie devoit être la malediction pour les hommes ſur la croix. Paul a tourné toute la lettre de nos livres à des ſens figurés, qu'il attribuë au Saint Eſprit. C'eſt ainſi que la Secte des Chrétiens trouve la vie eternelle dans la Parole de Dieu.

Nos Prophétes, continua le Rabin, nous ont promis un Meſſie, mais non pas un Blasphémateur, qui oſe s'egaler au Dieu d'Iſraël. C'eſt pour ce crime, que le Sanedrin l'a condamné ſelon la Loi. Ils ne nous ont pas promis le Fils d'un Charpentier, qui dût ſoulever le Peuple contre l'autorité légitime. Un homme, qui dût faire ſervir la pieté, qu'il avoit appriſe dans nos Livres Saints,

Saints, à former une nouvelle Secte, à rendre odieux nos Docteurs. Les Chrêtiens vantent ſes miracles ; mais Moyſe nous avertit dans le Deuteronome de ne pas ſuivre un Prophète, qui nous détourne de notre Religion. Nous devons ſuivre la Parole de Dieu, & non pas des Miracles, qui peuvent nous tromper. Que faiſoit le *Chriſt* en ſecret? Il inſpiroit à ſes Diſciples de ſecouër le joug, que Moyſe nous a donné par ordre du Dieu de Sinai. Il railloit nos Obſervateurs ſcrupuleux ; & par cette liberté qu'il promettoit, il s'attiroit la Populace toujours amie de la nouveauté. Comment, Igli, voudrois-tu que nous puiſſions reconnoître à cette conduite ce Meſſie, qui doit faire notre gloire, qui doit être notre Roi, étendre la Religion de Moyſe, & nous donner les Princes de la terre pour nourriciers? Tu ès encore bien eloigné de tes belles eſperances Rabin, lui dis-je? Car il s'en faut bien

que les Monarques de ces Climats ſe dispoſent à careſſer tes Venerables ſur leurs genoux? Va voir le Pontife Souverain de Rome, s'il te donnera à têter? Va raconter à ſes Sacrificateurs tout ce que tu viens de me dire. Je m'en garderai bien, repondit-il, ces Prêtres idolatres du Fils de Joſeph font bruler les Enfans d'Iſraël? Et de Mahomet qu'en dis-tu Rabin; c'eſt encore un des fameux Chefs de Religion de ces Climats? C'eſt un coquin, me repondit-il, qui a fait accroire à des Arabes groſſiers que l'Ange Gabriel lui parloit familiérement. Il leur a donné l'Alcoran, comme Jeſus l'Evangile aux Chrêtiens. Cet Alcoran eſt un amas inſenſé & confus d'idées pitoyables & ſans Eſprit. l'Evangile des Chrêtiens vaut mieux. Sa morale a quelque vraiſemblance avec celle de Moyſe, de David & de Salomon. Mais, lui dis-je, Rabin les Ottomans ſe vantent d'avoir la Religion d'Abraham & regardent Moyſe comme

un

un homme entreprenant, qui a innové & qui a voulu faire une Secte à part, dans ſon Deſert. Ils diſent que Mahomet a raſſemblé les reſtes des deſcendans de ces anciens adorateurs du Createur du Monde, qui n'avoient point été chargés dès le commencement de tes obſervations Moſaïques. Ces pauvres Turcs ſeront donc damnés? Ouï, me dit-il, & toi & tes Iroquois tous les prémiers. Et pourquoi donc, Rabin? C'eſt que vous ne connoiſſez pas Moyſe. Fi donc, que veux-tu dire? Nous ſerons damnés, pour n'avoir dire? Nous ſerons damnés, pour n'avoir pas connu ce que nous n'avons pû connoître? Ouï, me dit-il, Dieu fait ce qu'il veut de ſa créature: il a aimé Jacob & a haï Eſau, ſans d'autres raiſons que ſa volonté toute-puiſſante. Eſt-ce à nous à juger de la conduite de ce Roi eternel. Tu m'étonnes Rabin, lui repondis-je? Quoi vous ſeuls irez habiter la céleſte Jeruſalem? non, par Salomon, me dit-il, tu n'y ès pas encore, *Igli.*

Dans notre petit nombre, un nombre infiniment plus petit ſera ſauvé, tant eſt grande la corruption même parmi les Enfans de Dieu. Il y a de bons Iſraélites, mais il y en a bien de mauvais. Tous ces mauvais iront au Diable, comme Toi & tous les autres Peuples.

Ton Dieu, lui dis-je, n'eſt pas pour être connu des hommes? puiſqu'on ne peut l'enviſager, ſans s'irriter contre lui. Ou il vous a choiſis ſeuls, pour être les dépoſitaires de ſecrets, qui n'ont nul rapport à notre raiſon & à notre cœur; ou ce Dieu, dont tu parles, eſt un fou, qui exige des adorations ſans pouvoir être connu tel, que tu l'annonce. Ou c'eſt le plus deteſtable de tous les Etres; ou enfin, Rabin, tu te trompes dans les idées, que Toi & tes Venerables en ont conçus. Nos Docteurs ſont infaillibles, continua-t'il. Le Dieu de Sinai ordonne de mettre à mort quiconque contredira le grand Prêtre.

L'In-

L'Inquiſition des Chrêtiens, lui dis-je, en fait autant, Rabin; ainſi continua-t'il, tant que nous l'ecoutons ce Prophête perpetuel, qui habite au milieu de nous, nous ſommes ſûrs de ne jamais nous égarer. Refléchis à préſent, & conclus, que nous n'avons pu nous tromper au Meſſie. Que de conſequences, lui dis-je, pour un principe, qui ne me perſuade pas! dis plutôt, Rabin, que tu crois, que Dieu t'a parlé dans tes Livres, qui te prouvent ces extravagances; & moi, je te repondrai que ce que tu crois devroit au moins reſſembler aux notions ſimples, & pures, que le Grand Eſprit ſans aucun miniſtère d'illuminés, a repandues dans les cœurs de tous les hommes de la terre; que ton Dieu, Rabin, eſt différent du nôtre. Ou il y en a deux, ou l'un ou l'autre s'eſt trompé. Que ces Peuples, chér Alha, me font compaſſion: ils vont à l'avanture, ſans principes & ſans raiſon.

## *VINGT-CINQUIÈME LETTRE.*

UN Venerable me disoit l'autre jour, fais-tu, etranger, qu'il n'y a point de Dieu? C'est la matière qui est Dieu. Quelle est ta folie, lui dis-je? tu me dis qu'il n'y a point de Dieu, & tu m'assure en même tems qu'il y en a un? Tu ne m'entens pas, continua-t'il; je pretens que le Dieu, que tu crois, est matière, qui a mis de l'ordre dans le Monde; c'est elle qui est infinie, independante, toute puissante, clairvoyante. Donc que tu reconnois un Dieu lui dis-je. A quoi bon ces imaginations, vuides de Sens? Nous avons un premier Auteur, c'est lui que nous adorons par le mouvement indeliberé du cœur. Ce premier Auteur, si nous en jugeons par la profondeur

deur de ſes œuvres, eſt impénétrable. Où as-tu donc revé Venerable, que l'Etre, ſeul adorable, eſt de telle ou telle nature ? qu'il eſt plutôt matière qu'eſprit ? Il eſt vrai que nous l'apellons le Grand Eſprit, parce qu'il nous parle d'une manière intelligible, ſans ſe montrer ; qu'il ſait ſe faire entendre à ce qui penſe en nous : mais nous n'avons jamais formé de queſtions pueriles ſur ſon eſſence. Ne vois-tu pas, Venerable, que quoiqu'il en ſoit de ton ſentiment ou du mien, tu vas te jetter dans une abime redoutable ? Tu pretens detruire le Grand Eſprit, en diſant, qu'il eſt matière, & tu te trouves obligé de donner à la matière toute bornée & toute impuiſſante qu'elle eſt pour agir, ſi elle n'eſt remuée, tout ce que tu refuſe à une intelligence infinie, telle que nous la connoiſſons. Tu ès fou, Venerable, de vouloir changer les impreſſions de tous les cœurs. Je le quittai avec indignation :

&

& me tournant vers un Chrêtien: quel eſt cet homme lui demandai-je? C'eſt un Baptiſé, me repondit-il. Il eſt donc de ta Religion? non: mais c'eſt un grand Genie. Qu'apelles tu Genie? eſt-ce un Ange, un Cherubin, un Seraphin, comme tes Livres les apellent? Vierge Marie, Jeſus, non de par Dieu dit-il. C'eſt un homme, mais un homme trop ſavant pour le malheur de notre Religion. Tu ès bête, Diſciple de Jeſus, lui dis-je? Cet homme ne fait que conjecturer, & décider que ſes conjectures ſont des verités. La matière & l'eſprit ſont deux étres incompréhenſibles, & tu vois qu'il pretend les comprendre. Il a la manie de vos climats de raiſonner ſur tout, de nier ou d'affirmer tout, ſottiſe que nos *Iroquois* n'ont jamais pratiquée. Nous voyons de l'ordre, de la ſageſſe, de l'amour dans l'univers, & nous connoiſſons ces choſes, ſans comprendre la main aimable & puiſſante, qui les tra-

trace par-tout. C'eſt cette main, que nul homme ne peut voir, que nous adorons. Tous les raiſonnemens metaphyſiques de ce Venerable me montrent ſon extravagance, & non ſa ſolidité. Il ne peut manquer de ſe perdre dans ſes idées, puisque les objets, ſur leſquels il oſe les former ſont impenetrables. Que veut-il dire avec ſon hazard & ſon concours d'atomes? Si les aſtres & les hommes ont été créés par cas fortuit; pourquoi les atomes ne produiſent-ils plus rien? pourquoi ne produiſent-ils pas des créatures a demi? Le hazard n'eſt pas un être, qui refléchiſſe & qui puiſſe ſe preſcrire des meſures dans ſes operations: & ſi le hazard eſt un fantôme aveugle, qui a mis chaque choſe à ſa place? Il faut donc qu'une main inviſible & non pas le hazard ait conduit les atômes. Le hazard, Diſciple de Chriſt, eſt un terme pour exprimer ton ignorance. Examine tous les mouvemens d'un dés, &

tu verras que ce que tu apelles hazard eſt un point determiné par les mouvemens de la main, qui le jette. Ton Venerable eſt forcé de donner au hazard toutes les perfections, qu'il refuſe au Grand Eſprit. C'eſt donc ſeulement pour te faire changer de Créateur, & non pour le detruire entièretement, qu'il avance ces fadaiſes. Tel eſt le fanatisme de tous tant que vous êtes.

En verité, chèr Alha, ces Peuples ſont étranges. Ils courrent ſerieuſement après l'impoſſible, ſans s'apercevoir du ridicule de leur courſe. Une route differente de celle, que les hommes en naiſſant n'ont que faire de chercher, a beau les egarer, ils l'admirent, & s'applaudiſſent d'avoir imaginé du nouveau. Ils veulent pénétrer l'impénetrable, comprendre l'incompréhenſible. Les efforts de ces cervaux foibles, mais audacieux, m'inſpirent une grande pitié. Qu'ai-je affai-

faire de déviner ce que nous ne pouvons comprendre ? Qui m'aſſurera que je dévine juſte ? & de quoi m'avance une verité prétenduë, qui n'a pour tout appui, qu'un peut-être ? Ce que je ſuis, & ce que je ſens, n'eſt pas un peut-être. Telle eſt l'eſpèce des verités de mon cercle. Je ne puis ſortir de là ſans m'égarer ; mais la maladie de ces nations eſt de ſurpaſſer l'homme d'un quarat, & de pleurer de ſon ſort.

C'EST dommage, mon chèr Alha, que le Grand Eſprit ne les ait pas conſulté. Il auroit donné à l'homme bien d'autres perfections, qu'il n'a pas. Eſt-il poſſible, me diſoit un de ces Reverends, que l'homme, ſi admirable, ſoit presque de tous les animaux celui qui vive le moins ? Les Cerfs & les Corbeaux, animaux inutiles & ſans conſequence, ſurvivent à l'homme. Ces rochers, *Igli*, ces arbres ſuperbes, ſeront après nous. Nous vivons trop peu pour des perſonnages importans

tans comme nous. Qui t'a donné cet orgueil, Homme inſenſé, lui dis-je? connois-tu les raports infinis du grand tout, qui compoſe l'Univers? tu mepriſe une eſpèce de creature ſans en connoître la nature & la dignité. Les avantages que le Grand Eſprit leur a départis doivent au contraire te les rendre reſpectables. Tu devrois conclure, que puisqu'ils vivent plus que toi, c'eſt qu'ils ſont plus utiles que toi ſur la terre, & ſervent plus long-tems à la gloire du Maître du Monde. Toutes les perfections des animaux ſont les rivales de la fiereté. Raſſemble les merveilles de leurs ouvrages, & de tout ce qu'ils étalent à tes yeux éperdus, & tu verras qu'ils ne te cèdent en rien: leur ſageſſe & leur conduite eſt aſſurée. Jamais ils ne ſe dementent comme toi par mille travers. Que ſeroit-ce donc ſi tu liſois dans leur interieur, & ſi tu connoiſſois le principe reſpectable, qui les fait agir d'une manière

nière ſi ſublime & ſi juſte? ni toi ni moi, après mille raiſonnemens, ne comprenons rien à tout cela. Nos Iroquois n'ont jamais mépriſé les animaux; Ils ne rougiſſent pas de les manger, & de méler leur ſang avec leur ſang, ce qu'ils ne voudroient pas faire avec tes Européens, de peur d'en être inféctes. Nos anciens Sages, à ce que m'a dit mon Père, ont condamné à mort tous ceux de nos compatriotes, qui avoient oſé ſouiller leurs levres du ſang de ces nations, que nous avions vuës ſur nos rivages, & dont quelques hommes etoient tombés entre nos mains.

Tu t'élève au-deſſus des animaux? Pourquoi juge-tu de ce que tu ne connois pas? C'eſt agir en étourdi. Occupe toi de toi-même, non pas pour en juger à fond, car tu ne le peux pas, mais pour juger de ce qui t'eſt ſenſible, & ne vas pas plus loin. Je te defie toi, & ta reverende nation, de ne pas avouer que ce ſont là tes juſtes

limites. Tu decides, tu tranches, tu juges, tu condamnes ſans ſavoir un mot de ce que tu dis. Le Soleil eſt ton falot, & fait venir les herbes de ton jardin; la terre une ſervante, que tu foules aux piés. Les animaux des machines organiſées. Tu caracteriſe tout à ta fantaiſie, ſans pouvoir m'en donner une raiſon ſolide. Tu m'affirme tout cela avec une gravité ſcientifique, & moi je ris de ta ſottiſe. Songe que tu ne peux connoître réellement que très peu de choſes. Que le reſte de tes connoiſſances pretenduës, qui t'enflent, n'eſt que le fantome creux, qui ſe groſſit à tes yeux. Reviens à ton état naturel, état de plaiſir & de ſimplicité; Ne reforme pas ton cœur malgré lui: il n'a jamais appris en naiſſant tes folies & ton entouſiasme. Si tes Pedagogues ne l'effarouchoient pas, la terre ſeroit le Paradis, que tu as perdu. Rien dans nos deſerts ne nous allarme; rien ne nous attriſte pour ne l'a-

l'avoir pas compris. Les animaux ont leur diſtrict, & nous le nôtre. Nous les mangeons par amour, & non par avidité. Ils ſont nos amis & nos voiſins fidèles. Ouï, Diſciple de Chriſt, nous les aimons mieux que tes Européens. Tu vois, chèr Alha, qu'on ne finit point avec ces fous. Tu vois combien leurs idées ſont embrouillées, & leurs façons de penſer confuſes. Ils m'ennuyent infiniment, & je ne puis te raporter que légerement tous les diſcours, avec lesquels ils me fatiguent. Embraſſe ma chère Glé, & ſers lui d'epoux en mon abſence. Je remercie mes Enfans des peaux qu'ils m'ont envoyées. Sers leur de Père, chèr Alha, toi que je regarde comme le plus chèr & le plus tendre de mes amis.

## *VINGT-SIXIÈME LETTRE.*

J'ETOIS ces jours paſſés dans une maiſon de Filles Sacrées, que ces Européens enferment. Aparemment, mon chèr Alha, qu'ils n'ont pas grande opinion de leur vertu, puisqu'ils leur donnent des barrières formidables, & inacceſſibles aux humains. Un Sacrificateur benin, me conduiſoit en ce lieu. Je vis les plus belles filles du monde, à travers de grilles impitoyables, qui ſe raſſembloient ſous mes yeux pour diminuer des attraits, qu'ils mettent en priſon, diſent-ils, de peur de gater le monde par le peché. En vérité, chèr Alha, ſi c'eſt ſe corrompre & ſe damner, que d'aimer ces objets innocents, ils ont raiſon car je ſerois à tous les Diables, ſi j'avois pu

les

les voir à mon aise. Ce sont les épouses de *Christ*, disent-ils, comme si le *Christ* mort sous Ponce Pilate pouvoit avoir des femmes. En tout cas le Père éternel a de belles brues. Je dis ma pensée à ce Sacrificateur, & il se mit à rire. On me passe ici bien des idées en qualité d'Iroquois. D'ailleurs ce Sacrificateur n'étoit pas farouche. Il me parloit raison; ces sortes de gens aiment à leur façon. Ils distinguent dans les pechés des petits & des grands; & ce pater m'a assuré consi-demment, que jamais il n'avoit fait la grande coulpe. Quoi, lui dis-je, des filles aussi aimables & aussi tendres, accablées sous le joug cruel de tes rigides, ne t'attendrissent pas, Sacrificateur? C'est là ma tentation me dit-il? mais par la vertu Dieu je m'en tire bragues nettes. Mais, ajoutai-je, que t'ont-elles dit à l'oreille, pendant deux heures & plus? Rien: quoi rien? non. Il est vrai que je suis nommé du Ponti-

ſe pour entendre l'aveu de leurs fautes, c'eſt la pratique de notre Sainte Religion. Par le Grand Eſprit, lui dis-je, tu ſcais donc leur penchant, puiſqu'elles ſe damnent en aimant les hommes? Si tu parles en général, je te dirai quelque choſe. Il eſt vrai, que ces pauvres filles combattent jour & nuit contre le Diable. Cet ennemi du genre humain leur envoye des ſuggeſtions delicates & dangereuſes; mais je te promets que celles, que tu viens de voir, ſont Saintes. C'eſt là le miracle des miracles de Chriſt, d'operer par ſa grace des prodiges de chaſteté, malgré la Nature. Toutes les filles ſont nées pour la volupté: remarque cependant Igli, me diſoit-il, qu'elles s'en eloignent courageuſement. Dès leur plus tendre jeuneſſe, ces aimables créatures renoncent au droit legitime d'aimer & d'être aimées. Que ſont-elles donc là dans leurs cellules? elles haïſſent donc toute

te leur vie? Ouï, me repondit-il, excepté Jesus, qu'elles aiment uniquement. Mais, ajoutai-je, crois-tu qu'elles s'en tiennent à l'image du crucifié? Ouï, je t'en repons Igli. Un Christ, lui dis-je, d'yvoire ou de marbre est un amant bien froid. Tu badines Iroquois, me dit-il, & tes idées grossières n'atteignent pas jusques-là. Non, lui dis-je, Sacrificateur. Ces aimables enfans me paroissent à la torture, & le Diable, contre lequel elles font des efforts, c'est peut-être toi Sacrificateur. Tu les vois, elles te voyent: je gagerois qu'il n'y a nonnain au couvent, qui ne te changeat pour son crucifix. Que tes idées sont folles, Igli, me disoit-il. Va Sacrificateur, tu ne connois pas les mouvements du cœur. Sais-tu qu'il parle si haut, qu'on n'entend plus tes prédications? Ces filles imprudentes jurent ce qu'elles ne peuvent jamais tenir. Que peuvent tes loix severes contre celles de la Nature? on ne peut eviter l'amour,

mais on peut se tromper à l'age, qui lui prête toutes ses forces. A seize ans, me dis-tu Sacrificateur, ces filles ont promis de ne plus aimer. Elles ne savent pas ce que c'est alors pour la plupart, lui dis-je, & rien ne s'explique encore chez elles assez clairement. As-tu fait des nonnains Sacrificateur? Ouï, me repondit-il, quelques unes. Je te plains, lui dis-je, tu les a egorgées au moment de leur engagement. Leur enfance a été la cendre, qui a couvert leurs passions. Leur cœur, qui en est le principe, tu devois donc l'arracher? Aux piés des autels de ton Dieu tu leur a fait faire des promesses, que des jeunes cœurs ne peuvent pas garder. Donne leur donc en méme tems la permission de promettre & de ne pas tenir. Crois-tu que des leçons secretes & tres articulées ne viendront pas succeder aux documents de pedagogues impuissants de ton espèce? Tes Européenes aiment

ment autant que nos Iroquoiſes. L'Amour eſt de tous les cœurs & de tous les climats. Tes captives ſont-elles obligées de te dire tout ce qu'elles reſſentent pour les hommes? Crois-tu qu'une ſainte colère leur faſſe toujours tourner leurs mains vengereſſes contre elles mêmes? Crois-tu que dans le ſecret elles n'apprennent pas du plus puiſſant de tous les maitres, les leçons les plus ſimples & les plus perſuaſives? Crois-tu qu'elles ne s'ennuyent pas de ta ſageſſe? Crois-tu qu'elles ne ſoient pas prêtes à recevoir à la fois les precautions & le danger? je converſois tout-à-l'heure avec une de ces charmantes eſclaves de ta Religion, & la conſultois ſur l'article de ſon cœur. Je ſuis tranquile; m'a-t'elle repondu, Iroquois; mais je ſuis aux priſes avec l'ancien Serpent. Cette couleuvre s'eſt inſinuée chez Eve notre Mère, & voudroit nous tenter jusques dans nos retraites ſaintes: que veux-tu dire, aimable en-

fant, avec ta couleuvre, lui ai-je dit? Les jardins de ton habitation t'effrayent-ils par des bêtes venimeuſes? Tu m'entens pas Iroquois, m'a-t'elle dit, ce n'eſt pas cela. Vous autres pauvres Payens, ne voyez pas plus loin que votre nés: je parle du Diable. Comment, aimable enfant, lui dis-je, c'eſt le meilleur de nos amis. Nous ſommes en pays de connoiſſance. Quelle connoiſſance! me dit-elle. Il faut être Iroquois pour avoir de ſemblables amis. Ne t'en effraye pas, lui dis-je, belle Chretienne: Ton Serpent eſt honnête Créature. L'as-tu vu ajoutai-je? non Jeſus! Iroquois, je ne l'ai vu de ma vie. Veux-tu que je te le faſſe voir? veux-tu faire amitié avec lui? vous êtes donc Sorciers vous autres? non, lui dis-je, belle enfant; mais nous autres Iroquois, nous avons des liaiſons avec lui. Je lui fis des demonſtrations infernales. Elle en rougit; elle n'en rougit plus. Le Serpent la fit rire, tout

dia-

diabolique qu'il etoit; & la belle ſoupira. Je racontois le fait à mon Sacrificateur; tu ès excommunié, dit-il, *ipſo facto*. Que veux-tu dire, *ipſo facto*, lui demandai-je? Ouï, continua-t'il, *ipſo facto*: Tu n'entens pas ces termes, mais ils n'en ſont pas moins efficaces, voire ſur un Iroquois. Retire toi, enfant du Diable, tu ès damné. Tu bruleras dans le ſouffre, pendant l'eternité. L'Enfer avec ſes murs de quinze cents Lieues d'épaiſſeur ſans portes & ſans fenetres, ne te laiſſera pas echaper à ſes flammes devorantes. Il n'y eut point d'injures, que ce beat ne fit tomber ſur moi d'un air prophetique. Va, va, lui dis-je, Sacrificateur, tu n'as pas confeſſé celle-là, tu l'aurois mieux inſtruite. Les anciennes, qui etoient là, ne craignent pas tant la couleuvre du Paradis. Que dis-tu, impie, me dit-il, en s'irritant? Convien-t'il à un Scelerat, comme toi, de te mêler de notre Religion. Ouï dea

lui

lui dis-je, je m'en mêlerois en pareil cas, & suivrois de loin tes Reverends.

J'étois un grand sot, chèr Alha, ces gens sont bien plus fins que moi. Mon grand crime, c'étoit de m'être vanté à cette figure originale, que je fus fort surpris de trouver scrupuleuse. La verité du fait est, que je ne m'y attendois pas. Il m'avoit raconté tête à tête mille jolies choses, mais il les oublia sur le champ, pour prendre son ton severe. Ma belle captive & ses adjointes m'avoient passé ma franchise Iroquoise. Elles m'avoient apporté du rafraichissement, & me promirent une prompte conversion par le moyen de leurs prières. Je n'avois de foi qu'à ma belle enfant; je lui recommandai mon ame, elle me recommanda la sienne, & je la quittai très attendri. Tu ne peux t'imaginer, mon chèr Alha, rien de plus charmant que cette belle élève de ses Pedagogues. Tu n'as donc pas ta liberté, lui disois-je, en secret.

Non,

Non, me repondoit-elle, & je me meurs dans ma cellule. Mes parens m'ont insinué adroitement ma vocation. J'etois si jeune & ne savois rien de rien. Je suis sous la garde de mille serrures; & mon Breviaire, je ne l'entens pas plus que l'Alcoran. Je le dis tous les jours, c'est ma tâche douloureuse; si je ne l'adouciſſois en pleurant l'absence d'un jeune homme, avec qui j'ai été élevée, & que j'aime plus que moi-même. Cependant je n'ai aucunes consolations, d'où vient, mon Dieu, mourrai-je d'amour, ai-je dit cent fois à Jesus! helas il ne me repond rien. J'attens les noces de l'Agneau & les desire mille fois le jour. La mort me console. Sache Iroquois, me dit-elle, que tout etranger que tu ès la Nature m'en a dit autant qu'à toi. J'ai de la disposition à être damnée, car j'aime le Diable. J'ai deviné l'enigme de nos Venerables. Ils nous tyrannisent & nous aiment. Je m'en suis aperçu

çu quelquefois. Je ne vais jamais à confeſſe, que ma guimpe en desordre. Je ne ſais ce que ces paters ont dans l'ame; mais ils me traitent avec plus de douceur quand je le la laiſſe errante ſur mes épaules, & que ma robe eſt mal attachée. Ils me grondent, mais c'eſt avec tant de bonté, que je voudrois l'être à chaque inſtant. Ils perdent leur cruauté, & je les vois devenir faciles. Je ne m'en etonne pas, lui dis-je, un ſeul de tes regards m'enchante, ta blancheur m'eblouit, belle captive. Ton linge n'approche pas des charmes qu'il derobe malicieuſement aux yeux. Tes Sacrificateurs ne t'en diſent pas autant que moi, mais ils le penſent. Sais-tu bien, Iroquois, me dit-elle, que l'un d'eux m'a baiſé la main? Ah, ma belle enfant, qu'il a bien fait! en eſt-il reſté là? Ouï par Sainte Catherine, ouï. Je ne haïſſois pas ce cagot, mais je n'ai pu me reſoudre à lui deceler mon cœur.

J'ap-

J'APPREHENDE à preſent, qu'il ne devine ce que je lui ai caché. Ce n'etoit qu'un moment de fureur ; mais j'en ſuis bien revenuë. Il eſt vrai qu'une Reverende Mère m'a dit, que ces Venerables etoient d'un grand ſecours. Mais je n'en ai jamais fait l'epreuve. Je ſuis trop jeune, & ces discretes nonnes vont devant moi. La communauté eſt nombreuſe, l'Abbeſſe n'eſt pas le plus petit article. Elles ont toutes leur tour, & moi, nouvelle profeſſe, je ne trouve à la fin que des hommes de mauvaiſe humeur. Juge, Iroquois, ſi je ſuis ſatisfaite: non en vérité, notre grille m'en eſt temoin, & les ſaints barraux du Monaſtère. Je te decouvre mon cœur, & te demande le ſecret. Non, mon cher Iroquois, le Diable ne vient jamais pour moi, tandis qu'il vient pour les autres. Nos Mères ſont ſans doute plus Sorcières que moi, & nos Reverends ne ſe confient qu'à elles. Tu vois, chèr Alha, les tourmens

mens de ces victimes de virginité. Tu en ſeras étonné. Ce qui me pique, c'eſt ce Venerable caffard, qui veut me cacher par mille detours ſon amour & ſa paſſion.

## *VINGT-SEPTIÈME LETTRE.*

Il y a ici autant de Moines, que d'Iroquois dans nos deſerts. Il y en a des noirs, des gris, des blancs; les uns chauſſés, les autres nuds piés. Les uns avec un chapeau, les autres avec un coqueluchon, pointu, quarré, ample, étroit. Les uns barbus, les autres tondus; les uns pauvres, les autres riches; les uns gaillards & diſpos, les autres ſeveres. Que d'animaux ſinguliers, diſois-je à un Anglois de mes amis? tu les vois ces Reverends me dit-il? Ce ſont les plus habiles & les plus adroits de ces cli-

climats. Veux-tu ſavoir, *Igli*, comment ils ſe ſont enrichis? c'eſt en prechant jadis le jugement dernier. Les hommes de ces tems eurent la courtoiſie de les en croire ſur leur parole, & comptant mourir au tems marqué par ces Entouſiaſtes, ils reſolurent d'appaiſer le Chriſt irrité par des préſens & des dons aux Monaſtères. La crainte n'eſt pas le moindre revenu des Prêtres. Ils ſe défaiſoient de leurs riches terres pour le bien de leur ame entre les mains de ces ſaints perſonnages, qui les recevoient par pure complaiſance, & pour donner lieu aux bonnes œuvres; puisqu'ils croyoient eux-mêmes ſe trouver bientôt à la fameuſe vallée de *Joſaphat*. *Jeſus* ne parut point dans les nuës, l'embraſement univerſel de la machine ronde ne vint point, les trompettes des cieux ne reveillèrent point les morts des tombeaux, le triomphe des bons & la condamnation des mechans furent différes

aux Siècles avenir; mais les Venerables ne rendirent rien. Ce qui m'étonne, c'eſt comment ces Graves & ces Sanctifiés ſolitaires, prennoient des précautions pour des biens qu'ils alloient quitter comme tous les autres humains. Ils montrent hardiment ces donations en juſtice contre les arrières neveux, & les deſcendans de leurs bienfaicteurs. Ils ne rougiſſent pas d'être plus riches que les enfans de ces anciens Seigneurs. Cette écume de la fortune orageuſe, ce ramas endoctriné de gens de toute eſpèce, ce ſuperflu corroſif des états, fait un grand corps oiſif, dangereux, inutile, avide, voluptueux. Ils donnent au public quelques volumes compilés & ſcientifiques pour toute monnoye des grands biens, qu'ils croyent avoir droit après de manger impunément. Ils poſſedent plus du demi-tiers de ce royaume; ils boivent, ils mangent, ils revent, ils chantent pour le Salut des hommes. Sans eux les François iroient

à tous les Diables. Ils arretent la colère des cieux ; ils trafiquent les ſcrupules & les miracles. Ils ſont hypocondriaques ; ils ſont de belle humeur ; les uns ſont ſaints à canoniſer ; les autres portent le joug de Chriſt avec une gaïeté tout-à-fait admirable : c'eſt la grace qui opere toutes ces diverſités vertueuſes. Tu n'aimes pas ces Reverends, lui dis-je ? non, me repondit-il. Nous les avons tous chaſſés d'Angleterre & avons reſtitué à la nobleſſe des biens, que nos Ancêtres avoient eu la ſimplicité de donner à ces devots ruſés. Nous avons declaré les donations nulles, comme ayant été extorquées à la religioſité, & à la crédulité publique, & ne les aurions cru valides, qu'au cas que la fin du monde fut venuë, comme ces Impoſteurs le préchoient. Une donation, faite par crainte, eſt contre toutes les Loix. Faut-il tant de biens pour vivre d'herbages, comme ils devroient faire ? N'eſt-il pas hon-

teux de voir un Moine ſur un cheval fringuant, & le Noble croté jusqu'au cul aller à pié, & vivre chez lui plus mal que les Valets de ces Venerables. Mais que dis-tu Milord, des pauvres Moines de ces climats? Ils demandent l'aumone, ils vivent auſtérement. Bon, me dit-il, tu ne les connois pas Igli. Ils ne voudroient pas troquer leur beſace pour les amples poſſeſſions des autres? Ces compères baiſſent la prunelle devotieuſement, & vont à leur but. Ils achêtent au depens de leurs mortifications, la tendreſſe du Peuple, des vieilles, & des ſots. Les chauſſer, leur donner des chemiſes, ce ſeroit leur ravir tous leurs fonds; ce ſeroit leur couper la gorge. Il eſt vrai que j'eſtime ces Venerables, ils ſuivent les Apotres: jamais on ne les voit conteſter en juſtice. Ils ſont prêts à tous les evenemens: la peſte, la mort, le feu ne les épouvante pas. Ils ſont les enfans perdus des autres Moines graves, discrets, &

& de conſequence, qui n'ont garde de troubler leur repos pour le Peuple qui periclite. Mais que ne travaillent-ils de leurs mains, au lieu des études auxquelles ils s'appliquent ſans y reüſſir jamais; ils rendroient ſervice aux Catoliques de ne pas les fatiguer par des Sermons? A quoi bon, Igli, tous ces originaux, me dit le Milord? je n'aime point des hommes officieux de cette eſpèce; nous ſommes ſecourus à Londres dans nos incendies, auſſi bien qu'à Paris, & n'avons point de ces Reverends. Mais ici les femmes les ſoutiennent & les aiment ſans ſcrupule, à cauſe de leur difformité Religieuſe. Elles ſont compatiſſantes naturellement, & ne peuvent voir de ſang froid un homme dans la douleur. C'eſt l'homme, qu'elles aiment & non pas la perſonne, Igli, ne t'y méprens pas. Ces habits rudes excitent la volupté plus que les plus brillans. L'Amour n'a point de loix ni de barrières. Tu vois, chèr Alha,

que ces Peuples ſont extravagans, même parmi leurs Sages. Qu'ils ont beau diſputer les droits à la Nature, qu'elle a ſon empire legitime tôt ou tard; tous ces Moines pauvres & riches ont leur béatitude. La Providence deploye en leur faveur la force & la miſericorde de ſon bras. Que ne ſuis-je dans nos chères Solitudes! Que ma chère Glé ſoit heureuſe, & que tes ans ſe multiplient. Embraſſe mes enfans, chèr Alha, & que ta tendreſſe dure autant que la mienne.

*Fin du Tome Premier.*

# LETTRES

## *IROQUOISES.*

TOME SECOND.

*A IROCOPOLIS,*
Chez LES VENERABLES.
MDCCLII.

# LETTRES IROQUOISES.

## *VINGT-HUITIÈME LETTRE.*

Tu devrois bien te faire Chrêtien, me disoit un Sacrificateur affable? *Jesus* est mort pour tous les hommes, & ton salut Iroquois, est entre tes mains. Veux-tu être sauvé, tu le seras? si pour être Chrêtien ou Juif, il ne faut qu'être baptizé ou circon-

cis, je le ſuis. Mais accorde-toi donc, lui dis-je, avec tes autres Sacrificateurs. L'un deux me diſoit, il y a quelques jours, que le *Chriſt* n'étoit mort que pour les Elus: & que ces bien aimés étoient les ſeuls, dont il avoit voulu le ſalut. Il m'aſſura, que Dieu ne ſe manifeſtoit pas à tous, & me l'atteſta par des preuves de fait.

Dieu, me diſoit ce Venerable, fait tout ce qu'il veut, donc que ce qu'il ne fait pas, il ne le veut pas. Or il ne ſauve pas en effet les reprouvés, donc qu'il n'a pas voulu les ſauver. Peut-on, lui dis-je, aller au Ciel ſans en connoître la route? que dis-tu donc de ces compagnons de *Jeſus*, Chrétiens par conſequent comme toi, qui m'ont demontré, que Dieu ne ſeroit pas juſte, ſi par mille moyens il ne ſuppleoit à la predication des Apôtres de *Chriſt*? Ce ſont de Pelagiens, me repondit-il. Que veux-tu dire, ſevère Sacrificateur, Pelagiens? ouï con-

ti-

tinua-t'il, Iroquois : des ennemis du ſauveur du monde & de ſa grace. Mais qu'appelles tu amis de la grace ? Sont-ce ceux qui la retreſſiſſent ou qui l'etendent ? ce ſont ceux, me dit-il, d'un ton dogmatique, qui l'etendent. Qui dit grace, dit faveur ſinguliere ; qui dit grace, dit quelque choſe d'ineſperé pour des coupables, & que le Monarque abſolu de ſes creatures accorde ou refuſe à ſon gré. Tout eſprit Monarchique eſt odieux, lui dis-je, Sacrificateur ? Mais tu crois donc, que les ennemis du Sauveur ſont ceux, qui font valoir ſes biensfaits ? tes idées ſont ſingulières.

Apprens, Igli, me dit-il, les vérités du Chriſtianisme. Elles n'ont pas penetré dans tes climats, & le Dieu du Ciel eſt un Dieu caché. Tu ès fou, lui dis-je, un Dieu caché ? ne t'effraye pas homme aveugle, continua-t'il ; ouï toute la nature t'annonce un Dieu qui cache ſes graces. On

le voit, & on ne le voit pas. Crois-tu que tous devinent l'enigme de ſa grace, mon chèr Igli? De là vient l'aveuglement de ceux, qui connoiſſent & qui meconnoiſſent en même tems ce Dieu ſecret. Sache, Iroquois, que nos Livres adorables nous inſtruiſent, de la prevarication de notre premier Père. Que tous les hommes ont peché avec lui, & que nulle miſericorde ne leur eſt duë. Ce myſtère eſt extravagant, diſois-je, en l'ecoutant. Qu'ai-je affaire des ſottiſes, que mes ayeux auroient faites, il y a un Million de lunes?

ETRANGER, me diſoit-il, que tu ès loin du Royaume de Dieu. Continuës, lui repondis-je, & ſois court. Vos phraſes & vos contes allongent le bon ſens. Ce principe poſé, continua humblement le Venerable, nous étions tous condamnés & le Père de la nature pouvoit deteſter l'œuvre de ſes mains. Par pure miſericorde il nous a

pro-

promis ſon Fils unique, & nous l'a donné dans les tems marqués par ſa preſcience impénétrable, & que nous ne devons jamais examiner. Que de contorſions, lui dis-je, tu te donnes Reverend, pour me prouver la haine de ton Dieu & les executions ſanglantes que tu crois qu'il a faites? La mort de Dieu, me dit-il tranquillement, eſt la paix du ciel & de la terre. Tu reves Sacrificateur. Quelle paix y a-t'il où ſelon tes dogmes, tout l'Univers eſt damné, à l'exception de quelques hommes, très clair-ſemés? il negligeoit mes reflexions. Il s'agiſſoit, continua-t'il, de ſauver le Monde. Dieu qui n'a point de compte à rendre, nous trouvant tous coupables, a choiſi ſans injuſtice qui il a voulu. Voilà le point precis, Iroquois, qu'il faut bien concevoir. Je n'y entens rien, lui dis-je, Sacrificateur, & j'ai le malheur de ne pouvoir aimer ton Dieu fantasque. C'eſt, dit-il, la pure doctrine de Dieu. Le Fils trouve

le monde ſous la condamnation; il parle, il inſtruit, il meurt de la main des Gentils, dont il aimoit ſincérement quelques ames. Tout a flechi ſous ſa puiſſance, continua-t'il. Les nations ont ſubi tour-à-tour le joug du Meſſie vainqueur. Sa grace a été le ſecret qu'il ſe reſervoit. Mon ſecret eſt à moi, eſt-il dit quelque part dans les Ecritures. Mais, juſtifie moi, je t'en prie, lui dis-je, la réüſſite de ces promeſſes? *Jeſus* eſt mort pour tous en un ſens, me dit-il, dans un autre cela n'eſt pas vrai. C'eſt la pure faute des hommes. Que dis-tu Sacrificateur? la faute des hommes. C'eſt que Dieu ne le veut pas; s'il fait ce qu'il veut & que vouloir & faire ſoit toujours en lui une même choſe, il eſt donc clair, que c'eſt parce qu'il n'a pas voulu. Tu n'entens pas, me dit-il, l'oeconomie de la Religion. Le Chriſt a des graces efficaces & inefficaces. Que veux-tu dire Sacrificateur? C'eſt-

C'eſt-à-dire que ton Dieu veut & ne veut pas; ouï, me dit-il: au fond tu as raiſon, mais tu t'exprimes auſſi durement, que l'on accuſe nos Pedagogues d'avoir penſé.

Notre Dieu, lui dis-je, Sacrificateur, eſt bien plus immuable. Nous ne connoiſſons en lui qu'une volonté eternelle. Et nous auſſi me dit le Reverend, mais ce ſont des façons ſcrupuleuſes & Religieuſes de parler de nos Docteurs. Dieu eſt un être ſimple & tout en lui eſt ſimple; ſa volonté eſt eſt auſſi ſimple que ſon amour. Que ne diſois-tu Sacrificateur, que ſa volonté eſt auſſi ſimple que ſa haine. La haine eſt ce que tu me fais le plus connoître de ton Dieu. Sa haine eſt immenſe, puiſqu'il haïra eternellement ce qu'il a haï; par conſequent de toute eternité.

Par ſa grace efficace, continua-t'il, il ſauve abſolument les predeſtinés, & je t'avouë franchement, Iroquois, que

c'eſt la ſeule veritable grace. La grace ſuffiſante eſt une invention de quelques Venerables. L'Egliſe a laiſſé cette reſſource au bon cœur de ces Chrétiens tendres, & effrayés d'une doctrine, qui ſemble dure, mais que la ſolide vérité appuye. Dieu donne cette grace aux reprouvés. Elle n'a jamais qu'un effet impuiſſant. Les Papiſtes pretendent juſtifier les jugemens & la profondeur de la croix du Sauveur, en diſant qu'il offre d'une main, ce qu'en effet il retire de l'autre. Cette grace n'a jamais de ſuite pour le ſalut; elle ne ſert qu'à rendre plus coupables ceux qui ont été excités à vouloir ſans avoir eu la grace de faire. Juge à preſent qui de nous ou des compagnons de *Jeſus* a tort ou raiſon. Que veux-tu dire? tu n'es donc pas Sacrificateur, l'ami de *Jeſus*? je ne te parle pas de cela Iroquois; je te parle de ces coquins de Jeſuites. Mais comment cela ſe fait-il? Vous croyez tous à Chriſt, & vous

vous

vous accablez de reproches? mon Anglois dit que les Romains ſont fous, & les compagnons de Jeſus des Diables incarnés; tu en dis autant Sacrificateur. Es-tu de la Religion des Anglois? Non, par Saint Cyran, me dit-il: nous ſommes la vraye Egliſe. Tien, laiſſes moi, & va t'en; ils en diſent tout autant que toi. Comment veux-tu que je debrouille parmi vous autres, celui qui dit vrai.

Ces Reverends ſont inſoutenables, mon chèr Alha. Ce Sacrificateur avec ſon air conſterné & ſon chapeau rabattu me dit qu'il alloit faire pour moi une neuvaine à St. Paris, afin que par ſon interceſſion je devienne apparemment auſſi fou que lui. Il a beaucoup de foi à ce Venerable defunt. Je ne ſcais en vérité quel eſt le but, que tous ces diſcoureurs & ces entouſiasmés ſe propoſent. Ils m'inſpirent tous une très grande indifférence, pour ne pas dire quelque choſe de plus.

## *VINGT-NEUVIÈME LETTRE.*

VIENS, me dit hier mon Sacrificateur entouſiasmé. Je veux te faire voir les merveilles du Dieu des Chrétiens? je le ſuivi dans un galetas, où vingt ou trente fantomes extraordinaires, hommes & femmes, étoient raſſemblés. Les uns me parurent dormir, les autres parloient; d'autres avoient les yeux fixes & les bras etendus; les uns ſe battoient la poitrine, les autres d'un air riant ou irrité faiſoient, dit-on, je ne ſais quelles Propheties, qui pronoſtiquent la fin de la Religion des Chrétiens. Dis à ta femme qu'elle ne faſſe pas tant de bruit, diſois-je à un d'eux auprès duquel j'étois. Ce n'eſt pas ſa femme me dit le Sacrificateur. Je le croiois à leurs de-

demonſtrations, lui dis-je; c'eſt l'épouſe des cantiques, continua-t'il. J'ai lu ce livre, lui repondis-je. Mais cette femme n'a pu vivre du tems de Salomon jusqu'à ce jour? Elle a vêcu, groſſier Iroquois, myſtiquement, me dit-il, & celle, que tu vois, eſt ſa figure. Mais vivre myſtiquement, Sacrificateur, c'eſt vivre par commiſſion, quand on eſt mort? c'eſt ainſi, me dit-il, que le Chriſt vit dans le corps de l'Egliſe. Ce ſont des myſtères, qu'un Iroquois Payen n'entend pas; mais moyennant Dieu & notre grand Saint, me dit-il, d'un air enjoué, tout ira bien pour ta converſion. Montre moi donc tes miracles, Sacrificateur: tu les vois, me dit-il, chèr *Igli:* voilà une femme, dont la tête eſt d'une dureté ſi miraculeuſe, que mille coups de buches ne lui ſont pas le moindre mal. En voilà une autre, qui aboye d'une manière merveilleuſe & ſignificative. Elle eſt jolie, lui dis-je; c'eſt dommage qu'elle

le ait cette maladie. Que dis-tu, maladie, Iroquois, elle eſt en pleine ſanté; elle eſt graſſe & potelée. Qu'en ſcais-tu Sacrificateur; tu as toujours les yeux baiſſés & les mains dans tes poches? Ne viens point, me dit-il, profaner nos myſtères par des idées impures; tout eſt Saint parmi nous: ce n'eſt pas comme chez ces Satans de Jeſuites; ils abuſent des filles, mais pour nous jamais. Il eſt vrai, que dans ſes entouſiasmes divins cette propheteſſe que tu vois, s'eſt depouillée pour reparer par une amande honorable à *Chriſt*, l'Eſprit de pauvreté, qui ne regne plus chez les moines. Mais par la grace victorieuſe, nous n'avons pas la moindre idée pour cela. Obſerver la pauvreté, c'eſt donc ſe mettre nud, lui dis-je? va, va Sacrificateur, je connois les Moines: ils obſervent tous la pauvreté Religieuſe, & font obſerver aux femmes la pauvreté Chrétienne.

En voilà une, qui grimpe en haut de cette Sale ſans echelle. Une autre qui parle jour & nuit ſans affoiblir ſa poitrine. Elle touſſe, elle crache comme ſi elle n'avoit rien fait.

Elle prèche pour tous les prêtres qui n'inſtruiſent pas les peuples. En voilà une autre, qui dit la Meſſe au nom de l'Egliſe pour reparer toutes celles qui ſe diſent ſans devotion. Eſt-ce ta femme, lui dis-je, Sacrificateur? Non, me dit-il, Iroquois. Je croiois, lui dis-je, que tes pretreſſes étoient celles, à qui vous autres communiquez la puiſſance d'ordre. Elle a auſſi, continua-t'il, la puiſſance des clefs miraculeuſement. Je vois bien que tu as lu nos Theologiens. Elle remet les pechés au nom de *Jeſus*. Ce qu'il y a d'etonnant, c'eſt qu'elle n'a jamais paſſé par les mains des Pontifes, qui s'arrogent tout pouvoir & toute juridiction. Elle ſait neanmoins les formules les plus ſacrées de la Religion. C'eſt d'une

ne revelation, que cela lui eſt venu. Tel que tu me vois, Iroquois, je me confeſſe à elle. Tu ès de bon gout, lui dis-je, elle eſt bien faite. Que dis-tu donc, enfant de Beelzebut? Profite de la grace, que Dieu te fait aujourd'hui. Combien y a-t'il d'yeux, qui voudroient voir ce que tu vois, & qui ne le verront jamais, par des jugemens redoutables. Ne te fache pas, Sacrificateur: je te dis que c'eſt là un aimable confeſſeur. Tu me donne envie de me faire Chrêtien.

Tous ces fantomes à ce mot criérent miracle: c'eſt par l'interceſſion du grand Serviteur de Dieu. Voilà la puiſſance de la grace efficace: ils me caſſoient la tête. Cependant un Scribe d'entre eux ecrivoit, converſion miraculeuſe d'un Iroquois Payen. Il leur prit à tous à l'inſtant, des allongemens & des retreſſiſſemens de nerfs; mon Sacrificateur en fit autant pour rendre la ſcène plus touchante, & moi j'ouvris

vris la porte & m'echapai. Je tremblois, chèr Alha, qu'il ne leur prit envie de me crucifier pour me faire mieux imiter Jesus, comme on dit qu'ils ont voulu le faire à un jeune homme. Voilà, chèr Alha, les plus vertueux de ces contrées. Les autres Chrêtiens vivent mal, & ne suivent pas leur Evangile. Peut-on rien de plus fanatique que ces pretendus Sages. Tout le Peuple est pour eux. J'ai trouvé des Illustres qui en font grand cas. La femme d'un Magistrat du Royaume a mis sa tête, dit-on, pendant neuf jours dans la culote du Venerable, qu'ils prennent pour leur Protecteur, afin d'avoir des enfans. Quelle honte pour nous, chér Alha, si jamais nous devenions les victimes & les acteurs de ces extravagances.

SCAIS-TU bien qu'ils vendent dans Paris l'Histoire de ma conversion? depuis ce tems on m'a offert plusieurs fois de l'argent & un logement. J'ai été ob-

obligé de changer d'apartement. Ils m'obsedoient chez moi, c'étoit la curiosité. Je craignois que ces hommes ne se fussent encore entendus pour me montrer à tout le monde. Si tu avois vu toutes ces figures grotesques & entousiasmées, tu en aurois ri, chèr Alha. Tous ces Reverends ont l'air pleureux & modeste, concerté, patetique, mortifié, miraculé, prophetique, grave, insinuant, endoctriné, sevère. Je les remercie de leur bonne visite. Je suis fait pour toutes les avantures du monde. J'avois bien affaire de ces originaux & de me rendre public. Je suis en colère contre ce sot Sacrificateur, qui m'a fait payer si chèrement la curiosité, que j'avois de voir ses miracles. Pour me venger, je dis à ces Entousiastes quand j'en rencontre, que ma conversion est imaginaire, & que je suis tout aussi Iroquois que j'étois. Aux autres Chrétiens, leurs adversaires, je leur dis qu'elle est vraye &

que

que c'eſt un miracle de Saint Paris. je paye tous ces fous en leur monnoye. Que ne me laiſſent-ils en repos? mon aimable Françoiſe, vaut mieux à ſon petit doit que Paris & Girard à tout leur corps. Girard eſt un pauvre moine, à qui on reproche la moitié de ce que je fais tous les jours. Scais-tu bien que ce pauvre Pater pour avoir baiſé une fille avec une modeſtie, tout-à-fait religieuſe, a fait ici plus de bruit qu'une armée de cent mille hommes. On l'a trainé de tribunaux en tribunaux, les Compagnons de Jeſus ont pris ſa deffenſe comme d'un enfant très digne de la ſocieté. Il n'y a ſottiſes qu'on n'ait fait retomber en conſequence ſur les Reverends. Chaque oiſeau ennemi a donné ſon coup de beque. La bande des Severes a eu ſon tour. On les a baffoués & moqués pour leurs convulſions admirables: on a raillé ces Sacrificateurs & ces hommes diviniſés, qui ſans penſer à mal retenoient &

rabaiſſoient les jupes des propheteſſes en fureur ſainte. Girard donnoit des ſtigmates au-deſſous de la mamelle, aux piés, & aux mains ; mais ceux-ci en donnoient, dit-on, ailleurs, dont on étoit grandement ſcandaliſé. Le tout pourtant par myſterieuſe pieté, & nullement par l'inſtigation du Serpent, qui demeure ſot auprès de ces ſanctifiés. Scais-tu bien, chèr Alha, ce que je conclus en examinant tous ces travers ? C'eſt que leur Religion eſt auſſi incertaine, auſſi folle, & auſſi peu ſolide, que l'eſprit de tous ces Peuples. Sois perſuadé, que je n'ajoute rien à la vérité de ce que je t'ecris.

## *TRENTIÈME LETTRE.*

Nous étions à la campagne chez un Curé, moi, ma belle Françoiſe, & un de mes amis. Scais-tu, chèr Igli, me dit ma belle, que ces Sacrificateurs ne doivent avoir qu'une vieille pour Servante? Regarde ces deux jeunes filles: le compère ſera puni du Pontife. Bon, bon, Liſe, ne vois-tu pas qu'il a partagé l'age preſcrit par la moitié: c'eſt une vieille en deux tomes. Laiſſe-les ſe beatifier les uns les autres. Le Reverend risque ſa fortune pour un baiſer, & toi tu la fais. Le beat nous parloit l'Evangile tout pur. Ses phraſes couloient de ſource. Nous nous mimes à table & le ton goguenard ſucceda. Le Venerable ſe defronça. Ma belle badinoit avec lui; il ſe revan-

 geoit:

geoit: il chanta pour le moins auſſi bien qu'au Lutrin; il reprit ſont ſerieux. On ſe mit à jouer ſelon la coutume de ces etrangers. J'ai un mot à vous dire, dit-il, à ma belle? ils parloient d'affaires de famille & de papiers; ils nous laiſſèrent moi & mon ami jouer à notre tour & ſe retirèrent dans le cabinet du pater. Après la ſéance j'appellai ma Françoiſe. Toute-à-l'heure, me dit-elle, je ſuis à vous; Ouvres, lui diſje; nous ſommes en affaires: pour un moment, reprit le Sacrificateur. Je m'en revins auprès de mon ami. Nous nous entretenions en attendant de la pluye & du beau tems. Cependant ils parurent l'un & l'autre. Ma belle avoit le viſage enluminé, & le Reverend ſon rabat chiffoné: au lieu qu'avant il étoit tiré à quatre epingles. D'où viens-tu, Liſe, lui diſois-je à l'oreille? je viens de conſoler ce Prêtre, me dit-elle, ſans façon. Que dis-tu donc ingrate? je n'oſois parler, mais la triſteſ-

ſe

ſe & la reverie s'empara de moi; ma belle eſt ſi jeune & ſi étourdie, qu'elle ne s'en mit pas en peine. Le beat continua ſon air reſervé, modeſte, & affectueux. De retour, je ne pus m'empecher de lui demander l'explication de l'enigme. Que veux-tu, Iroquois, me repartit la follette, ce Sacrificateur eſt quatre fois plus homme que toi, & il n'a que deux Servantes? il faut mettre ton cœur à autrui. Une demi douzaine d'hommes, cinq le jour & toi la nuit c'eſt tout au plus ma ſuffiſance. Tu ès baptiſé, mais tu n'ès pas plus Chrêtien que moi. As-tu donc pris leurs idées ſur le compte des femmes. Tu as trop d'eſprit pour donner dans leur Religion. Chèr Igli, viens m'embraſſer & qu'il n'en ſoit plus parlé. J'aime cette enfant: elle ſe moque de moi. Mais ma belle, lui diſois-je, c'eſt trop pour toi que ſix hommes par jour. Je n'en rabatterois pas un, me dit-elle. Tes Iroquoiſes & nous ſommes des machi-

nes bien, différentes. Mais ma belle, tu ne m'as rien dit de tout cela. Je t'ai bien vu quelques jeunes gens à la traverſe, & j'ai cru que tu aimois encore chrètiennement. Tiens, chèr Igli, il n'y a chriſtianisme qui faſſe, les Françoiſes n'aiment pas pour ſi peu: & ſi les Sacrificateurs n'y mettent leur ſainte main, nous mourrons toutes de diſette & de virginité. Scais-tu bien, chèr Igli, que tu m'as obligation: j'ai ſacrifié pour toi mon honneur, ſi precieux à une fille. Je t'ai donné quatre enfans avec mille douleurs. Si je ne t'avois fait apprendre à danſer, tu m'en aurois donné huit; vois-tu nos aimables Françoiſes, elles ſont legeres & ne ſurchargent point leur beſogne. Tu ès folle, ma charmante Liſe, voilà comme tu te juſtifies, & comme tu profites de ma Religion ſimple & degagée d'inquietudes. Tu m'aſſocie qui tu veux, ſans me conſulter. Tais toi, chèr Igli, viens & que je mette le comble à ta

ſe-

felicité. Tu peux compter, chèr Alha, que ce bel enfant a un jargon, auquel je ne puis reſiſter. Elle eſt vive comme le feu. Elle eſt toujours de belle humeur. Elle a des graces qui me raviſſent. En un mot, je ſuis ſon eſclave. Je lui donne mon or, elle le depenſe à je ne ſcais quelles niaiſeries. Que je l'entende, elle a toujours raiſon. Tantôt je ſuis un Iroquois mal fait, tantôt un Lourdaut, tantôt elle veut me quitter, & je l'appaiſe par les promeſſes les plus tendres, & par les preſens. Ne manque pas de m'envoyer des pelteries, car je m'aperçois que je depenſe trop. Je dois de tous cotés. Un Iroquois eſt ici bien à plaindre. Dis à ma chère *Glé*, que je n'embraſſe jamais ici de femmes, que je ne penſe à elle.

## TRENTE-UNIÈME LETTRE.

J'AI, chèr Alha, à coté de mon appartement deux figures ſingulières, une vieille Devote & un Avocat: c'eſt-à-dire un homme tout occupé des affaires d'autrui, & jamais des ſiennes. Ces gens ſont comme les medecins, qui ordonnent des remedes, mais qui n'en prennent jamais. J'étois hier dans ſon cabinet: que de livres grand Dieu! lui dis-je? c'eſt pour le beſoin, me repondit-il modeſtement. Voilà les Peres de l'Egliſe. Saint Auguſtin m'a couté deux ecus le volume à relier. Regarde la belle couverture & la belle tranche. Voilà les Hiſtoriens profanes & ſacrés; voilà les Auteurs Aſcetiques, les Philoſophes, les Théologiens, les Grammairiens, les Poëtes Latins & Fran-

François, & les Docteurs en droit civil & canon. Que fais-tu de tout cela? Car tu ne m'as pas l'air d'avoir lu tous ces livres? Tu m'insulte, Iroquois, me repliqua-t'il. Je fais des remarques jour & nuit de tous ces in folio, afin d'avoir des citations scientifiques toutes prêtes. Regarde ce factum: il y a cent passages les uns plus beaux que les autres, degagés & expliqués avec le stile le plus laconique. Il ne sortira pas de mon cabinet à moins de trente pistoles. Tu ès chér, Venerable, lui dis-je: on paye l'ouvrage me dit-il fierement selon l'ouvrier. Oh! oh! je le vois bien: je ne puis ouvrir la bouche au palais, ajouta-t'il, que tout le monde ne sache que c'est moi. Je suis connu de la moitié de Paris sans me vanter. Le bon homme ne prenoit pas garde que c'etoit sa declamation originale, sa voix aigre & rauque, & ses sornettes empoulées, qui lui attiroient la multitude. Je suis, me dit-il, un des

chefs de mon corps. Il me parle fouvent d'une aſſemblée de Pontifes chrétiens, qu'il a mis en deroute. J'ai mis mon grain de ſel attique à la conſultation, ajouta-t'il. Que veux-tu dire, Venerable? c'eſt de l'Hebreu pour moi lui dis-je. Je ne ſcais en vérité ce qu'il bavarde. Il m'ennuye avec ſes verbiages: ma vieille ne l'aime point; je ne ſcais quelle antipathie ces deux creatures ont l'une contre l'autre, quoique voiſins; Je voudrois pour la curioſité du fait qu'ils fuſſent mariés: ce ſeroit le plus joli couple du monde.

Cette vieille, me dit l'Avocat, eſt damnée à tous les Diables. Elle va à confeſſe au Père * * *. Ces hommes n'ont pas les premieres notions du Chriſtianisme. Tu ès excommunié Iroquois, me dit la vieille. Tu vas chez un ennemi du Pape: tu lui parles. Je ne t'entens pas, lui dis-je, Vieille; j'en dis autant au Venerable? Ils s'imaginent de bonne foi, que j'ai affaire de

leurs

leurs conteſtations. Mon Avocat deciſif, Docteur très reſolu, me fait lire les libertés de l'Egliſe Gallicane, avec les preuves & les temoignages. Voilà un morceau d'un de mes confrères, me dit-il. Je m'en doutois bien, lui dis-je. Il n'eſt donc pas de toi ? Prens & lis ajouta le Reverend, *tolle & lege* Voilà de quoi te prouver que l'on ne peut être Catholique ſans être bon François : & que le Pape & tous les Cardinaux ſeront mis aux cachots par les Diables en qualité de criminels de Lèze Majeſté, ſuivant la fôrme & teneur de l'arreſt de la cour de Dieu, tandis que nous autres, nous monterons glorieux à l'empirée. Un de mes Confrères, ſaint à canoniſer, a eu cette viſion prophetique, *& prophetabunt filii veſtri*, me dit-il, en ſoupirant. Les Papes ſont des fripons, à qui les Rois & les Empereurs ont donné leurs Etats. Il n'y a rien de ſi beau que le don, lui dis-je, Reſpectable. S'en ſont-ils em-

pa-

parés? Non, mais les ſcelerats, me repliqua-t'il, ſe ſont arrogés le droit de confirmer ceux qui héritoient de ces trones. Mais, Reverend, lui dis-je, c'eſt en uſer modeſtement. C'eſt un reſte d'autorité, qui pourroit bien aller plus loin. Va, va, Venerable, lui dis-je, cent reſcrits du Vatican ne valent pas un coup de Canon. Ils ont delié, ajouta-t'il, les Peuples du ſerment de fidelité à leurs Princes. Jeſus a pourtant dit, que ſon Royaume n'étoit pas de ce monde. Le Pape, Iroquois, eſt le Diable, qui dit ſi tu veux baiſer ma mule, & te proſterner devant moi, je te donnerai tous les Royaumes du Monde; tous les maux & tous les troubles de l'Univers ne viennent que des Sacrificateurs. C'eſt bien fait, dis-je, d'où vient êtes-vous aſſez ſots, pour vous laiſſer brider par ces papelards. Dans les aſſemblées de Meſſieurs mes Confrères, me dit-il, nous avons agité la que-

queſtion: & nous ſommes tous d'avis de detroner le Pape. Nous devons envoyer des Deputés au Roi pour lui demander cinquante mille hommes, & l'affaire eſt faite. Tu as raiſon, Venerable : dans les affaires il n'en faut pas faire à deux fois. Nous irons à la tête, ajouta-t'il. Comment, Reſpectable, lui dis-je, tu vas donc devenir Général d'Armée? Oui, me dit-il, froidement. Mais je te jure qu'il n'y a pas la moindre ambition à mon fait. Ce n'eſt que le Zèle de la Maiſon de Dieu, qui me devore. J'arrive en *Italie*, avec mes bataillons ; je les range en bataille contre toutes les villes fortes ; je les prens ; je ſaccage *Rome* l'abominable, & je vous amène Monſieur le Pape & les eminents Cardinaux à la queuë de mon Cheval. Je les mets au petit châtelet ſous bonne & ſure garde, afin qu'il en ſoit fait, ainſi qu'il eſt requis: & je reviens après reprendre ma plume, comme ſi je n'avois

rien

rien fait. Les grands hommes en ont fait autant, lui dis-je? Ouï, me repondit-il, Cincinnatus eſt revenu reprendre chez lui ſa bêche & ſon hoyeau. C'eſt dommage qu'il fut Romain, car c'eſt là une action digne d'un François: digne d'un Avocat, lui dis-je. Tous les hommes de ces climats, mon chèr Alha, ont leur tique: il n'y a que le plus & le moins. Croirois-tu qu'ils ont ici des maiſons pour enfermer les fous? tu ſcais ſi jamais dans nos deſerts nous avons ouï parler d'hommes, à qui le ſens eut tourné. Rien de plus commun ici. En vérité je ne m'en étonne pas; s'ils continuent, il faudra fermer les portes de la Ville.

## TRENTE-DEUXIÈME LETTRE.

Je raiſonnois ces jours paſſés avec un de ces Pedagogues, qui m'ont appris la langue Latine. Il me remettoit ſur les voyes & me rapelloit les belles phraſes de Ciceron. Le Langage de ces Latins eſt forcé, lui dis-je: ils cadanſent leur proſe & font des inverſions ridicules. Quoi donc, chèr Igli, me dit-il, ſont-ce là les inſtructions que je t'ai données. Non, lui dis-je, mais c'eſt le bon ſens qui me fait faire cette reflexion. La parole eſt faite pour exprimer nettement la penſée. L'embrouiller & la rendre obſcure c'eſt un ſot myſtère à tous egards. A chaque periode il y a une clef à l'enigme: c'eſt le verbe à la fin. L'eſprit eſt ſuspendu

un demi quart d'heure ſans ſcavoir au juſte ce que le discoureur veut dire. Tu raiſonne comme un Iroquois, me repliqua-t'il: & toi comme un pedant lui dis-je. Tu trouve la langue Iroquoiſe riſible? Sont-ce donc les mots que tu eſtimes & non pas les penſées? Tes mots Latins ſont Iroquois pour moi & me ſemblent fous. Eſt-il queſtion de tels ou tels mots pour s'exprimer? Il eſt queſtion de ſe ſervir fidelement des ſignes uſurpés par les Peuples. Un Iroquois qui parle ſon Iroquois avec fidelité, je l'admire autant qu'un Latin qui en fait autant dans ſa langue. Pour nous entendre les uns les autres nous n'avons affaire de phraſes que pour nous communiquer les choſes. Les mots ſont le bagage neceſſaire de la penſée & ſes valets: c'eſt le maitre, qui doit attirer les yeux; l'Equipage ne lui donne aucun merite. Un grand homme vaut ſouvent mieux à pié que dans un char ſuperbe. La ſimpli-

plicité le raproche de nous, & le rend d'autant plus aimable qu'il eſt acceſſible. Qui peut aborder de tes periodes heriſſées, Pedagogue? quel eſt l'homme dont on voudroit dans la ſocieté, s'il falloit etudier à chaque inſtant ce qu'il veut dire? Pourquoi tes ſcavans deviennent-ils inſuportables: c'eſt par cet endroit.

Ils ne peuvent parler de choux & de carottes, qu'ils n'ayent un Interprête avec eux, pour exprimer à la canaille les expreſſions ſcientifiques des perſonnages. Ils ſont inintelligibles au vulgaire. Quand Fontenelle dit, qu'un homme eſt plus grand qu'un autre en trente manières differentes, il faut que je liſe ſes phraſes & que je les reliſe comme du grec. Un mot eſt pour eux une trouvaille; ils negligent la netteté de la penſée pour une tournure favorite. Ils reſſemblent à des femmes laides & hydropiques, qui s'occupent entièrement de leur coëffure. Tu ris

d'un mot que je prononce mal & moi je ris de ta penſée pitoyable.

Mais revenons à tes inverſions Latines dont tu ès entouſiasmé. Mets-les en François & tu en riras. Quitte ton yvreſſe, Pedagogue, & raproche-les du vrai. Qu'y trouveras-tu ſi non un pedantisme de ces ſiècles, que l'on peut comparer à proportion à celui de tes Academiciens. Ciceron, ton Prince des Orateurs, cherchoit à en impoſer au peuple ſot. Il captivoit l'attention par ces evolutions de mots & de discours. C'etoit la manie des declamateurs. On trouvoit alors qu'il etoit beau d'entendre quatre membres de periodes ſans en ſavoir la deſtination. On perd le gout de l'eloquence, me dit gravement mon Venerable, à meſure qu'on perd le gout de celle de Ciceron. Tais-toi Pedagogue: tu ès bête, lui dis-je: les gens de gout s'en éloignent tant qu'ils peuvent.

Ce fatras de discours ne peut plaire qu'a tes originaux, qui l'imitent. La harangue de ton Roi Henri avant la Bataille d'*Ivri* vaut mieux que toutes celles de Ciceron, de Tite-Live & de Quinte-Curce.

Que de solecismes tu as fait dans tes Themes, chèr Igli, me disoit le Reverend d'un air de protection? Oui, lui dis-je, mais mes solecismes n'etoient pas si dangereux que les tiens, je les faisois contre la Grammaire, mais les tiens sont contre le bon sens. Et des Poëtes, me dit-il, t'en souviens-tu? c'est affaire à Virgile à trouver des epithètes riches? Oui en vérité, Pedagogue, lui dis-je, & ce qui m'etonne c'est qu'il a fait son Æneide sans Dictionaire. Effectivement, me repondit-il, cela est admirable! qu'un homme de sa tête ait fourni tant d'expressions! oh! oh, lui dis-je, Venerable, c'est que Virgile ne suoit pas pour arranger geometriquement des

mots les uns après les autres, comme font tes Patriarches de Collège. Jamais il ne s'eſt ſervi de ſix mots indifféremment. Que veux-tu dire, Igli? La Poëſie eſt un art bien difficile. Difficile, Reverend, tu radotes? demandes à ton Rouſſeau, à ton Horace françois, ſi ſes plus belles pièces il ne les a pas enfantées dans les delices de la facilité. J'ai fait une Ode, continua le Pedagogue, pour la Paix, adreſſée au Roi. Mes vers, ſans me vanter, ont été applaudis dans tous les colleges. Ils ſont du metier & connoiſſeurs comme tu ſçais: mais c'eſt pour te dire, j'aurois voulu mettre *ſublimis* à la fin d'un vers hexametre, & ce terme valoit tout l'or du monde, mais il me falloit une breve & deux longues; j'ai pris mon Synonime, & j'ai trouvé heureuſement mon affaire. Voilà l'utilité de ces Dictionnaires: j'ai mis *ſuperbus*. Tu crois donc Reverend, que c'eſt la même choſe que *Sublime* & *Superbe*. Ouï, par Se-

Senèque, me repondit-il, *promiſcue uſurpantur*, ou nos Livres ſont faux. Ce n'eſt pas à un Iroquois ignorant comme toi à nous endoctriner. Mais Pedagogue, as-tu du ſens? ſi ſuperbe & ſublime ſont Synonimes, tu devrois donc dire egalement Tarquin le ſuperbe & Tarquin le ſublime. Je te ſoutiens moi qu'il n'y a pas deux mots qui ſignifient preciſement la même choſe. Que vont donc devenir nos recueils de mots me dit-il? Meſle-toi de tes affaires, Iroquois. Tu m'inſultes & tu manques de reconnoiſſance. Vous autres Barbares avez toujours un reſte de ferocité. Non Pedagogue, tu te trompes; mais j'ai un reſte de ſens. Tu m'as rendu ſervice, mais je t'ai bien payé. Je t'ai fait boire bien du vin, & je ſuis toujours ton Ami. Viens manger avec moi, mais j'ai une grace à te demander. Quelle eſt-elle, me dit-il. C'eſt de ne me pas ennuyer tous tant que vous êtes: vous avez un coup à la tête, &

vous ſentez votre école une Lieuë à la ronde. Tes converſations ſont toujours tirées de l'antiquité Gréque & Latine. Tu me cites mille Gens & mille Auteurs, que je n'ai pas l'honneur de connoître. Tantôt c'eſt un trait de Denys d'Halicarnaſſe, tantôt un Dicton dogmatique. Ces Pedagogues, chèr Alha, me font bouillir d'impatience. Ce ſont des ſangſuës qui ne donnent pas le moindre quartier. Je fis boire mon Reverend, & le congediai.

## *TRENTE-TROISIÈME LETTRE.*

QUEST-CE que ton Paradis, diſois-je à un Sacrificateur? Il me cita toute ſon ecriture. C'eſt un lieu, me dit-il, où on ne pleure plus. On y rit donc toujours? non par Saint Michel,

chel, me dit-il, tu n'entens pas nos idées ſublimes. On eſt ſerieux, on ne rit point, mais on eſt heureux. Mais comment ſe communique ce bonheur? par la vuë, me dit-il: les Saints voyent Dieu. Mais Sacrificateur ce n'eſt pas voir, que je veux; c'eſt jouïr. On eſt donc là comme des ſtatuës debout ou aſſis à regarder? mais quoi regarder, Dieu eſt inviſible? ce ſera là une longue meditation, lui dis-je, que de reflechir une éternité: nos corps, continua le Sacrificateur, ſeront agiles comme des oiſeaux, & comme Dieu ne fait rien d'inutile, il eſt à préſumer que ce ſera pour voltiger dans l'empirée. Quel plaiſir, lui dis-je, d'être transparens, & degagés comme cela? C'eſt la recompenſe, me dit-il, de ceux qui s'extenuent le corps ici bas pour l'amour de Dieu. Mais dis-moi donc, Sacrificateur, nous aurons nos corps là-haut? Oui, me dit-il, mais revetus de l'immortalité. Nous nous verrons, nous nous

approcherons? Oui ſans doute. Mais les hommes verront-ils les femmes? Oui, me dit-il. Mais cela ſera bien immodeſte, car on n'aura point d'habits? La Nature, Iroquois, ſera d'une docilité admirable : nous nous verrons ſans pecher. Mais ſcais-tu bien, Sacrificateur, que ſi je voyois là ma Françoiſe, que je l'aimerois encore? Elle ne feroit qu'embellir par la metamorphoſe, qui ſe fera des reſuſcités, & les belles choſes ſont aimables par elles-mêmes. Dieu ſeroit là, que je l'aimerois; ou je lui dirois qu'il ne devoit pas partager ſa beauté infinie par petits morceaux, comme il a fait. Voilà toujours Igli, me dit le Venerable, tes idées Iroquoiſes. Que ne leur mets-tu des petits tabliers de gloire, Sacrificateur? Tu as raiſon, me dit-il, les Saints Peres l'ont dit, & je n'y penſois pas. Nous ſerons tous brillants comme des étoiles. Tu vois bien, Reverend, lui dis-je, que ſans ces precautions,

tions, ces corps agiles & penetrables auroient bientôt fait un petit trou au ciel, & joueroient plus d'un tour au Grand Esprit. Et la Hierarchie d'Anges, lui dis-je, fera-t'elle comparaison avec nous. Nous leurs ferons associés, me dit-il modestement; mais ils seront les plus gros Seigneurs. Tout cela sera bien admirable, lui dis-je, mais parlera-t'on ? Vierge Marie, Iroquois ! non de par Saint Julien. Dieu ne s'entendroit plus tonner si les femmes s'y mettoient. Elles parleroient de ci de cela de leur vie humaine & de leurs avantures miraculeuses & de leurs visions. Il y en auroit pour l'éternité. Quoi, si je me faisois Chrêtien, & que je te rencontrasse là-haut, je ne pourrois pas te dire bon jour? Non, vertu Dieu, tu n'entens pas Igli cette sorte de vie de l'humanité glorieuse. On se connoit sans se connoître; on se parle sans se parler, on agit sans agir. Ajoute donc, Sacrificateur, qu'on a des corps

ſans en avoir; qu'on eſt heureux ſans l'être. Ah! ah! Iroquois, le peché trouvera là des baluſtrades inacceſſibles. Mais, dis-moi Sacrificateur, les vertus n'en ſeront pas bannies? non de par Dieu dit-il. L'amour conjugal eſt une vertu Reverend, c'eſt même un Sacrement. Dieu ordonne aux epoux de s'aimer ſans fin. Ce myſtère s'achevera donc dans le ciel; il y aura des baiſers divins, & des unions celeſtes. Que tu ès extravagant, pauvre Iroquois, me diſoit-il d'un ton plaintif! as-tu le ſens commun, lui dis-je Sacrificateur?

La nature ſera parfaite là-haut & non pas detruite. Elle eſt née de Dieu même: elle eſt ſainte. Ton peché, que tu ſupoſe, ne l'infecte pas dans ſa racine; & le Dieu, qui l'a formée la perfectionnera enfin ſelon ta doctrine. Reſerve lui donc tous ſes droits ſacrés: & n'efface pas aux cieux ce que le Dieu du Ciel a écrit en nous avant la man-

manducation de la pomme, qui ſera alors lavée par Chriſt. Va, va, on ſe mariera là-haut Reverend: ce ſera la gloire, où on verra Dieu. Que vas-tu dire Iroquois? tu ferois du Ciel une habitation de volupté. Que te dit David, lui repondis-je? je les raſſaſierai d'un torrent de volupté: nous ne faiſons ici bas que nous y rafraichir, en attendant. Je dis plus, Reverend: on mangera, on boira. Je ne boirai plus, dit Jeſus, jusqu'à-ce que je boive avec vous au Royaume de mon Père; tes Docteurs diſent, que l'on y mangera le pain Euchariſtique: pour des corps ſpiritualiſés c'en ſera aſſés. A l'egard de ce que ſont les Saints en Paradis, regarde ton Apocalypſe. Ils ne ſont pas oiſifs: ils chantent; ils ſe proſternent; ils ſuivent l'Agneau par-tout: ce ſera les plus jolies proceſſions du monde. Aparemment, que cette victime n'eſt pas toujours ſur l'autel en ceremonie celeſte, & qu'elle va ſe promener

ner dans les plages du firmament, avec ſes meilleurs amis. Il y a peut-être des Chateaux de lumière, où Jeſus va ſe delecter avec ſes biens-aimés. Vous autres illuminés ſcavez tout cela; mais dans nos deſerts néants nous ſommes plongés dans les tenebres. Therèſe à vu un très beau Chateau pour les ames.

Un Saint ſera donc là plus grand qu'un autre? mais, lui dis-je, accorde-toi avec Jeſus, il donne la même recompenſe aux ouvriers de la prémière & de la onzième heure, malgré les murmures des mécontens. Où vas-tu donc imaginer les Anges plus élévés que les Apôtres; les Apôtres plus que les Martyrs; les Martyrs plus que les Confeſſeurs & les Vierges? tu raiſonnes mal. Ils auront tous le même denier, le même ſalaire, la même beatitude. Mais, Iroquois, me dit-il, *Jeſus* aſſure qu'il y a pluſieurs demeures dans la Maiſon de ſon Père; *Paul*, que les Saints comme

me les étoiles differeront les uns des autres. Va, va, Sacrificateur: ton Paul ne fait ce qu'il dit. Regarde les Papiſtes, ils ſe moquent de ſa Doctrine ſur la Grace: je puis donc me moquer de ſes imaginations ſur les degrés de gloire. Pluſieurs demeures au Ciel ne ſont pas des rangs différens au Ciel. *Jeſus* ſe moque de la Mère des fils de Zebedée, qui lui demandoit que ſes enfans fuſſent les premiers du Royaume. Il rejette ſa folie, & lui fait ſentir dans ſa reponſe que ſon Père a preparé avant qu'il put lui-même diſpoſer de rien, le firmament aux élus. Il repète les termes de cette femme, & repond à ſon idée, ſans l'eclaircir de rien; c'eſt quand le Père de famille loüe ſes ouvriers, & les paye, qu'il explique nettement ſa penſée. Que dis-tu donc, Iroquois? que deviendroit le culte de Dulie & d'Hiperdulie? par les Stigmates, que deviendroient les Fêtes de différentes claſſes de mon brevi-

viaire? Va, va, Sacrificateur, vous autres reſſemblez à des Charlatans dans vos Egliſes. C'eſt un Saint, qui n'a pas ſon pareil dans les cieux. Le lendemain c'en eſt un autre pareil. Accordez-vous donc avec vous-mêmes: ces louanges ſont extravagantes. Tes Chapelles on les pare, on les dépare à leur tour, & un de tes Venerables fait en chaire un pot-pourri. J'ai été entendre ces fagots; tu juges bien que ce n'étoit pas par devotion; car j'obſerve là-deſſus une ſobrieté ſcandaleuſe pour toi, mais très ſalutaire pour moi. Voilà un Saint qui eſt grand comme Saint *Chriſtophe*; Le lendemain il ne vient pas à la ceinture d'un plus fameux. Ces gens à chapeaux rabattus, reveurs & auſtères, ſe moquent de vous autres, tout Diſciples de *Chriſt*, que vous êtes; jugez ſi j'en ſuis édifié. Queſt-ce que tous ces magots de tes Autels. Tu les affables de robes & de colifichets, tu leur donnes des bouquets.

quets. Que ne mets-tu en leur place les plus beaux hommes? on ſeroit ſûr d'aimer dans ces creatures le Createur; & les élus & tes éluës, qu'elles repreſenteroient par leur exterieur. Tu verrois plus de devotion à tes Temples. Que vas-tu dire, Iroquois, cela donneroit de mauvaiſes penſées? quoi Sacrificateur une belle fille, habillée en Sainte, etiquetée d'un nom celeſte & benite par vous autres? cela donneroit les meilleurs penſées du monde: j'aimerois les vierges & les martyrs, & ce ſeroit une diſpoſition prochaine à ma converſion. Les bourreaux dans les repreſentations ne feroient que ſemblant d'arracher les mamelles à Sainte *Agnés*; tu trouverois mille jeunes Chrêtiens, qui viendroient s'offrir pour tes fêtes. Ne vois-tu pas, qu'on aime plus une belle eluë qu'une laide: que la devotion eſt alors bien plus tendre: que la vertu, Reverend, a de charmes dans un beau corps! pourquoi te la re-

repreſenter ſous des figures hideuſes, groteſques, & inſoutenables? Ces jeunes gens, contre leſquels tu te dechaines avec un zèle Evangelique, ſont plus raiſonnables que toi aux Temples. Tu as les yeux ſur des figures de bois & de pierre, ſur des peintures ideales, & eux ſur les plus beaux rayons de la divinité. Ce ſont des livres ouverts, qui valent bien les pſautiers de ton Lutrin. Ainſi finit la converſation, que j'eus avec ce Venerable: montre, chèr Alha, mes Lettres à nos vaillants & qu'ils jugent eux-mêmes des Européens & de leur Religion.

## *TRENTE-QUATRIÈME LETTRE.*

Je regardois ces jours une deſcription de leur Enfer. Ce tableau eſt très eſtimé. Ils peignent le Diable com-

comme un monſtre d'une grandeur prodigieuſe, noir & cornu, armé de griffes formidables, qui vomit du feu par ſa bouche immenſe, qui avale & digere tous les hommes, & les rend par derrière dans une abyme epouvantable. Thereſe dit qu'il y fait froid, d'autres qu'il y fait chaud. Le tout extrait de belles & bonnes viſions de leurs Prophetes, & Propheteſſes; il y a des couleuvres & de la boue dans ce cachot eternel, dit la carmelite: il y fait mouillé, il y fait ſec, il y a des puanteurs inſuportables, on y brule, dit Jeſus, il y a des grincemens de dents, & ce Dieu humaniſé verra tranquillement ſes ſemblables, pour qui il eſt mort tout exprès, livrés à mille tourmens. On voit dans ce tableau des Rois couronnés, des Papes & des Evêques mitrés, des Sacrificateurs, des Moines, des Hommes & des Femmes de toute eſpèce, que ce Diable infatiable avale comme une freze. Ses camarades, Diables comme lui, mais

de petite conſequence, des fourches à la main vous embrochent les femmes & les filles, & les jettent dans le goſier de Satan, qui les gobe comme des pilules. Ce Diable, diſois-je à un Chrêtien, doit avoir des indigeſtions? il n'en a qu'en digerant des Iroquois, me dit-il fierement. Le Diable te croquera, Payen que tu ès. Je me retirai confus: cet homme, me connoiſſoit à mon accens, chèr Alha, & le proverbe en eſt paſſé, parler mal, c'eſt parler comme un Iroquois. Ils ne ſçavent pas que s'ils parlent mieux François que moi, je parle à mon tour mieux Iroquois qu'eux. Jargon pour jargon, le notre vaut bien le leur. Aparemment qu'ils ſe retranchent ſur la penſée, & que c'eſt cela qu'ils ont bien plus beau que nous. C'eſt leur ſort, ils ont mille gens qui ne font autre metier que de produire de belles penſées & de les mettre au jour; *contraria contrariis curantur*, me diſoit un Me-

Medecin Venerable ſur l'enfer? Voilà un bel axiome, lui dis-je, très clair & très ſolide. Ouï, me dit-il, Iroquois. Là Dieu punit preciſement par le contraire du peché. Les gourmands auront une faim canine; les yvrognes une ſoif tantalique, ils auront des taſſes & des bouteilles vuides à verſer toute l'eternité.

Que dis-tu Medecin? vous autres ne croyez guères toutes ces fadaiſes, n'eſt-ce pas? Le Diable ſe purge en vous avalant, vous & votre gente ſublunaire? Vertu Dieu, ſaint Hypocrates, me dit-il, les Prêtres debitent leur Marchandiſe & nous la nôtre. Ce que je t'en dis, ce n'eſt pas pour la choſe, mais c'eſt le catechiſme tout pur. Ceux qui ſe moquent de notre reverende faculté, auront toute l'eternité dans l'Enfer de l'Emetique au corps, & des Apotiquaires au cul. L'Enfer d'Ovide eſt du moins auſſi grave, lui dis-je, que celui de tes Sacrificateurs.

Bon, que dis-tu Igli, c'eſt un conteur de ſornettes, que ce Payen-là, mais nos Venerables ont la verité mot d'Evangile? Tu as raiſon, lui dis-je, car ils n'ont pas un mot du ſens commun. Va va, Medecin, nous irons là-haut, ou là-bas, devant ou derrière, obliquement ou de front, nous deux dans ton enfer; car je ne ſais pas où tu le loge ce cachot du Monarque ſevère. Non, par la rubarbe, je ne veux pas y aller, vas y tout ſeul. Tu y prendras, lui dis-je, tous ces remedes, que tu as donné mal-à-propos; tu y ſeras ſaigné quatre fois en un jour; l'Apoplexie, la Paraliſie, la Phtiſie, l'Hidropiſie, l'Eſquinancie, la Freneſie, la Diſſenterie, & toutes les maladies en ies te tourmanteront joliment. Ceux que tu as tués te tueront à leur tour, & le bon de l'affaire c'eſt que tu ſeras un reprouvé immortel. Tu ſeras moribond toute l'eternité. Pour tes grandes phraſes, Satan t'en fera de très courtes: pour

les

les ordonnances, que tu as faites en medecin, ces docteurs bazannés t'en feront en Diables. Les Chirurgiens, tes bons amis, te diſſequeront, pour accomplir les arreſts du grand juge, qu'ils invoquent devotement contre toi. Pour les Thèſes inſolentes de tes Reverends, ils te feront la croix cruciale, ſans avoir le moindre mal à la tête; ils te tireront la Pierre, malgré ta facilité de piſſer; ils te feront l'empieme & l'operation Ceſariene. Que dis-tu donc Iroquois? Serai-je alors en travail d'enfans? Non, mais c'eſt pour toutes les femmes, que tu as fait paſſer à l'autre monde par tes deciſions ſcientifiques. Mes deciſions ſont dans les règles, me dit-il: & je me renferme dans mes principes. Et c'eſt, dont on ſe plaint Reverend; tu devrois être auſſi bon Apotiquaire & Chirurgien, que tu ès Medecin. Par l'Hyppecacuana j'en jure, Iroquois, je vois bien qu'il faut que je faſſe mon ſalut; ces coquins en en-

fer feroient de moi tout ce que bon leur ſembleroit. Merveilleuſe penſée, lui dis-je, c'eſt ton plus court, Docteur reſumpté. Tu as fait ta Théologie? Oui, par ſaint Bernardin de Sienne, me dit-il, & je me ſuis fait Medecin Docteur, ſur la fin de mes jours. Je le vois bien, Reverend, lui repondis-je. Dans mes jeunes ans j'ai etudié. Cela eſt clair, Venerable, lui dis-je. Ces Moliniſtes ſont des Scelerats, ajouta-t'il; qui? en enfer? Laiſſe moi te dire Iroquois, c'eſt pour te prouver mes vieilles preuves Théologiques, continua-t'il. Nous ſommes à deux mains nous autres; nous foudroyons les maladies & les heretiques. Vous êtes forts, n'eſt-ce pas, lui dis-je? Pour n'avoir pas le bas Sorbonique ſur l'epaule, comme les Sacrificateurs endoctrinés, vous n'en êtes pas moins ſçavans? Fifi, me dit-il, Iroquois; nous laiſſons le bas aux aſnes. Cela étoit bon pour l'ancienne Sorbonne, dans

ma

ma jeuneſſe, mais à preſent ils ont têté les mamelles Jeſuitiques. C'eſt une expreſſion figurée. Je le vois bien, lui dis-je, vous autres ſçavans-êtes paraboliques : j'ai étudié l'Arabe & les langues Orientales, dit-il. Ces Peuples ne parlent pas autrement. Je te dirai donc Iroquois, que le Pape & les Evêques ſont des Heretiques. Ce drole de St. Père dit qu'il eſt infaillible au-delà des monts; il fait l'important avec ſes Moines. Auſſi lui envoyons-nous en poſte quelque maladie. Je te predis, Iroquois, que celui-ci mourra de la goutte. La faculté l'a decidé. Va t'en faire tes decoctions, vieux Docteur, lui dis-je, & je lui tournai le dos. Tu vois, chèr Alha, ſi on peut parler à ces viſionaires. Ils reviennent toujours à leurs moutons. Nous parlions de l'Enfer, & ce vieux fou me parle de Jeſuites; je les ſers à peu près dans leur gout. Les Jeſuites & la faculté m'intéreſſent à peu près

de même. Ces Apotiquaires Papiſtes ont leur folie.

En quittant ce marchand de ſanté, je rencontrai un autre grave perſonnage, c'etoit mon Curé. Il me precha l'Enfer avec une preſence d'eſprit & une elocution tout-à-fait doctorale. Il avoit la fureur de me convertir, & l'Enfer étoit l'Artillerie, qu'il braquoit contre moi. Que dis-tu, Sacrificateur, tremble pour toi-même avant de venir m'effrayer? Qui de toi ou de moi ſera damné? Sache que je puis devenir un Saint & toi un reprouvé. Les jugemens de Dieu ſont impenetrables, effectivement, Iroquois; je pourrois malgré ma foi & ma vie auſtère être ſous tes piés au jugement dernier. En peux-tu douter, Sacrificateur, avec ton viſage allongé? tu as trop promis à Dieu pour le tenir. Tu peche quatre fois davantage que le Peuple que tu endoctrines. Tu ſeras garrotté d'autant de chaines brulantes, que tu auras donné d'ab-

d'abſolutions à des pecheurs inconvertis. Au lieu de tes devotes & de tes amantes ſpirituelles; les diableſſes, les plus degoutantes, car ces gens infernaux ſont maſculins & feminins, t'apporteront en guiſe de bouillon de la bouë de l'acheron. Au lieu de ces petites foibleſſes & de ces ingenuités de ce ſexe, qui t'amuſe & t'attendrit, ces harpies de l'enfer t'arracheront le poil brin à brin. Ton inſtrument de volupté ſera raſé & coupé par Satan en ceremonie, pour le mauvais uſage que tu en fais contre la Loi de Chriſt: je n'ai jamais forniqué, me dit le Venerable, mais helas, je ne ſuis pas vierge pour cela. Voilà preciſement le cas Sacrificateur. Mais de quoi t'aviſes-tu de me prêcher Iroquois; grand Dieu vous vous ſervez des plus petites choſes pour confondre les plus grandes! Ouï, continuai-je, tu as beau avoir les plus grandes choſes, le Diable en fera une lanière pour chaſſer

devant lui les troupeaux des reprouvés. O ciel! tu me fais fremir, chèr Igli. Va, va, Reverend, ce n'eſt encore que bagatelles. C'eſt la réalité, qui ſera drole, & que tu dois toujours avoir devant les yeux quand le Diable te tente. Que deviendront Meſſeigneurs nos Evêques, me dit-il? N'eſt-ce pas, Sacrificateur, qu'ils vous ſerrent les pouces à vous autres? Tu as raiſon, Iroquois, dit le Venerable: ils ordonnent de leur déceler un peché veniel avec une belle fille, ſi elle eſt paroiſſiene; ſi c'eſt une fille etrangère, ce n'eſt plus de même. Va, va Reverend, tu as 51. Paroiſſes à Paris; tu as de quoi ne pas encourir le cas & de quoi l'epargner à tes confrères. Que dis-tu, ce cas n'eſt pas ici reſervé: c'eſt ailleurs. Ces Evêques n'ont donc pas par-tout les mêmes règles? Non, mais cela revient au même. Nos Confeſſeurs ne diſent rien de nous, & diſent tout en effet. Je te plains mon pau-

pauvre beat. Au bout du compte, lui dis-je, il faut de la police parmi vous autres. On demanderoit qui es-tu? c'eſt le Venerable. Vous devienderiez des Mahometans: & le danger qu'il y a à l'affaire effraye le Pape: ſans quoi il vous donneroit à tous indulgence plenière comme aux Cardinaux & aux Evêques. Il ne vont jamais en Enfer que pour d'autres cas, & non pas pour celui-ci.

PARLE donc, Igli, tu ne te feras pas Catholique? Je ſuis baptiſé lui dis-je; que veux-tu davantage. Mais, me dit-il, tu vis comme un Payen. Tu te trompes, Reverend, je vis comme un Curé: je m'enfuis, & le laiſſai prêcher tout ſeul. Je ſuis perdu mon chèr Alha. L'impatience ne me quitte que par le ſommeil. Tu me mandes que tu n'entens pas mes Lettres, & que tu ne me reconnois plus: garde les chèr Alha, elles nous ſeront utiles à mon retour. Tu crois que je mens & que j'in-

j'invente, non en verité. Où veux-tu que je prenne des idées auſſi etrangeres, ſi je ne les voyois de mes yeux bien réaliſées? Sache, Alha, que je ſuis auſſi raiſonnable que toi.

## *TRENTE-CINQUIÈME LETTRE.*

Tous ces Venerables ſemblent me chercher, mon chèr Alha. Un Moine reveur eſt venu m'aborder & ſortant comme un eſcargot de ſa coque m'a dit d'un ton entouſiasmé, L'Enfer eſt une verité de foi, où l'Evangile eſt faux. Dis plutôt Venerable, lui repartis-je, qu'Ovidius Naſo & Homere radotent comme ton Evangile. Va-t'en Moine, & laiſſe-moi en Paradis. Que le Diable t'emporte pour l'amour de Dieu. Je ne ſerai pas tranquille un jour. Ma belle étoit là: elle me

me disoit: tu vois ce gros caffard qui s'essouffle pour te convertir, son esprit est à la Bastille. Que dis-tu, ma belle, ces bavards me feront deserter. Ils se melent tous d'être sçavans; c'est une manie. Ah, chèr Igli! que tu en auras, me dit-elle, au jugement dernier! c'est là qu'ils t'attendent tous. Tu seras fêt à la valée de Josaphat. Pour nous autres femmes, nous n'avons rien à craindre; un Venerable, me l'a dit; nous redeviendrons côtes comme nous étions à la création. A la resurrection nous nous rejoindrons aux hommes, sans être susceptibles de douleur & de plaisir. C'est ce qui fait que nous autres, nous arrachons ici-bas tout ce que nous pouvons d'une nature chiche & avare. Veux-tu gager, ma belle, que ce Reverend t'aimoit? Ouï, chèr Igli; je crois qu'il etoit un peu Iroquois, & ses leçons m'ont beaucoup servi depuis. Voilà donc l'apprantissage, que ces Disciples de Christ font fai-

faire aux jeunes filles, en ſuivant l'Evangile. Ces gens ne perdent rien à leur ſéverité, chèr Igli, me dit ma Françoiſe. C'eſt à la vallée de Joſaphat, que tes Iroquois auront de belles choſes à dire? C'eſt là que vous ajuſterez vos raiſons de part & d'autre? dis-moi donc, ma belle, où tes Reverends ont-ils été imaginer un conte auſſi puerile? je diſois ma penſée devant un Marchand, & croiois pour le coup que je ne rencontrerois pas de mes ſots argumentateurs; point du tout: cet homme pretendoit être auſſi ſçavant que les Sacrificateurs. Il me dit que la vallée de Joſaphat étoit un lieu de la paleſtine en Aſie, & me traita d'impie. Qu'une preuve evidente de mon tort, c'étoit ſon *credo*, qu'il diſoit tous les jours, où la reſurrection de la chair étoit exprimée *carnis reſurrectionem*. Tes Moines & tes Sacrificateurs ſavent mieux, Venerable, lui dis-je, cet article que toi. La vallée de Joſaphat

a trois lieuës de circuit, me repliqua-t'il. Il y a de quoi placer trois millions d'hommes à terre, ſans compter les etages, que Dieu par ſa puiſſance fera de la terre au ciel. C'eſt dans cette aſſemblée de tous les hommes, qui ont été & qui ſeront, que Dieu montrera & juſtifiera la Religion de Moyſe & la nôtre. Que la juſtice de ſes conſeils, que nous ne voyons pas à preſent ſera manifeſtée, & que tes Iroquois ſe batteront l'eſtomac de n'avoir pas cru à Chriſt. Va, lui dis-je, Reverend, nos compatriotes ne ſavent non plus ton Chriſt, que les enfans qui viennent de naître. En ce cas, reprit-il, vous irez aux Limbes. Que veux-tu dire avec tes Limbes, lui demandai-je? C'eſt un lieu, repliqua-t'il, qui n'eſt ni Enfer, ni Paradis, ni Purgatoire. Ah! je t'entens, c'eſt ce lieu où les Juifs, les Rabins, & les Patriarches étoient, quand ton Chriſt les a ammenés au ciel par la main. Tout juſtement, me dit-

il,

il, c'eſt cela. Tu as du bon cœur, Venerable, lui dis-je, les Prêtres ſévères ne nous donnent pas cette region pour azile. Ils traitent ta clemence d'hereſie, & pretendent que nous & les enfans ſommes damnés. Ils aſſurent qu'Auguſtin l'a dit; nous ſerions bien à plaindre, Reverend, ſi ces rigides avoient raiſon. Ne les crois pas, me dit-il, ce ſont des ſupots de Satan. Leur devotion eſt hypocrite. Que vas-tu dire, Venerable? ces gens ſacrifient tout à leur creancé, & on fait fortune avec la tienne à la cour. Ils ſont, ajouta-t'il: ennemis du Pape. Ils ſont damnés comme tes Iroquois. Souviens-toi donc, lui dis-je, que ton zèle t'emporte mal à propos, & que nous irons aux Limbes. Ah! ah! tu as raiſon etranger. Ces coquins, qui oſent demander un Concile, iront en Enfer. Tu ne les aime pas, Venerable, ces honnêtes, gens qui ſouffrent pour la foi Catholique. Non, par la porte du ciel, me dit-il. Que veux-tu dire, Reverend, avec

vec ta porte du ciel. C'eſt, ajouta-t'il, par où le Chriſt eſt venu au monde, ſans rien endommager. C'eſt la Vierge Marie; c'eſt ce Paradis terreſtre & celeſte. Sais-tu pourquoi la liberalité eſt entre la prodigalité & l'avarice, c'eſt parce que la vertu tient toujours le milieu. Cela vient du Chriſt: la vertu de Dieu, qui eſt né du milieu de la terre divine de Marie. Par le Grand Eſprit, Reverend, ſans avoir pénetré tes myſtères, j'ai toujours eu de l'inclination pour la vertu, je n'ai pas plutôt entendu parler de Marie que je l'ai aimée. Je ne m'en étonne pas, me dit-il, elle fait des miracles inouis. Tu ſeras ſauvé, ſi tu aimes Marie. Je te dirai, Venerable, que tes Sacrificateurs & tes Livres m'ont donné pour elle une ſenſibilité extrême. La Venus chrétienne, & le Paradis de volupté c'eſt Marie, diſent tes Docteurs. Il faut la force d'Hercule pour entrer par cette porte, & pour emporter la roſe

d'or de ce parterre celeſte, dit Rabbi, un de tes Moines Auguſtins. Heureux ceux qui ſurmontent le monſtre, qui veut devorer ceux qui s'approchent de la porte du jardin, où on trouve *Jeſus*. Ils diſent tous, que la beauté de la Vierge eſt ineffable. Ouï, reprit le Reverend, *Jeſus* & Marie ſont les plus charmantes créatures, qui furent, qui ſont & qui ſeront. Les Janſeniſtes diſent le contraire, que Marie étoit noire, & Jeſus contrefait, & voudroient nous detacher de l'amour de l'humanité de *Jeſus*, en diſant qu'il s'eſt fait un homme de douleur, & que nous ne devons pas cherir ce qu'il eſt venu lui-même immoler & defigurer, qu'il eloignoit ſes Apôtres de cette tendreſſe charnelle. Mais le Pape & l'Ecriture les contrediſent. *Speciosus forma præ filiis hominum*; & de Marie *tota pulchra es*. Que tu me fais de plaiſir de me dire que tu aimes Marie. Dis-tu les ſept allegreſſes? je les ſais par cœur: de-

man-

mande le plutôt à ma belle Françoiſe. Tu ès impie, me dit-il, je crois que tu badines. Que vas-tu dire, Venerable; j'aime la Vierge dans toutes ſes images. Tu ès donc figuriſte, comme ces Convulſionaires, repliqua le Venerable tout en courroux. Je ne ſais ce que tu veux dire, mais dans les images il y a des préférences raiſonnables. Une fille m'inſpire plus de pieté qu'une vierge de bois. Dans ta Religion il n'eſt queſtion que de ſe ranimer par des portraits, qui vous rapellent vivement les originaux: & voilà ce que je fais. Si je me ſens quelques-fois une velleité pour l'Evangile cela ne me vient que de là. Par Saint Jean, Iroquois, je te fais reparation. On t'a jetté de l'eau ſur la tête, & tu aimes Marie, voilà deux gros articles. Canoniſe moi donc, Venerable, lui dis-je, on n'en feroit pas tant faire à un Anglois. Tu as raiſon, chèr Igli, ces inſulaires ſont de vrais Payens damnés.

Ils n'ont pas les idées de terre ferme: je le vois par experience. Jesus! quelle différence entre nous & ces marchands de Londres? Sont-ce des fripons lui dis-je. Non, dit le Venerable: ils sont d'une probité reconnue. Quelle est donc la différence, que tu disois: ils ne sont pas Romains, Igli, & c'est là ce qui les damne: sur ma foi j'en suis bien faché pour eux. Un de nos Moines a taché de les faire revenir à nous, & l'esprit de perversion a été jusqu'à le faire Apostat & Docteur d'Oxford. Je fais tous les soirs pour lui l'Oraison: demandez, ce que vous voudrez, qui sait si Dieu ne m'exaucera pas. Tu as raison, Venerable: ton Dieu vient à plusieurs fois, & la vingtième fois qu'il voudra, ce sera peut-être ce changement admirable. Observez, continua-t'il que ce Moine n'étoit pas trop Papiste, mais s'il eut réussi on auroit mis aux trousses de Messieurs les Anglois des Docteurs Seraphiques; point

point de Jeſuites, à cauſe de l'averſion qu'ils ont pour eux ; & c'étoit une affaire faite. C'étoit là un deſſein politique. Tu ès bête, Venerable, lui dis-je, va faire tes envois & tes billets de voiture, & je m'en allai. Je ne rencontre, chèr Alha, que ce Langage extravagant. Ce marchand a lu quelques livres, & croit être un homme de conſequence ; il a eu par deſſus la mine ſcavante & l'air dogmatique.

## *TRENTE-SIXIÈME LETTRE.*

NON, mon chèr Alha, je ne ſuis point devenu fou. C'eſt à tort que tu le crois. Tout ce que je te mande des idées de ces peuples eſt vrai. Je te les donne ſans y rien ajouter. Ne vois-tu pas que je ſuis obligé de te dire à toi & à nos Vaillants ce

qui en eſt. Eſt-ce ma faute ſi je te raporte leurs imaginations? Je ne ſuis venu ici que pour cela. Tu me mandes que nos vaillants ſont indignés & veulent me rapeller. Que *Labi* auroit mieux executé leur commiſſion que moi. Menages moi avec eux, chèr Alha, je t'en conjure. Je me trouve bien ici. J'ai des habits, du vin, de l'eau de vie, des couteaux, des lits, & tout ce que je puis ſouhaiter. Tu me dis d'un ton ſevère, que j'oublie mon aimable Glé ma Sœur. Je t'ai fait le depoſitaire de ma tendreſſe; en t'aimant, elle m'aime. Tu ès plus jeune que moi, plus beau & mieux fait; elle gagne au change, & je m'acquite envers elle en te recommandant, comme je ne ceſſe de le faire, de l'embraſſer cent fois, & encore cent fois & mille fois le jour. Tu me reproches que j'aime ici. Mets-toi à ma place, chèr Alha, jamais tu ne t'imagineras rien de plus charmant, que la bel-

belle qui me tient lieu de Glé.

Tu me dis, que l'amour ſacré s'en mêle & non pas la raiſon. Que veux-tu, chèr ami, je ſuis à la piſte le Grand Eſprit, qui me mêne par la main, & je neglige l'homme grave & bouffi de ſageſſe. Tu dis que je me raffine, & que nos Vaillants ne peuvent plus me ſouffrir. Je ne leur demande qu'une grace, c'eſt de me laiſſer retourner, afin que la moitié de moi-même mange l'autre. Je te declare que je ne mourrai pas ici. Ces peuples me plaiſent, mais me font horreur. Il faut que tout ce que mes yeux voyent ſoit bien enchanteur. Je ſuis captivé malgré les reflexions de ce qui penſe en moi. Nos Vaillants s'irritent de ce que je ſuis lavé par une ceremonie. Ai-je pu empêcher des fous? Tu crois que je ſuis Chrêtien, & que je diſſimule. Souviens-toi qu'en me lavant ces Sacrificateurs m'ont laiſſé mon cœur. Il eſt libre, & j'en ſuis le maître: ſa voix

vaut bien celle de ces nations. Raſſure-toi donc, chér Alha, le plus tendre & le meilleur de mes amis. Je ne ſuis pas tel que tu me crois. J'arroſe de mes larmes la lettre que je t'ecris. Je ſuis ſenſible à tes reproches. C'eſt que tu n'entens pas mes Lettres. Je t'ai mandé de les laiſſer, afin que je te les explique; & tu n'en a rien fait: nos Vaillants n'aiment pas tout ce qui reſſent ces peuples: ils ont raiſon: mais ils devroient m'épargner, & ne pas croire que je veux reſter avec eux. Je t'ecris avec ſimplicité, & te verſe dans le ſein tout ce que je penſe ſans te rien cacher. Ta prudence devoit donc ſupprimer les lettres, ou je parois enchanté de ces Peuples? Les Vaillants n'ont-ils pas vu que je les blame ces nations? Que je n'entre dans leurs idées, que pour me moquer d'eux? Comment veux-tu que je t'ecrive leurs folies, ſi tu crois qu'en te les ecrivant, je leur reſſemble? Tu dis qu'à

la prémière inſpection, je devois revenir: que malgré les precautions, je repandrai chez mes enfans de la curioſité pour ces climats, & une partie de l'eſprit fanatique qui y regne: que nos Vaillants me tuent, j'y conſens; mais avant je les prie de m'entendre, & de me connoître. Tu me dis que mes Lettres ſont ſubtiles, & que je ſuis aveugle par la pretenduë ſcience de ces nations, tandis qu'ici tous les Venerables me deteſtent. Je ſuis entre deux dangers; celui d'irriter trop ces inſenſés, & celui d'allarmer nos ſages Iroquois. Je ſuis au deſeſpoir, chèr Alha: pour t'avoir dit dans une converſation, que j'avois avec un Sacrificateur, que le Soleil eblouit, afin de nous dire que nous devons baiſſer les yeux devant le Père de la Nature, & que c'eſt déjà un travail & une Religion très dure, tu crois que je blâme la nôtre. Ne vois-tu pas que les expreſſions m'emportent avec ces Euro-

péens rusés ? Que leurs raisonnemens m'embarassent quelquefois ? & que je m'en tire de mon mieux? Je voudrois te voir avec eux, chèr ami, toi & nos Vaillants; je doute fort que vous eussiez resisté à tous leurs artifices. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que c'est contre eux-mêmes qu'ils raisonnent. Ces Peuples si amateurs de la volupté la condamnent. Ces Peuples si curieux s'aveuglent, & prétendent que nous devons croire sans voir. As-tu rien entendu de plus singulier que ce qu'ils disent? que le Grand Esprit est né sur la terre. Ah! chèr Alha, s'il s'étoit fait homme, qu'il fut né dans nos deserts, & que cela fut possible, quel amour n'aurions-nous pas eu pour lui? Ces nations l'ont tué cependant, à ce qu'ils disent. Le Peuple qu'ils accusent d'avoir commis ce deicide, est haï & detesté par-tout. Effectivement le Rabin Jesus, qu'ils disent Fils de Dieu, a été aussi vertueux, que

nos

nos Iroquois; ſes paroles ſont ſages & ſes actions ſimples. Trente-trois ans de ſa vie ne ſont qu'un très petit volume. Il a dit très peu de choſes, mais les Chrêtiens allongent, tournent, retournent & retreſſiſſent ſes penſées, ils les expliquent en mille manières. Ils ont eu deux cens Sectes de prétendus ſages, qui toutes ſont différentes, & ſe haïſſent conſcientieuſement. Ils tirent tous leur Religion de ce Livre, auquel ils croyent. Tu ſerois ſurpris de voir tant de faces à une penſée ſimple? Ils prétendent tous neanmoins d'avoir la vérité & s'excluent les uns les autres de leur Paradis. Voilà ce que je t'ai ecrit de ces Européens, chèr Alha, & je ne crois pas m'être attiré la colère de nos illuſtres Guerriers. Tu me connois, & tu peux me juſtifier. La vertu de mes compatriotes m'eſt un garant reſpectable du gain de ma cauſe. Le Grand Eſprit, qui eſt la raiſon elle-méme de nos deſerts, ſait

que

que je ne ments pas. La verité eſt une dette contractée avec le genre humain. Sache, mon chèr Alha, que je ſuis fidèle à te la payer.

## *TRENTE-SEPTIÈME LETTRE.*

Nous ne ſavons rien, diſois-je à un Turc, du Paradis dans nos deſerts : nous n'avons jamais formé de raiſonnemens. La crainte ou l'eſperance ne nous a jamais inſpiré une idée. Nous nous repoſons ſur le grand Maitre que nous ne connoiſſons pas, & qui nous a faits. Jamais il n'y a d'alternative pour nous. Son amour, qui nous a créé, nous fait croire que la fin qu'il s'eſt propoſée eſt heureuſe pour nous. Il ne nous a pas conſulté, il nous a faits de ſon autorité.

Nos Illuſtres ont cru, que j'extrava-

vaguois, quand je leur ai ecrit les imaginations ce ces climats. Rien de plus vrai, me dit le grave Ottoman. Les hommes ſeront punis ou recompenſés. Mahomet le repete ſans ceſſe dans tous les chapitres de ſon Alcoran. Tu crois donc à un Moine & à un Arabe brigand, lui dis-je, enfant du croiſſant. Par la Lune, tu ès impie, me dit-il: c'eſt Dieu & ſon Prophète qui nous ont donné le chemin de la vie eternelle. Belle vie, lui dis-je, d'avoir des femmes jusqu'à la ſatieté? Oh! oh! me dit le Circoncis, notre Religion eſt pratiquable; ce n'eſt pas comme celle des Chrétiens. Ils font les ſeveres par oſtentation, mais ils n'obſervent rien. Regarde les & leurs Sacrificateurs: & que font les tiens, lui dis-je, chez toi avec leur grand chapelet. Ils meditent, me repliqua-t'il, ſur la bonté de Dieu. Tandis que vous en profitez, lui dis-je? Comme de raiſon, me repondit le Mahometan.

Je le quittois, lorsque paſſant dans la rue, je rencontrai une ceremonie de Chrétiens; mets toi à genoux, me dit un gros Venerable: voilà Dieu qui paſſe. Comment veux-tu, que j'adore ton Dieu, auquel je ne crois point, lui dis-je? Mets toi à genoux encore un coup, me dit-il, butor. Je m'y mets bien ſans en croire plus que toi. J'entrai au Temple pour examiner ces Peuples, avec un Anglois de mes amis. Ces ſortes de batimens me paroiſſent Majeſtueux & leurs ſacrifices ſimples. Les Sacrificateurs offrent du pain & du vin au Grand Eſprit, juſqu'à la moitié du jour; le ſoir ils ſe contentent de faire des prieres. Je t'ai déjà mandé qu'ils croyent rendre preſent ſur leurs Autels leur Chriſt crucifié, il y a environ deux mille ans, par la vertu de quelques paroles ſecretes. Ce Dieu n'eſt occupé qu'à obeir à leurs invocations. En vérité, mon chèr Aliha, ces Prêtres ſont bien fourbes ou bien ſots.

Pour

Pour chaſſer le Diable, ces Peuples en entrant dans leurs Temples, ſe font des ſignes à la tête & au corps, avec une certaine eau, ſur laquelle les Sacrificateurs ont marmoté quelques mots, qu'un aveugle leur preſente. Aparemment que c'eſt pour les faire ſouvenir qu'ils ne doivent pas plus voir à leur creance, que ces miſerables voyent à la lumiere. Ils rempliſſent ces lieux ſacrés de clameurs ſurprenantes. Ils ont des machines enormes dans des tours qui s'elevent aux cieux, dont le fracas ſonore & terrible ſemble apeller le ciel pour deſcendre ſur la terre. Tout ce bruit religieux emeut le Peuple & attire des reſpects; qui durent à peine le moment des ceremonies. Ils ſe proſternent tous devant un petit morceau de pain, que leurs Pontifes leur ordonnent de croire être detruit par miracle, pour être remplacé par le corps naturel du Rabin Jeſus. C'eſt du pain à leurs yeux & ce n'en eſt pas à leur en-

entendement. C'eſt le Chriſt à leur entendement, & ce ne l'eſt pas à leurs ſens. Ainſi ils voyent ſans croire ce qu'ils voyent, & croyent ſans voir ce qu'ils croyent. Les femmes ne ſont pas le moindre ornement de leurs Temples, malgré les declamations des Sacrificateurs, qui ſemblent ne manger leurs revenus, que pour rendre odieuſe cette moitié du monde la plus aimable. Ce qu'ils en font c'eſt en faveur des devots, qui font ici profeſſion de ſe croire coupables, s'ils aimoient les femmes. As-tu rien imaginé de plus extravagant, mon chèr Alha; ce que je te dis eſt cependant certain. On voit ce ſexe ſublime, l'ornement & l'amour de la terre, ces creatrices des hommes s'avancer avec une demarche noble, & fixer un œil celeſte ſur la divinité qu'elles imitent & qu'elles croyent là preſente. Les Sacrificateurs, avec leurs habillemens ſinguliers & leur air affecté, ne me ſemblent

blent pas ſi digne de leur Dieu & m'impoſent moins de reſpect. Les Venerables marchent gravement, ſont aſſis ou debout, les yeux errans. On en voit qui les ont fermés pour faire croire qu'ils penſent au Grand Eſprit, ce que je ne crois pas. Ne vois-tu pas, me diſoit mon Anglois, qu'ils ont intereſt d'en impoſer au peuple. La fin de la prière vaut mieux que le commencement dit Salomon ; auſſi ont-ils ſoin les Venerables de ſe modeler ſur cet avis du plus ſage des hommes. Ils ſont precipités ou lents à proportion des ſolemnités & des idées populaires. Leurs écritures leur ſervent beaucoup. Elle a autant de faces qu'il y a d'hommes qui la regardent. Elle a toutes ſortes de gouts; c'eſt la manne des Juifs au deſert. C'eſt là le repos de leur conſcience : ils y trouvent tout ce qu'ils veulent. Le coté ſevere eſt tourné vers le peuple: pour le coté miſericordieux ils le contemplent, ſe le refer-

vent, le pratiquent & le communiquent à leurs elus, chacun selon son inspiration.

Tu vois, me dit mon Anglois, cette vierge d'argent? elle est composée de la vaisselle des vieilles du quartier. Elles font adorer au peuple le prix de la virginité, qu'elles ont perdue dans leur jeunesse. Il ne leur reste plus à aimer, que les Sacrificateurs & les Eglises.

Est-ce une princesse qui fait là sa prière? C'est me dit l'Anglois le Sacrificateur du Temple, qui est assis dans la nuit de son tribunal doré: c'est là qu'il reçoit les humiliations & les larmes des femmes illustres, en les relevant de leurs chûtes, & en les consolant avec charité. Je t'entens, lui dis-je. Je me remets ces petits aziles sombres & poudreux des pecheurs de ces climats: j'en ai vu ailleurs dans les Temples.

Que de magnificence! ajoutai-je. Que

Que dis-tu, chèr Igli. Trouves-tu beau ce qui eſt neuf & doré? Tu vois, Iroquois, me dit-il, cette maſſe inſipide pour le bon gout; cette carriere epaiſſe & ſans delicateſſe: elle ne vaut pas les degres du Temple de Salomon: elle a couté cependant plus d'or, que cet edifice judaique tout entier; l'admiration & la merveille de l'antiquité: le prêtre de cette Egliſe eſt un des us habiles hommes du Royaume. Il ne ſe meſle ni de parler ni d'ecrire, il attire ſeulement les richeſſes de tous les grands qui l'aprochent.

As-tu vu le ſerail de l'enfant Jeſus: rien n'eſt plus raviſſant; rien n'eſt plus beau que ces jeunes filles qu'il elève. Ces tendres edifices valent bien ſon Temple. C'eſt en effet un etabliſſement reſpectable. Ces jeunes illuſtres perderont à la mort du Sacrificateur. Il ſeroit à ſouhaiter pour la nobleſſe de France, que tant de millions convertis en pierre, il les eut caché

dans le ſein de ces aimables enfans.

Viens aux grands cordeliers, me dit l'Anglois. Quel eſt cet endroit, lui dis-je? C'eſt le monaſtere des Frères mineurs de ſaint François d'aſſiſe. S'ils ſont de Frères petits, d'où vient donc les apelles-tu les grands cordeliers? c'eſt à cauſe de leur cordon, me repliqua-t'il. Nous entrames dans le Temple. S'avancoient vers le chœur des jeunes filles pour s'edifier. Tu vois ces paters, me dit mon Anglois: s'ils font tort au genre humain par auſterité ils l'edifient d'ailleurs: as-tu vu moines plus propres à ſuppléer aux ſcrupules des Ennuques ſacrés, & à batir ce qu'ils detruiſent: ils chantent auſſi bien qu'ils font tout le reſte.

Il y a encore, Igli, me dit-il, des petits freres au ſuperlatif. Ces moines ne vivent que d'huile. Ils ſont les lampes ardantes de l'egliſe de Dieu, dont la mêche ne s'eteint jamais, malgré

gré les tentations du monde. Il me montra ce jour-là des Bernardins gros & gras; des Premontrés francs & honêtes; des Auguſtins effrontés; des Genoveſins angeliſés; des benedictins noirs & triſtes; des Victorins de belle humeur; des Carmes fringuants & devots; des Jeſuites benins; des Capucins à barbe griſe, rouge, noire & blanche. Quel ſpectacle, lui dis-je le ſoir à notre retour. Chèr Igli, me dit l'Anglois, les Sacrificateurs & les moines n'ont de different du peuple, que leur exterieur original, & leur interieur internal. Ils conduiſent des brebis innocentes & credules & s'en moquent dans le cœur. Cet Anglois, chèr Alha, n'aime pas ces nations eſclaves de Rome. Mais ce qui me ſurprend, c'eſt comment il n'acheve pas de penſer comme nos Iroquois. Il y a encore un reſte de prejugés chez lui, malgré ſes raiſonnements.

Je te predis qu'avant deux mille

lunes, toute la terre ſera de notre Religion. Je vois le train de ces climats; je diſtingue chez eux les ſentimens profonds ou ſuperficiels, ce que le cœur dicte, ou qu'une loi presque inſuportable ordonne. Cela montre, chèr Alha, qu'on peut bien obſcurcir la nature, mais non pas la detruire. Elle eſt la verité, & ſa force eſt plus forte que toutes les erreurs de ces pauvres peuples. Tous ces phantomes conſacrés & reſpectés par leurs Pères rebutent les yeux eclairés. Ils ſont ſurs des abus & ne ſont pas ſi aſſurés des avantages admirables & celeſtes, que leurs ſimples ayeux trouvoient à s'immortaliſer parmi quelques Venerables, & les ſaints du Paradis pour avoir donné des terres, pour avoir combattu pour les biens des Sacrificateurs & des ſolitaires, ou pour avoir pris une tonſure monachale: tel eſt, mon chèr Alha, le ſort des choſes humaines: la verité & les erreurs ont le même ſort, elles men-

meurent & revivent. Elles ont leur cours, leur tems & leur credit: mais le menſonge à ſur-tout tyranniſé ces climats toujours ſoumis aux artifices ſacrés, ou à la perſuaſion ſerieuſe & fanatique de mille & mille prêtres divers. De tout tems on a fait un ſacrilege à ces peuples de contredire leurs oracles. Socrates fut mis à mort, pour avoir contredit les dieux de la Grèce. Les grands hommes, chèr Alha, n'ont pas penſé & ne penſent pas differament de nous.

## *TRENTE-HUITIÈME LETTRE.*

Tous ces peuples, chèr Alha, ſe ſervent du Grand Eſprit pour tromper plus finement leurs compatriotes. Quoi donc me diras-tu? ſe peut-il qu'un être auſſi parfait puiſſe

ſervir d'inſtrument pour la fourberie. Je le penſois comme toi; mais je m'aperçois je me ſuis trompé: figures-toi, chèr Alha, que ſi ces cantons ſont remplis de fourbes en tout genre, ils le ſont auſſi de dupes en toute eſpèce. Ces derniers ſont en grand nombre. Les uns ſe laiſſent ſeduire par des louanges, qui naturellement devroient paſſer pour des injures. Les autres ſont eblouïs par l'eclat de la recompenſe: le courtiſan eſt flatté de l'hommage ſervile, qu'on lui rend. Le ſot eſt aveugle ſur ſon chapitre; il ne s'apercoit pas que ce n'eſt pas ſon merite qui lui attire l'encens, qu'on lui prodigue; mais le bien qu'il peut procurer. Le Magiſtrat eſt ſeduit par les beaux yeux d'une ſolliciteuſe & par l'amour qu'elle lui temoigne. Je le diſois l'autre jour à un de ces illuſtres. N'eſt-ce pas que tu as accordé aiſement à cette femme la grace qu'elle te demandoit? ne vois-tu pas ta bevuë

&

& ta ſottiſe ? Tu t'ès imaginé ſans raiſon te devoir à toi-même les careſſes qu'elle t'a faites. Sache Illuſtre, qu'elle te deteſte, & qu'elle ne t'aime qu'à cauſe de ton credit. Que viens-tu de faire? une injuſtice, ſans en recevoir qu'un prix affecté.

Tu ne connois pas l'Hypocriſie, mon chèr Alha ; ce mot te paroitra barbare. Graces au Grand Eſprit nos ayeux ne vous ont pas transmis le nom de ce vice dans notre langage ; veux-tu donc ſcavoir ce que les Européens entendent par ce terme? l'Hypocriſie eſt un culte faux, qu'ils rendent aux Dieux, aux Rois, aux Illuſtres, & aux Riches, pour attirer les regards & ſeduire les ſots credules. Que fais-tu là, diſois-je à l'oreille d'un chretien, abſorbé en adoration? je prie, me dit-il; non Venerable, tu dors, & l'homme eſt fait pour agir. Tu les prendrois, chèr Alha, pour des bienheureux, qui entourrent le trone du Grand

Esprit. Ces infames trompeurs sont assidus dans les Temples, & y font cent demonstrations qui approchent des vertus, telles que ces nations singulières se les sont imaginées. On les regarde avec admiration. Leur reputation augmente, à mesure que leur affectation redouble. Ces fous les prennent pour des modèles, & les proposent à la jeunesse; on les fait venir chez soi, pour attirer les benedictions du ciel. Tu juges bien, si les cagots se font tirer l'oreille? c'est l'unique but des caffards. Les voilà impatronisés: mais que font-ils? Tu le devines sans peine: ils gagnent l'esprit des Pères pour attraper leurs biens, & les Mères pour corrompre leurs filles.

Mais, me diras-tu, pour quoi ne pas se deffier de ces hypocrites, si on les connoit pour tels? Sache, que les François sont faciles à duper & que les Beats ne prennent pas toujours les mêmes routes. Ils ont de leur confrerie

des

des gens de tout état & de toute espèce. Ceux, dont je viens de te parler sont les moins à craindre, juge des autres. Les plus dangereux sont les chefs de leurs Temples. Ceux-là etant commis pour instruire, ont moins de peine à les tromper. Graves, insinuants, ils semblent craindre d'en trop dire. Ils cachent sous le voile epais d'une conduite sage le dereglement secret dont ils se nourrissent. On les voit precher avec onction des vérités, que leur cœur trahit. Il y a parmi eux quelques fois honêtes gens. C'est dans ces secrets aziles des pecheurs dont je t'ai parlé, qu'ils etablissent leur trone. C'est là que le pauvre peuple va subir la loi cruelle de s'accuser soi-même. Les loix de ce pais deffendent de croire & de profiter d'un aveu de cette espèce, mais ces Loix ne sont pas Ecclesiastiques. Ces hypocrites, pour autoriser leur exactitude pour d'autres Loix, qui dementent celles-là, pour se rendre d'au-

d'autant plus reſpectables & Saints, qu'ils ſont formidables, pour mettre dans leurs fers de plus en plus un peuple inſenſé, qui ſeroit ſcandaliſé de n'y pas être, les ſurchargent de liens, de honte & de malédictions prophetiques.

Ces peuples, dociles aux Loix que leurs Pères leur ont laiſſées, toutes inconſiderées qu'elles ſont, vont ouvrir le ſecret de leur cœur, & les fautes ingenuës qu'ils ont commiſes, à des hommes habiles & deteſtables, qui meſuſent de ces connoiſſances ſacrées, pour les accabler, comme à leur inſçu, par les perfidies les plus ſanglantes & les moins penetrables. Mon Curé m'en veut, me diſoit un chretien du peuple. Ces hommes, lui repondis-je, ſont ſans fiel; tu as tort Venerable. Il me dit le mot pour rire devant ma femme, continua-t'il. Il me parle de ma belle humeur, de mes voiſines, & d'autres choſes comme cela. Je crois à tous moments qu'il va tout dire. Il ne dit

pas

pas le mot clair, mais ma femme entend bien la tournure. Tiens Iroquois, j'ai eu affaire à une fille, mais c'etoit une foibleſſe; je te le dis bonnement; je l'ai dit à mon pretre à paques, & depuis ce tems, c'eſt ceci c'eſt cela. Il me dit des choſes à double entendre: pour une petite querelle que j'ai eu, il me donne le tort & me deguoiſe devant tout le monde, que je ne vaux rien. Je te plains, pauvre homme, lui dis-je, va t'en conter ton hiſtoire au grand Vicaire? Ventrebleu, me dit le manant, c'eſt déjà trop, qu'un prêtre le ſache: tout le pays le ſcauroit bientôt, ſi je le diſois à deux. Es-tu laboureur, lui dis-je? Ouï repondit-il. Va t'en donc cultiver ta terre, & cache ta ſemence en ſorte que les oyſeaux des champs ne viennent pas la decouvrir.

Combien d'heritiers legitimes ſont fruſtrés par les menées de ces caffards! pour expier des fautes qu'ils exagèrent au peuple, il faut leguer tout ſon bien.

Ce

Ce leg paſſe par les mains de l'hypocrite directeur, & ſe trouve ſouvent diſſipé ſans arriver à ſa deſtination. Combien de jeunes innocentes, qui decouvrent ingenument à leur confeſſeur le feu ſecret, que le temperament allume dans leur ſein & qui ſont contraintes enfin de l'eteindre en partie avec celui, qui en a reçu l'aveu. L'Hypocriſie eſt la maladie univerſelle de ces climats. Les lieux ſacrés n'en ſont pas exempts, & la cour du monarque en eſt infectée. Je regardois un jeune Sacrificateur, qui ſe diſpoſoit à l'episcopat. Je l'avois vu meſuſer de ſa loi: il ſe contrefaiſoit neanmoins admirablement, ſes geſtes & ſon maintien etoient devots. Il affectoit une modeſtie ſingulière, pour captiver ſon protecteur, & pour arriver à ſon but: cet homme, me dit un Venerable, reſſemble à M. ***. Sacrificateur il etoit haut, mais ſuportable; Evêque inſoutenable; Archevêque un ſot.

A la cour une place eſt un titre pour être ſupplanté, mille careſſes ſeduiſantes ſont preparées de toutes parts. Les embuches, les preſens, les ruſes captivent les moins attentifs. Le prince eſt triſte aujourd'hui, diſoit un Illuſtre; le miniſtre eſt guai. Les viſages decident là comme la lune du beau & du mauvais tems. Les courtiſans ſe transforment en autant de faces. De l'homme déſintereſſé & ennemi de ces perfidies ils en rient froidement. Les biens des peuples, qu'ils devorent, ou qu'ils attendent, les dedommagent du mepris que les ſages ont pour eux.

J'ETOIS ces jours paſſés dans une aſſemblée, où ces chretiens dans un certain tems de l'année ſemblent avoir perdu la raiſon. On les voit courir ça & là, comme des inſenſés; ils ſe transforment & ſe deguiſent en mille manières. Ils danſoient au ſon harmonieux des inſtruments celeſtes, qu'ils

ont

ont inventés: la curioſité m'avoit conduit dans ce lieu : je vis une infinité d'hommes ſans en connoître aucun. Tandis que je reflechiſſois ſur cette etrange privation de bon ſens, un homme s'approche de moi. Iroquois, me dit-il, je gage que tu ne me reconnois pas? on ne peut reconnoitre que par le viſage, lui repondis-je, & le tien n'eſt pas reconnoiſſable. Eh bien, me repliqua-t'il, je ſuis le Duc de * * *, Ne ſuis-je pas bien masqué? Ah, lui repondis-je, vous l'etes encore mieux à la cour à viſage decouvert. Il ſe retira, comme ſi je lui avois fait un compliment.

Que ces peuples ſont à plaindre chèr Alha! où eſt donc la ſimplicité de nos deſerts. Il envoyent, ces chrêtiens, des hommes pour multiplier leur Religion; quel ſervice ne leur renderions nous pas, ſi nous expoſions la vérité à leurs yeux!

TREN-

## *TRENTE-NEUVIÈME. LETTRE.*

LA franchiſe & la ſimplicité, mon chèr Alha, ſont ici les plus incommodes vertus du monde. On dit ſa penſée ſans mal vouloir & c'eſt un crime. Je t'ecris de la Baſtille, où je ſuis par l'ordre du Surveillant de cette ville immenſe. C'eſt l'epaiſſeur de la terre que ces murs impenetrables de pierre, où je ſuis renfermé. Je me promene quelques fois ſur cette Montagne, pleine de cachots terribles, & j'ai jetté ſecretement du haut en bas cette Lettre au hazard. Si mes amis prennent leurs meſures, tu la receveras. On dit que je ſuis un impie, & que je n'ai point de Religion. Que je ſuis la peſte de ces climats. Il eſt vrai, chèr Ami, que j'ai parlé librement de leurs folies;

mais pour leur honneur devroient-ils punir un homme, qui leur dit la vérité. J'aime ce Peuple, & ne peux m'imaginer qu'il me parle ſerieuſement, quand il me develope ſes idées. Au reſte, je ſuis ici bien nourri, mais je n'ai pas ma Liberté: ce preſent; que nous a fait le Grand Eſprit, on me l'a ravi. C'eſt là ma peine. Je n'ai pas froid; je ſuis mieux couché que dans nos deſerts. J'ai des viandes & du vin en abondance, mais ma belle Françoiſe n'eſt pas ici. Le Surveillant de ce ſejour me traite doucement, & me facilite les agrémens, qui dependent de lui. On dit que je ſuis heureux de n'avoir pas eſſuyé le cerbere, qui le devançoit. Avant de ſçavoir, que je ſerois enfermé dans ces priſons redoutables, mes amis me diſoient, tu vois ce rocher cruel & inexorable. Il y a des ſupplices ſecrets. Il s'y paſſe mille cruautés. Mille gens ignorés pour toujours ont ſubi les volontés odieuſes

des

des miniſtres, à l'inſçu du Monarque. Ce qui me conſole, c'eſt que je ne ſuis ici que pour avoir été fidèle à la Religion de nos Pères. Toute univerſelle, toute ſenſible & inevitable qu'elle eſt au cœur, elle a ſes ennemis : cependant ces peuples ne me paroiſſent pas diſpoſés à me tuer pour être Iroquois. C'etoit fait de lui, ſi mon Grand-Père fut venu ici. Ces nations ſont plus raiſonnables à preſent qu'elles ne l'etoient autrefois. On m'envoye chaque jours des Sacrificateurs, pour m'amener doucement à leurs dogmes. Ces Venerables entrent dans mon habitation maſſive, me parlent avec humanité, & prétendent, à ce que je vois, me chriſtianiſer.

Quest-ce que Dieu ? me diſoit un Moine Reverend, noir, ſans barbe, & ſans rabat, tels que j'avois vu les Compagnons de Jeſus. Je n'en ſais rien, lui dis-je. Dis-le moi Venerable. Tu ès docte, n'eſt-ce pas ? Nous

autres ne ſavons rien de tout ce que vous ſavez par vos Prophêtes, mais nous l'adorons ce Grand Eſprit, ſans en ſavoir deux mots de ſuite.

Eh bien Iroquois, qu'en penſes-tu, ajouta-t'il? Je penſe, lui repondis-je, que cet Etre eſt un être, que j'aime comme toute creature aime naturellement ſon principe, & que je ne connois point. Pour parler de lui je devrois l'avoir connu familierement; je devrois être lui-même. Ce Dieu continua-t'il, que tu n'expliques pas comme nos Catechismes, voit tout, ſait tout, il eſt Tout-puiſſant; alte là, Venerable, tu as menti. Quel ſou d'Iroquois articule le Pater? Dieu peut tout, & même te convertir par ſa grace, *quæ congruit* avec ta Liberté. C'eſt-à-dire avec ton *congruisme*, Venerable, que Dieu pourra, quand je voudrai, me faire Chrêtien. Par Saint Ignace, me dit-il, Iroquois, ne ſcais-tu pas que la premotion phyſique eſt

une

une heréſie, qui donne à Dieu une Toute-puiſſance injuſte. Quand tu remuë le pié ou la main, ce n'eſt pas Dieu qui le remuë, c'eſt toi : mais pour lui il concourt. Dieu n'eſt donc pas Tout-puiſſant, lui dis-je? Va, va, Reverend, ſouviens-toi de tes écritures. Ton Dieu, diſent-elles, fait tout au ciel & en la terre. Tous les cheveux de ta tête ſont comptés, il fait tout en toutes choſes, *omnia operatur in omnibus.* Iroquois, me dit le Venerable, Dieu ſeroit trop deſpotique, il a ſon diſtrict, & nous le nôtre. Nos docteurs ont retabli l'homme dans ſes droits; dis plutôt Sacrificateur, qu'ils ont ravi ceux de la divinité. Tu blaſphêmes contre la Societé, s'ecria-t'il; contre l'Eſprit de la grace qui y regne: va dire cela, lui dis-je, à tes Sacrificateurs ſeveres, & ils te repondront joliment.

Je ne me ſoucie pas, vois-tu Reverend, de vos querelles Monaſtiques

& Eccléſiaſtiques : mais, puisque tu m'interroges, je t'interrogerai auſſi à mon tour. Comment accommodes-tu l'immutabilité de Dieu avec ſa liberté ? car vous autres, vous avez fait l'Anatomie exacte de la divinité. Dieu eſt libre, me dit le Pater, & immuable tout enſemble ? Eh bien Reverend, tu conçois donc qu'un Etre eternellement immuable & neceſſairement inflexible a dû avoir un choix conditionel. Voilà les ſots myſtères, que vos vieux docteurs vous donnent à devorer. Ils ont mis par mégarde la liberté, qui n'eſt qu'un appanage d'imperfection, dans la Liſte des attributs de Dieu, parce que l'Homme raiſonne du Grand Eſprit, comme il raiſonne de lui-même petit avorton ; & vous les en avez cru ſur leur parole. Croismoi, Reverend, le myſtère n'eſt pas en Dieu mais dans ta crédulité & ton ignorance. Si la Liberté eſt une perfection de Dieu elle doit être infinie, il

il doit être infiniment Libre; or ſon immutabilité te dit, qu'il eſt infiniment ſans varieté de choix. Choiſis donc, Reverend, lequel des deux attributs tu veux ſauver dans tes Livres. J'en dis autant de la miſericorde & de la juſtice; deux autres qualités, que vous mettez a l'alambic. Ces deux attributs ne ſont-ils pas infinis? or l'impoſſible ſeul borne l'infini; donc que s'il eſt poſſible que Dieu ſauve tous les hommes, il le fait. La juſtice n'aura jamais rien à punir où la miſericorde n'eſt pas infinie: que dis-je, elle eſt avare, & odieuſe. Vous autres n'avez inventé en Dieu la juſtice, que ſur vos idées de peines de loix & de peché. La miſericorde, tout de même, vous en faites un eſpece d'entité pour en faire l'attribut alternatif de la juſtice. Veux-tu que je te parle franchement, Moine noir; vos idées ſont baſſes. Vous avez un fatras d'erudition de vos Sages, mais ce n'eſt

pas cela que je veux; c'eſt le bon ſens.

O Vierge Marie, dit l'un de mes Docteurs, cet homme eſt Payen entre cuir & chair; conviens Sacrificateur, lui dis-je, que tes Pères ont economiſé la juſtice, & beaucoup donné à la miſericorde. Ton Eſcobar, ton Filiucius, ton Emmanuelſa, ton Tambourin, ton Bauny, étoient un peu Iroquois. Ils ſentoient la ſottiſe de la multiplicité des Loix humaines; pour le peché, ils ne l'ont pas cru au fond plus que nous & ſe ſont toujours exprimés en gens d'Eſprit. Ils ne reconnoiſſent qu'un amour. Le divin & le charnel leur a toujours paru une viſion, imaginée par les dévots. Le méme amour, Dieu lui-même eſt unique; c'eſt de là qu'ils traitent favorablement ceux qui aiment, puisque quelque choſe qu'on aime, on ne peut aimer que Dieu. Ils étoient ſi perſuadés, que c'eſt une injuſtice d'avoir des biens en particulier, qu'ils ne ſont pas ſevères ſur la re-

reſtitution. Tous les vices, que ces cagots tes adverſaires exagerent, ils les ont raproché de l'innocente réalité. Tu as donc lu les vingt-quatre vieillards, me dit le Reverend? Oui, lui dis-je, ils ont quelques prejugés communs à ceux de ta Religion: mais au fond, il eſſeyent petit-à-petit de ſe raprocher de nous. Le pauvre Iroquois, diſoient les Paters, ce n'eſt pas ſa faute s'il n'eſt pas Chrêtien! ah çà, vous autres, dites-moi donc, ſeronsnous damnés? c'eſt ſelon, me dit le Moine noir. Nos Pères ont diſtingué pluſieurs revelations emanées de Dieu. Ils reconnoiſſent celle de Moyſe & de Confucius, deux Prophêtes, chaqu'un à leur manière, qui ont inſtruit les hommes. Mais, lui dis-je, Reverend, ont-ils oublié celle de la Nature? Non, continua-t'il: elle ſuffit pour ſe ſauver? Nos Docteurs ne font pas de difficulté là-deſſus: à moins, diſent-ils, que ces Peuples n'ayent entendu prêcher les

verités de l'Evangile, qu'ils ne les ayent reconnues pour divines, & qu'ils ne les ayent rejettées après; car alors ils seroient inexcusables. Mais toi, chèr Igli, n'es-tu pas dans le cas; nous t'annonçons le Messie, & tu te moques des saintes verités? Que veux-tu, Reverend, lui dis-je, c'est qu'avec tes Sornettes tu vas contre la revelation de la Nature. Elle est pure celle-là, ajoutai-je, & ne passe pas par les mains & les imaginations du gendre de Jetro & de ton Indien Legislateur.

Le Grand Esprit, dis-tu, est Createur du ciel & de la terre, & tu fixe le moment de ce grand ouvrage. Tu veux qu'il ait été en lui-même une éternité sans rien faire, à se delecter dans ses idées infinies. Quelle occupation donnes-tu à ce Dieu. L'amour oisif de soi-même n'est pas une vertu chez tes Reverends; au contraire, & tu suppose que cet amour eternel est demeuré oisif. J'aimerois mieux dire, qu'il

qu'il a agi & qu'il a formé le monde de toute éternité. Va, Sacrificateur, le monde eſt eternellement créé. Dieu a toujours aſſocié des creatures à quelque partie de ſa felicité. Sur quelle autorité conteſte-tu ce ſentiment, qui n'a de force d'ailleurs, que parce qu'il eſt ſimple & qu'il ſe perſuade aiſement? Eſt-ce par les calculs des tems de tes vieux pedagogues? Eſt-ce par la nouveauté que tu crois apercevoir au monde? Tes calculs incertains me font pitié. Commence pour gagner ton procés a faire revivre ces antiques Chinois & Egyptiens, qui commençant alors la manie, qui vous à tous agités depuis, d'ecrire dans vos climats votre ſageſſe & vos hiſtoires, ne nous ont donné que leurs reveries, & leurs préjugés. Juge du moindre fait, qui ſe paſſe dans ces tems attentifs, raconté en mille manières differentes, quel fond tu dois faire ſur ces me-

memoires enflés, ſelon la coutume de ces anciens? Salomon a bien dit, qu'on ne ſe ſouviendra pas après nous de ce qui ſe paſſe à preſent. Tout eſt difficile, & nous n'y entendons rien, dit-il encore. L'homme s'eſt entremeſlé dans mille queſtions, & Dieu a abandonné le monde à leurs diſputes. Sache Sacrificateur; qu'avant ces premiers ecrivains, ces premiers Auteurs de vos folies, le monde avoit toujours été comme nous dans nos deſerts. Ne ſerions-nous pas fous dans quatre mille ans d'ici, après que nos Vaillants auroient pris votre train, que vous apellez politeſſe, ſageſſe, culture, ſcience, beaux arts, ſi nos arrières enfans alloient montrer par cette epoque la jeuneſſe du monde, & la proximité de la creation. Tu radotes Reverend, de vouloir m'aporter la même preuve, parce que du tems d'Herodote on portoit les malades ſur les grands chemins: tu conclus que la medecine etoit encore bien

imparfaite, & que les hommes ne faiſoient alors que de commencer à reflechir. Crois-tu donc, que la medecine ait fait de grands progrès depuis pour le ſalut du genre humain. Va, va, Reverend, on devroit encore faire de même, que l'on faiſoit en ce bon vieux tems.

Il eſt impoſſible, qu'il n'y ait pas eu des creatures eternellement, parce qu'il eſt impoſſible qu'il y ait des eſpaces imaginaires. Le rien n'a ni exiſtence ni proprieté. Le rien eſt un nom, qui eſt né de tes préjugés, de l'evaporation de tes conceptions. Tu dis, que Dieu etoit en lui-méme; perſonne ne peut ſe renfermer non plus que ſe créer. Donc que Dieu n'étoit pas en lui-méme. Dieu ne peut-il pas mouvoir ce monde de l'eſpace qu'il occupe, & le placer dans un autre. Or ce lieu eſt réellement quelque choſe, & c'eſt celui-là que Dieu & le monde ont toujours occupé. Le rien ne

peut

peut rien contenir, le monde eſt contenu : conclus donc, Reverend, que Dieu avant la creation n'étoit pas en lui-même, environné du néant ; mais qu'il avoit formé, auſſi éternellement qu'il eſt éternel, ces Langes, cette enveloppe de ſon trone immortel, qui eſt le repos de ſon immenſité. Ces créatures, comme tu voudras les apeller, devoient tenir de l'intelligence infinie, qui les avoit faites : conclus donc encore, qu'il y avoit des intelligences créées. Tu te trompes donc, quand tu ne comptes les tems créés qu'au ſerceau du monde, pour me ſervir de tes termes. Que ſais-tu ſi ton monde n'eſt pas le millieme, le cent millieme monde, que Dieu à créés dans les tems ? Tu vois donc qu'il n'eſt pas fort raiſonnable de dire, comme tu l'aſſures *gratis*, que Dieu étoit en lui-même à ſe contempler oiſivement : vraiſemblance pour vraiſemblance, celle de tes Venerables eſt pitoyable.

Si je voulois aller plus loin, je te demandrois comment tu conçois que le Grand Eſprit ait pû tout créer de rien. Le Grand Eſprit peut-il faire l'impoſſible avec ſa Toute-puiſſance. Or je te dis, Reverend, qu'il eſt auſſi impoſſible, abſolument & ſans reſerve, à quelque puiſſance que ce ſoit, de faire que ce qui n'étoit pas, ait l'exiſtence, qu'il eſt impoſſible, qu'une Montagne ſoit ſans vallée. Nous autres dans nos deſerts jamais nous n'avons refléchi follement ſur tout cela, nous vivons & nous ſommes contens; mais tu vois, Venerable, dans quelles abymes vous autres vous precipitez. Que repons-tu à ceux qui te diſent en conſequence de ce principe, que le monde eſt Dieu? de très plattes raiſons, Venerable. Ils ſe moquent de tes discours ſcientifiques & myſtiques. Que ne leur dis-tu plutôt que le monde eſt ſa parole & ſon verbe éternel: il ne te reſte que cela pour pen-

penſer avec quelque juſteſſe. Pour moi j'ai cru d'abord que le monde étoit différent de la divinité, & pour raiſonner avec tes Sacrificateurs je le diſois créé, mais ſache, Moine noir, qu'a moins que tu ne me prouves qu'il eſt poſſible de faire quelque choſe de rien, je ne croirai jamais ta creation. Va voir aux écoles comme on berne Descartes, pour avoir dit que Dieu pouvoit l'impoſſible. Voilà la converſation, mon chèr Alha, que j'ai eué avec mes Miſſionaires. Je t'embraſſe chèr Ami, aime moi toujours comme je t'aime.

## QUARANTIÈME LETTRE.

Le lendemain mes Sacrificateurs reparurent : que penſes-tu, Iroquois, me dit l'un d'eux du myſtè-

re

re de la Trinité? J'ai etudié tes Livres; lui dis-je, & je fais que tu crois, ou plutôt que tu fais ſemblant de croire un Dieu en trois Perſonnes, mais pour moi, Venerable, qu'ai-je affaire de tes dogmes. Rends les croyables avant d'exiger de moi de la docilité. Crois-tu au Catechisme des Turcs? Non, me dit-il, ni moi au tien. Vous bataillez tous enſembles ſur la Religion, & vous vous chargez d'impoſtures & de menſonges; fais-tu le parti que je prens, Moine; c'eſt de croire qu'en cela vous avez tous raiſon.

Les Payens éclairés, reprit l'Enfant de Loyola, ont déviné le myſtère de la très-ſainte Trinité. Mercure trismegiſte dit: *Monas genuit monadem & in ſe ſuum reflexit ardorem*, ergo, ſi tu ne crois pas à l'Evangile, crois au moins un grand homme, qui n'a eu d'autre maitre que ſa raiſon. Tu ès bête, Moine noir, lui dis-je, ne fais-tu pas que ce mot, que tu dis, eſt une fadaiſe in-

ventée des milliers d'années après; cite-moi les Sybilles encore, & je te tournerai le dos. Ton Mercure trois fois grand, que dit-il, dans ce paſſage? il parle d'un Dieu, d'un monde, & d'un amour, qui par reflexion retourne vers le Createur : où vas-tu imaginer là ton myſtère.

St. Athanaſe & Denys d'Alexandrie, reprit le Moine, comprennent la Trinité ſous l'idée d'une fontaine, d'un fleuve, & du lit qu'il occupe. Sous l'idée du Soleil, qui eclaire, & qui opère les merveilles de la Nature. Sous l'idée de trois Lanternes (*), qui different veritablement entre elles, mais qui produiſent une même Lumière. Que me dis-tu avec tes Lanternes, Enfant de Loyola, elles n'ont pas toutes trois ni même nature, ni égalité de lumière, ni circumince ſſion : trois éclairent plus qu'une : or il faudroit pour

(*) Athanaſ. Discours. 4. contre les Arriens.

pour ta comparaiſon, qu'une éclaira comme trois. C'eſt tout de même, repartit le Reverend. Apprens Iroquois, qu'une ſeule perſonne ne fait pas une communication de ſa grace auſſi parfaite, que comme quand le Fils & le Saint Eſprit y repandent leurs graces particulières aux perſonnes & non à la nature. Il y a bien de la différence entre manger le Fils de Dieu, & recevoir le Saint Eſprit. De plus, Iroquois, pour te donner à comprendre la ſainte & indiviſible Trinité, ſouviens-toi d'un axiome important; *nulla beatitudo poteſt conſiſtere ſine conſortio.* Que dis-tu, Venerable, il prouve clairement ce que je te diſois hier, que Dieu n'a pu être heureux, ſans aſſocier quelque creature au bonheur. Mais il ne prouve nullement la pluralité des perſonnes en Dieu; cet apophtegme de tes Sacrificateurs me fait ſouvenir, que je ſuis malheureux ici, parce que je n'ai point de femmes; mais Dieu,

qui ſe ſuffit à lui-même, tu vas exiger pour ſon bonheur, qu'il ait des perſonnes divines, qui partagent ſon eſſence. En vérité tes conjectures ſont inſenſées. Sont-ce là tes preuves d'eſſai, Venerable ? La difficulté eſt, de me montrer, que ton myſtère de Trinité n'eſt pas impoſſible.

COMMENT me prouveras-tu qu'il ne repugne pas, que trois faſſent une unité ? Ou ton Dieu eſt l'impoſſible lui-même, au lieu d'être l'Etre neceſſaire, ou tu te trompes dans le myſtère de ſon eſſence. Je te laiſſe reflechir ſur tes ſottiſes ; & je conclus, que le Grand Eſprit ne t'a jamais dit ces dogmes, qui te font rougir. Tu conviens que les myſtères ſont au-deſſus de la raiſon, & tu prétens que dès là ils ne ſont plus contre la raiſon. Sache Moine, que l'impoſſible, que ce qui repugne abſolument à la raiſon la combat preciſement, & eſt contre elle en la maniére que quelque choſe peut être con-

contre elle; ou toi & ta ſequelle chretienne n'avez pas le ſens commun. Repons-moi, Venerable, la Nature infinie de Dieu, n'a-t'elle pas les mêmes atributs dans chaque perſonne; ces perſonnes ſont donc identifiées, puisque la Nature eſt indiviſible, & qu'il n'y a pas une, deux, trois natures. Ou parles-moi d'une diverſité de nature, ou d'une unité de perſonnes. Trois choſes, qui ſont une par Nature & par eſſence, ſont une même choſe abſolument. Ce qui me ſurprend, Reſpectable, c'eſt que les Juifs n'ayent pas eu ces notions claires: tu conviens cependant, que ſans cela ils ont été en Paradis. Leurs Prophètes ne prechent pas ces vérités importantes. Jeſus laiſſe le myſtère presque au même état, & n'eſt nullement ouvert dans ſon Teſtament. Donc que Dieu n'a pas cru, que ces ſecres fuſſent bien intereſſans. Il en fait de même pour tout le reſte. Il demande une vie pauvre & humble,

ſelon ta Loi que vous ne pratiquez guères. Il laiſſe des tenebres par-tout où nous voudrions voir clair.

Tu me cites ton paſſage *tres ſunt qui teſtimonium dant in cœlo, pater, verbum, & ſpiritus ſanctus & hi tres unum ſunt.* Tu n'y penſes pas, Sacrificateur: c'eſt un paſſage, qu'un Iroquois ne croit point. Je paſſe la credulité aux Diſciples de tes Pedagogues: mais conſulte tes vieux exemplaires, les plus ſurs & les moins ſuſpects, tu n'y verras pas un mot de ce texte. Tu me demandes l'Epoque de cette introduction. C'eſt Venerable préciſement le tems, où il ſe trouve cité par tes Docteurs poſterieurs. Les Pères de Nicée au troiſième Siècle l'auroient-ils oublié? Ils ſavoient l'écriture auſſi-bien que toi, Reverend; pluſieurs l'avoient à cette aſſemblée fameuſe ſur leur poitrine, comme le temoignage & le monument de leur foi. Aucun cependant ne fit la citation, qui étoit deciſive con-

contre les Arriens, & contre ceux qui ont attaqué ton myſtère. Remarque, Venerable, que je ne te crois pas perdu pour adorer trois Dieux, qui n'en font qu'un. Celſe avoit le défaut de vos climats, & vous rendoit odieux mal-à-propos. Pour moi, Venerable, je n'inſulte point à vos préjugés, quoique je les croye inſenſés: je ne les crois pas criminels.

As-tu pris garde, Venerable, que Jean fait la comparaiſon de l'union de la Trinité avec le Sang, l'Eau, & l'Eſprit, qui rendent témoignage ſur la terre. Or je te ſoutiens, ou que Jean a fait une comparaiſon impertinente, ou ſi elle eſt juſte, qu'il n'a pas cru ce que tu crois de la Trinité. Il compare l'unité de ſubſtance & la diverſité de perſonnes à l'Eſprit, l'Eau, & le Sang: je t'en laiſſe le juge & conclus.

Quand Jeſus parle de ſon unité avec le Père, *ego & pater unum ſumus.* Il fait ſentir, que c'eſt par la grace

qu'il a cette unité, & non par la nature. Je te prie, mon Père, dit-il, que ceux que tu m'as donné soient une même chose avec toi comme je le suis. Or, Venerable, Jesus ne pouvoit pas demander que les Elus fussent dieux comme lui. Cependant qu'ils soient, dit-il, une même chose avec toi, comme je le suis. Donc que l'unité, dont, il parle, n'étoit qu'une unité de grace, & non une unité de Nature.

Tu me cites encore ce passage, la vie eternelle consiste à vous connoître seul vrai Dieu, & Jesus Christ que vous avez envoyé, *hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum & quem misisti Jesum Christum.*

L'Ecriture n'apelle Dieu que le Père, le Christ, qui est appellé Fils, est le premier né parmi les Frères elus, *primogenitus in multis fratribus.* Pour me prouver que ce texte du dix-septième Chapitre de Jean doit s'entendre de la divinité de Jesus, tu ajoutes,

tes, perſonne n'a connu le Père ſinon le Fils. Ne vois-tu pas que cela ne veut dire autre choſe, que pour connoître le Père, la doctrine de Chriſt eſt néceſſaire à tes Peuples, mais il n'eſt rien dit là de la divinité de Jeſus.

Ne reconnoit-il pas, lui-même, qu'il ne ſait pas le jour du jugement dernier? Mais, Iroquois, me dit le Venerable, nos ecritures prouvent clairement, que le verbe étoit Dieu. Sache Moine, lui dis-je, que le titre de Dieu eſt donné aux Anges & aux Juges de la terre, & que quand ce mot eſt dit du Grand Eſprit, il y a un accens deſſus, comme je l'ai remarqué moi-même dans les originaux de tes Livres, pour montrer, qu'il y a des Dieux Metaphoriques, & qu'il eſt le ſeul veritable. Moyſe eſt apellé le Dieu de Pharaon.

Le verbe ſelon tes écritures n'eſt-il pas engendré? Tu ès mon Fils & je t'ai engendré aujourd'hui, dit David. Donc que le verbe n'eſt pas éternel.

Ou le Fils étoit, ou il n'étoit pas, quand il a été engendré. S'il n'étoit pas, donc que le Fils n'eſt pas éternel; s'il exiſtoit, comment le Père l'a-t'il engendré?

L'Acte, par lequel le Fils eſt engendré, apartient au Fils ou il ne lui apartient pas. Si étant de même nature que le Père, cet acte lui apartient, il s'eſt donc engendré lui-même, ce qui eſt impoſſible; ſi-non, il y a donc une operation infinie dans le Père, que le Fils n'a pas, & par conſequent il n'a pas toutes les perfections de la Nature du Père, il n'a pas la même eſſence avec lui.

Ou le Fils eſt ſans ceſſe engendré, ou le Père a ceſſé de l'engendrer. S'il l'engendre ſans ceſſe, il n'a donc pas ſa perfection: ſi le Père a fini ſon operation, & qu'il ſoit engendré, donc que le Père a commencé cette génération; donc que le Fils n'eſt pas éternel. Paul apelle le Chriſt le premier

mier de toute (*) Creature *primogenitus omnis creaturæ:* tes Ecritures mêmes font contre toi, Venerable. Jesus, dans l'Evangile de Jean, Chapitre douze, dit, celui qui croit en moi ne croit pas en moi. Donc que le Fils n'eſt pas Dieu pour croire à lui, mais qu'en croyant à ſes paroles, on croit au Dieu qui l'a envoyé. Le Fils ne peut rien faire, que ce que le Père lui montre; donc qu'il n'a la toute-puiſſance que par emprunt. Pour quoi m'apelles-tu bon, dit-il ailleurs; il n'y a que Dieu qui ſoit bon. Je vais monter vers mon Dieu & le vôtre.

Tu n'entens pas nos Ecritures, me dit le Venerable. Les entens-tu mieux, lui dis-je, Moine. Je te les cite pour te payer en ta monnoye. Tu me parle Ecriture, & je te montre qu'elle eſt inintelligible, puis qu'a tes textes, j'en oppoſe de contradictoires. Ce

(*) Chap. 1. Epitre aux Coloſſ.

Ce qui me ſurprend Reſpectable, c'eſt que tu m'apporte un mot de ces Livres, comme une preuve. Que diroistu, ſi je te citois quelque Livre Iroquois, ſi nous en avions, & que je concluſſe que tu as tort, parce que tu ne penſerois pas de même. Tu me regarderois comme une bête ſans raiſonnement, comme un reveur entouſiasmé. Va, Reverend, j'en dis autant de toi. Tu veux me convertir: parles moi le langage des hommes, & non celui de tes Illuminés. Je te forcerai bien, dit le Pater de croire à nos Livres. Sais-tu bien, Iroquois, que c'eſt la Parole de Dieu? montre moi donc d'abord, que Dieu a parlé, lui dis-je. Il me prouva le Nouveau Teſtament par l'Ancien, l'Ancien par le Nouveau. Tu m'ennuyes, lui dis-je, Moine noir; á quoi ſe reduiſent tes preuves de la divinité de tes Livres. Tes Illuminés t'aſſurent, que Dieu leur a parlé, mais ne ſens-tu pas l'inſuffiſan-

ſance d'une affirmative, qui me ſemble ſans preuve. Comme tous vos climats ont cru jadis les oracles de Delphes, & les apparitions des Dieux, tu crois le Grand Eſprit fait homme. Si tes Hiſtoires n'en faiſoient foi, aurois-tu jamais cru que ton monde eut été univerſellement fou, pendant pluſieurs milliers d'années? Ne m'apportes donc pas ta nouvelle crédulité, accreditée par ce qu'elle a pris la place de la prémière, pour preuve de la vérité. Ton monde, Sacrificateur, a cru trop aiſement mille erreurs, dont tu conviens, pour être digne de l'attention de nos deſerts invariables. Vous autres dans ces vaſtes contrées, que vous habitez, n'avez fait que vous précipiter de ténèbres en ténèbres, & que changer ſucceſſivement de folies. Les annales, dis-tu, de ton ancien monde te font rougir? & l'hiſtoire ſimple de ce que je vois à préſent parmi vous, fait rougir nos Illuſtres, & fera rire dans deux mil-

mille ans, ceux qui viendront après toi. Chaque Peuple de tes contrées a ſes Inſpirés & ſa Religion. Vous vous condamnez tous reciproquement, & le Turc trouve au moins autant à gloſer ſur l'Evangile, que tu trouves à redire à l'Alcoran.

Que dis-tu, pauvre Iroquois, reprit le Pater? nos Livres ont je ne ſais quoi de Divin, qu'on ne trouve pas par-tout ailleurs? dis plutôt Moine, que ces Entouſiasmés ſentent cela, mais point du tout les hommes ſenſés, qui en jugent froidement. Comment, dit le Reverend, ſix cent mille hommes dans le Deſert avec Moyſe, ne ſont-ce pas là des temoins oculaires de la Parole de Dieu écrite? Temoins oculaires! Tu ès bête Moine. Moyſe n'avoit-il pas deffendu, ſous peine de mort, d'approcher de la Montagne? Va, va; il avoit ſes raiſons. Les rebellions continuelles de ce Peuple ne montrent que trop ſes ſoupçons, & qu'il n'é-

n'étoit pas ſi perſuadé, que tu le crois, de ce myſtère. Moyſe n'eſt venu à bout d'eux, que comme un habile Chef qui manie les eſprits dans le gout qui peut les gagner. Ils ſe ſont attachés à lui, comme les Arabes à Mahomet. Va leur dire à ces nations plus étendues que toi par leur Religion, que leurs Pères n'ont pas été les temoins auriculaires de la Voix de Dieu même, qui parla à Mahomet. Ne viens donc pas Moine, me donner pour preuve de divinité de tes Livres, tes ouvriers de briques paſſés au Deſert, qui ont entendu Dieu; à moins que tu ne conviennes, que les Ottomans ont la même raiſon à produire en leur faveur. Les Turcs & les Juifs ont conquis des Pays, & ont cru en maſſacrer les habitans, par l'ordre du ciel.

Que viens-tu me dire avec tes miracles Moſaïques. Cet impoſteur, Legislateur d'un Peuple mépriſable, & qui vouloit comme tous les autres ſe-

rendre fameux par leur antiquité & leur origine, oſe donner pour prodige le paſſage de la mer rouge. Alexandre n'a-t'il pas paſſé la mer de Pamphilie. La Manne tombe naturellement en Arabie. Un vent de mer aporte des ſauterelles & non des cailles comme tes ignorans l'ont cru: c'eſt un miracle de l'habile hebreux: il trouve une fontaine dans le fond d'un rocher: il profite de tous ces avantages pour ſe rendre reſpectable. Va, va, Moine, le monde a cru les prodiges des Dieux. Moyſe feroit à preſent de l'eau toute claire; pourquoi ces tems reculés ſont-ils deſtinés aux merveilles? D'où vient ne voit-on plus des Legislateurs & des fondateurs de Peuples chercher à s'immortaliſer? ils trouveroient, peut-être autant de ſots credules: mais le tems eſt paſſé, où les peuples ſtupides, amateurs du merveilleux, & intereſſés à le fomanter par leurs applaudiſſemens, ne ſeroient plus dis-

diſpoſés à ſuivre les caprices conſacrés d'un fourbe de la divinité.

Ah! chèr Igli, me dit affectueuſement le Pater? ce ſont les Propheties accomplies qui prouvent ſans replique la divinité de nos Livres. Laquelle, lui demandai-je? les Prophètes prédiſent que les nations briſeront leurs idoles, me repondit-il. Oui, lui dis-je, Reverend, comme je te prédis ſans grand ſecret, que ton monde ne croira plus un jour tes folies, que tes Apotres n'ont introduites qu'à la faveur de la créance d'un Dieu. Sache, Moine, que les nations n'ont fait avec vous que changer d'idoles. Quelle différence y-a-t'il entre tes Chretiens agenouillés aux piés d'un magot reveré, & tes Payens prians la ſtatue de Jupiter, de Venus, ou de Mercure? On vend à la porte de tes Temples des petites Idoles, comme à la porte du Temple de la Diane d'Epheſe. Je te défie de me citer une Prophetie, qui ne ſoit à dou-

ble ſens comme les oracles. Tes Semaines de Daniel, ſi vantées par tes Sacrificateurs, dependent d'un calcul arbitraire. Les Juifs les comptent pour des Semaines de Siècle, toi pour des Semaines d'années. Qui t'a dit qu'ils ont tort & toi raiſon? Regarde leur fermeté.

Ta Prophetie de Jacob, Venerable, peut-elle s'entendre de Jeſus? Le Sceptre n'étoit-il pas ſorti de Juda dès le tems des Aſmonéens; alors il n'y avoit plus de Roys de Juda: c'étoit donc là l'epoque preciſe. Examine à preſent le tems, où ton Meſſie eſt venu; & ſi c'eſt au tems des Machabées, ou plus tard de pluſieurs Siècles. Peux-tu, Moine, en disconvenir, malgré tes ſubtilités peu propres à ſatisfaire un Iroquois. Laiſſes-moi donc, reverend fou, dans ma Religion, & va t'en. Tels ſont, chèr Alha, les discours fatiguans de ces originaux. Mes Sacrificateurs me ſont de grands raiſonnemens, mais ils ne vont pas au fait. Je veux du preciſ,

du clair, & du concluant, & je te jure, chèr Ami, qu'ils ne me donnent rien de tout cela. Je ne ſais ſi mes amis ont ſoin de ramaſſer mes lettres; mais je ſoulage mon cœur. Je n'ai d'autre occupation ici que de diſputer & de t'ecrire. Embraſſe ma chère Glé; ſi jamais je ſors de mes chaines, aſſure-toi de mon prompt retour.

## *QUARANTE-UNIÈME LETTRE.*

Mes Venerables ne manquèrent pas de revenir. Quoi, me dit un d'eux, chèr Igli, nos Martyrs, qui ont répandu leur ſang pour ces vérités, ne ſont pas capables de te prouver, que Dieu ſeul a pu inſpirer des forces ſi au-deſſus de la Nature? Que dis-tu, Moine? Ne ſais-tu pas, qu'on ſe fait egorger pour l'erreur? Souviens-toi

des Maſſacres que vous autres avez faits des Proteſtans. Avec quel courage pluſieurs d'entre eux ne ſont-ils pas morts? Si l'on en croit les hiſtoires? quelle joye! quelle conſolation n'ont-ils pas montré dans leurs ſupplices? Tes Martyrs, donne les pour des hommes qui ont cru leur Religion vraye, & non pas comme des hommes, qui en prouvent la vérité. Il ne faut que l'amour de la Patrie, ou une certaine fierté, pour faire bruler tranquillement ſa main dans un braſier ardent, comme a fait *Mucius Scevola* dans la tente de *Porſenna*. L'opiniatreté, ou la valeur ſont capables d'en faire autant.

SAIS-TU que l'homme courageux devient en quelque ſorte inſenſible. La difference qu'il y a entre ces braves & tes Martyrs, c'eſt que les uns ſe ſont ſacrifiés pour leur Patrie, & les autres pour des Viſionaires.

MAIS, reprit le Venerable, les Miracles de Jeſus, & ſa Reſurrection ſont in-

inconteſtables ? Comment veux-tu, Moine noir, que je les croye, ces prodiges, quand je vois les plus habiles Juifs, les plus éclairés, les Pretres & la Synagogue, les regarder comme des fables ? Que ne crois-tu donc, Reverend, les Miracles de ſaint Paris ? Ses Sectateurs diſent, qu'il arrive à préſent ce qui eſt arrivé au tems de Chriſt. Que la Synagogue de tes Pontifes tient encore Jeſus ſous l'Anatheme ; qu'elle chaſſe de ſa communion ceux, qui croyent en lui ; qu'elle décrie ſes miracles.

POUR me prouver les Miracles de Chriſt, que me dis-tu Sacrificateur ? Qu'ils ont eu une foule de Peuple pour temoin, quoiqu'ils fuſſent démentis par les Sçavans orgueilleux, les Grands, & les Prêtres incredules ? & moi, je t'en montre autant ſous tes yeux. Plus de cinq cent mille hommes croyent & ſoutiennent les miracles de ce Venerable enterré, près d'un de tes Temples, &

vous regardent tous vous autres Papiſtes, comme des aveugles : ils endurent les exils & la perte de leurs biens, pour deffendre leur ſentiment. Des Illuſtres à la cour, dans les armées, & la judicature, s'attachent à eux, vivent pauvrement autant qu'ils peuvent, auſtérement comme eux, & les aident de leurs biens. Tu prétens cependant, que ces honnêtes gens ſont fous. J'en dis autant de toi & de ta populace, qui a cru les prodiges de Chriſt.

Ne ſais-tu donc pas, Moine, juſqu'où peut aller la crédulité des nations de ton monde? Y a-t'il extravagance, qui n'ait eu ſes partiſans. Feuilletes ton antiquité, & les Annales plus modernes.

Ton hiſtoire de la Reſurrection de Chriſt n'a nulle vraiſemblance; tu me donnes pour temoins des femmes, pleines d'imaginations & attendries? Tu me donnes quelques hommes, dont le cerveau ſe creuſoit à force de jeuner, auxquels il s'aparoit?

QUEL jugement les hommes judicieux de ce tems en ont-ils fait ? Ils les ont traités d'Entouſiaſtes, qui pour autoriſer la Secte nouvelle de Jeſus, avoient caché ſon corps. Son Aſcenſion étoit un fait étonnant & capable de faire changer de ſentiment à la nation Juive: tous ces faits ſe paſſoient à la porte de Jeruſalem. Les Docteurs, les Grands, les Prêtres, & tout le corps de la nation n'en a jugé que comme on a fait à Paris du Prophête Elie, nouvellement arrivé.

TON hiſtoire de l'Annonciation de Gabriel eſt drôle. Barpanther, diſent les Juifs, étoit l'Ange, qui lui apparut comme ton Père Girard à la Cadiere. L'innocente & belle Marie dans ſes vapeurs ne s'aperçut de rien, & le bon homme Joſeph en eut murmuré, ſi le jeune hebreux n'eut achevé ſon artifice, par une nouvelle apparition, que le vieux & ſimple Iſraëlite crut comme un article de foi. Va, va, Sacrificateur,

teur, ton compagnon en a fait autant, mais par malheur il s'adreſſoit mal; une fille eſt dangereuſe pour ces operations : une femme auroit été bien mieux ſon affaire.

Ah, chèr Igli ! n'écoutez pas ces perfides Juifs, qui-ont crucifié notre Seigneur, me dit le Venerable? Va, va, lui repondis-je, on feroit fort bien d'en faire autant à tous vos Chefs de Secte. N'eſt-ce pas, Moine, que ſi on avoit pendu Luther & Calvin, s'eut été une très bonne œuvre? qui en doute, chèr Igli? me repondit l'Enfant de Loyola. Eh bien, Moine, lui repliqu'ai-je, voilà ce que les Juifs ont fait à Jeſus. Raproche-toi des tems & des circonſtances ; & ſouviens-toi qu'on penſoit alors de lui tout ce que tu penſes de tes Sectaires, dangereux à l'Etat & à la Religion. Plut à Dieu, Iroquois, que ces coquins, continua le Pater, euſſent été brulés comme *Jean Hus*, pour le bien des ames Allemandes,

des, Hollandoiſes, Angloiſes, Dannoiſes, Suedoiſes, Pruſſiennes, Bohemiennes, & Suiſſes, qu'ils ont envoyées à tous les Diables! mais Jeſus quelle difference! un Dieu qui vient ſe montrer aux Juifs, pour leur annoncer qu'il eſt le Meſſie! . . . . . O ciel! tu ès fou, Sacrificateur? Tu as été bercé avec ces idées, mais le Synagogue & la plus pure portion du Peuple jugeoit de tout cela de ſang froid. Tu veux donc mieux être inſtruit de l'accompliſſement des Propheties, & de la Foi des Juifs, que les Juifs eux-mêmes, Que dirois-tu de moi, ſi je voulois être plus inſtruit que toi, & ſi j'allois apprendre à tous tes Pontifes, tes dogmes, les deciſions de tes Conciles, & ton Catechisme: tu me regarderois comme un extravagant; Sache donc, Moine, que vous autres Chretiens êtes ces extravagans, à l'egard des Juifs.

Ces Juifs ſont des impies, reprit le Reverend, de blaſphemer ainſi contre

le Myſtère de l'Incarnation. En bonne foi, Pater, lui dis-je, pourras-tu, toi & ta bande bien heureuſe, me perſuader, qu'une Fille Juive, accoucha jadis d'un enfant, pour avoir entendu parler un Ange? Va, va, les enfans ne s'introduiſent pas par l'oreille. Tu ne le ſais peut-être que trop, Moine noir, que cela ſe fait tout autrement.

C'EST un Myſtère, reprit le Beat. Ah! Sacrificateur, lui dis-je, tu en fais bien accroire au Grand Eſprit. Tu lui fais faire autant de perſonnages qu'à un Comedien. Sache que Dieu n'a fait qu'un Myſtère, qui eſt la creation du monde. Tout impenetrable qu'il eſt, il l'expoſe à nos yeux. Pour les tiens, ils ſe ſont tous paſſés dans l'obſcurité, ſuſceptible de mille menſonges. La vérité n'aime pas les tenèbres. Comme elle eſt faite pour tous les hommes, elle ſe montre à tous. Dieu n'en fait pas un ſecret. Tes erreurs ſont capables d'offusquer ſa lumiere, ſans quoi les

les yeux la verroient toujours. Jamais Dieu pour ſe faire connoitre, a-t'il voulu detruire les lumières de la raiſon?

REMARQUE, Moine, que ſans nous faire faire un effort de raiſonnement, cet Etre aimable ſe fait connoitre. Les cœurs les plus ſimples & les moins capables de tes ſciences les connoiſſent encore mieux que toi, & l'aiment plus ardemment. La raiſon eſt la prémière revelation, qui eſt ſans contredit émanée de Dieu. Je ſuis donc certain, en lui obéiſſant, de ſuivre le flambeau que Dieu lui-même m'a donné. Dieu ne peut donc pas me punir de l'avoir ecoutée avec ſimplicité, & de l'avoir ſoutenuë. N'eſt-elle donc pas, Sacrificateur, auſſi reſpectable, cette revelation, que la tienne? Tu oſes la traiter d'impie, & me regarder avec horreur, parce que j'y ſuis docile? Sache, Moine aveugle, que c'eſt au Grand Eſprit que tu t'en prens, & non pas à moi. Sois auſſi ſûr, que ta revelation

n'eſt

n'eſt pas une invention humaine, que je ſuis ſûr que la mienne eſt du Ciel. Tes Chretiens ont douté mille fois des Hiſtoires de Moyſe, mais jamais a-t-on pu douter des impreſſions & des lumieres des Eſprits & des cœurs. Me conſeillerois-tu de changer ma certitude invariable, pour mille incertitudes? ma Religion pour ton Fanatisme? Va, Moine noir, & laiſſes-moi reſpirer: ces hommes, chèr Alha, me font en vérité une grande compaſſion: ils veulent me convertir à leurs dogmes; mais je pourrois bien en avoir fait quelques uns Iroquois.

On dit ici que ces Venerables ſont Chinois à la Chine, & Brachmans chez les Malabars. Ils pourroient bien être Iroquois chez nos Vaillans: Prie, chèr Ami, le Grand Eſprit de les détourner du deſſein de paſſer dans nos deſerts. Avertis nos Illuſtres d'aller ſur les rivages, & d'exterminer à coups de fléches tous les Venerables, qui voudroient s'inſinuer dans nos ſaintes habitations.

QUA-

## *QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE.*

Je fus fort ſurpris, mon chèr Alha, de voir encore mes Venerables m'aborder d'un air doux & ſerain. Et de la morale de Jeſus me dit un d'eux, qu'en penſes-tu, chèr Igli? c'eſt là où le verbe de Dieu paroit ſenſiblement? & c'eſt là, lui dis-je, ce qui eſt le mal executé. Les anes ſont dociles comme vous, mais ils ſont retifs en chemin. Ton Chriſt étoit Iroquois, Venerable: il ſemble ne s'être appliqué qu'à vous faire revenir à notre ſimplicité? Il ne vous inſpire ni la curioſité ni les ſiences, ni l'amour des beaux arts. Il vous rapelle à la felicité, que l'on goute à n'avoir pas les vaines richeſſes du génie. Vous êtes riches vous autres de cela? Il vous promet une beatitude auſſi grande, que

que ſi vous poſſediez un Royaume, ſi vous autres Docteurs, voulez être des pauvres d'eſprit.

Il vous invite à ne vous meſler d'aucunes des affaires d'ici bas. *Beati mites*! cela n'eſt pas vrai me dit le Moine. Nous nous en mélons, mais c'eſt pour le bien des Chretiens? de là vient, Reverend, lui dis-je, qu'on ne peut vous voir poſſeder la terre. Un Venitien m'a dit, qu'on vous chaſſoit tous les ans. Tes Venerables ont été chaſſés de France: aparemment que vos Moines ne ſont pas de la beatitude de ceux, dont Chriſt a dit qu'ils poſſederoient la terre.

Ah! pauvre Iroquois, dit le Reverend, jamais oracle de Chriſt n'a été mieux & plus amplement accompli qu'en nous. L'Europe & presque tout notre monde, nous le poſſedons ſpirituellement ou temporellement; nous reſſentons de jour en jour la beatitude de Jeſus, donc que nous ſommes

les

les *mites* de l'Evangile en queſtion. En ſorte, leurs dis-je, que vous avez raiſon, & que j'ai tort. Je te demande excuſe, Venerable *mitis*; toi Reſpectable, tu ès encore *mitis*, toi auſſi, & toi auſſi. Vous autres Moines êtes rufés ! pour me prouver que vous êtes compris dans la prémière partie de la beatitude de Jeſus, vous me montrez que vous pratiquez la ſeconde.

Remarque, Sacrificateur, la folie des ris & des joyes, continuai je: elles ne font extravaguer les Peuples de tes climats, que pour avoir abandonné la douceur pure, que l'on goute dans nos ſolitudes, ſans diſſolutions & ſans excès. Jeſus penſoit judicieuſement, quand il nous invite aux larmes: il falloit par un remede violent arracher à tes Peuples le bandeau, qui l'enchante. Ils veulent trouver la felicité où elle n'eſt pas. Ce n'eſt pas en s'enervant par les debauches exceſſives, que l'homme eſt heureux. Si je voulois

vous

vous faire devenir Iroquois, je voudrois, malgrés votre éducation, vous faire verſer mille larmes, & vous accoutumer à vous endurcir au froid, au chaud, à la faim, à la ſoif. Notre felicité nous ne l'achetons pas à ce prix, parce que dès l'enfance nous pratiquons, la ſeverité. Cette façon de vivre nous conſole, laiſſe notre eſprit ſerain, & toujours pret à s'embraſer de l'amour de la divinité. Pour tes Chretiens, qui croyent que Dieu habite avec eux viſiblement & qu'ils le mangent, ils ſont toujours envelopés des ténébres & du tumulte des plaiſirs, & d'occupations inconnuës dans nos deſerts. La matière éternelle de vos invectives contre les vices de ces nations, n'a pas le moindre accés dans nos rochers. Tout ce qui s'offre à nos yeux nous donne des deſirs infinis, pour l'Auteur tendre & eternel qui les excite par mille enigmes, faciles à entendre à nos cœurs. Mais pour vous autres, rien ne vous ſuffit

de

de ce que Dieu vous preſente dans la Nature, pour ſe faire aimer de vous, & pour y conſerver ſon ſouvenir. Il vous faut mille avertiſſemens & mille images, pour vous inſpirer la ſoif du Souverain Bien, & vous n'en êtes jamais raſſaſiés. Votre dureté, pour vos frères eſt criante. L'eſprit de poſſeſſion & de proprieté vous précipite dans la Barbarie, autoriſée par vos Loix, reſpectée par vos prudens, & deteſtée par l'humanité. Si vous étiez dans le malheur à votre tour, comme il arrive chez vos Peuples feroces, que ne donneriez vous pas, pour trouver de la compaſſion & de la miſericorde?

Sache Venerable, que les Chretiens n'entendent pas leur Evangile. Jeſus leur met ſous les yeux ce que nous pratiquons, & ce qui leur eſt devenu impoſſible, s'ils ne reviennent au point où nous ſommes, & dont ils ſont partis. Où eſt la ſerenité du

cœur? où eſt cette ſimplicité delicieuſe, qui nous fait voir de plus en plus, le Dieu que nous devinons? Se trouve-t'elle chez tes Chrétiens, accablés par l'amour des richeſſes periſſables, dont la nature ne nous a jamais fait un bien réel puisqu'on les quitte à la mort? où eſt l'eſprit de paix où celui de conteſtation regne toujours? C'eſt à moi, dit l'un, cet heritage; c'eſt à moi auſſi, replique un autre Diſciple de Chriſt? je conclus avec ton Evangile, qu'aucuns d'eux ne ſont les enfans du Grand Eſprit. Nous ſeuls meritons ce nom chèri, puisque l'union eternelle de nos rochers eſt le lieu reſpectable, qui forme de nous tous un corps de frères & d'amis. Ton Jeſus comprenoit comme nous, combien tes fous auroient de repugnance à devenir hommes. Il nous affermit, & tous les Peuples qui vivent comme nous, contre les perſecutions de vos loix & de vos prejugés. Voilà ſes enſeig-

ſeignemens vrayment dignes de nos Illuſtres ?

Tu dis, Venerable, que ta Loi eſt renfermée dans les huit beatitudes ; Sois donc Iroquois, ſi tu veux être heureux. Ton Chriſt t'y invite, & t'exhorte à tout quitter. Dans ſon Evangile il ne parle que du Grand Eſprit, & ſe mepriſe lui-même. Il étoit plus ſage que toi, Venerable, ce fils de Marie. Je voudrois l'avoir entendu lui-même, car tes Entouſiasmés ne nous expoſent de lui que des tenèbres. Qu'eſt-il venu faire ce Legislateur ? Vous degager de la Loi de Moyſe, & vous retablir dans les Loix de la Nature. En parlant de la multitude des femmes, il t'aſſure, Venerable, que dès le commencement les choſes n'étoient pas ainſi : que la femme etoit deſtinée pour l'homme, & qu'ils n'étoient qu'une même chair. Remarque que c'eſt là le point, où il te rapelle. Dès le commencement cela n'étoit pas

ainſi. Salomon avoit cinq cens Concubines, ſans compter les Reines. Souviens-toi que par-tout il te dit, dès le commencement cela n'étoit pas ainſi. Les Ceremonies qu'il a établies ne ſont inſuportables, que parce que vous autres Sacrificateurs, en avez fait un joug Judaïque, ce qui eſt contre l'Eſprit de Chriſt. Des conſeils tu en fais des preceptes; de là en avant l'Evangile eſt devenu plus cruel, que le Judaïsme. Obtenez moi ma grace, je vous en prie, Venerable, & que je puiſſe retourner dans nos Solitudes; Voilà, mon chèr Alha, en deux mots, ce que je dis à ce Moine & à ſa bande. Aime moi, & ſois ſûr de ma tendreſſe.

QUA-

## *QUARANTE-TROISIÈME LETTRE.*

J'AI reçu, mon chèr Alha, un ordre de reprendre le chemin de la Mer, & de retourner dans nos Deſerts : les Venerables ont repreſenté que ſi on me laiſſoit à la Baſtille, je ferois le Gouverneur Iroquois, & tous les Geoliers qui m'approchent. Je ſuis ſorti de mon antre cruel. J'ai demandé permiſſion au Surveillant de cette Ville de reſter huit jours à Paris, ſous le pretexte d'affaires de commerce. J'ai couru ſur le champ embraſſer ma belle Françoiſe. Je croyois la trouver triſte, chagrine, & plaine d'inquietudes pour moi? point du tout, chèr Alha: cette enfant legere étoit en partie de plaiſir chez elle, avec quatre jeunes gens des mieux faits. Je lui avois donné de

l'or un peu avant mon empriſonnement, & la follette le depenſoit joyeuſement à mon intenſion. Voilà comme ſont les femmes de ces climats, elles n'aiment que l'or, & la volupté; mais jamais la perſonne. Elles ſont flatteuſes, inſinuantes, habiles, hypocrites, fourbes, intéreſſées, & ſans veritable tendreſſe, mais en recompenſe elles ſont raviſſantes à l'exterieur.

J'ENTRAI, elle me ſauta au col; elle me marqua une joye infinie. Je me ſentis fappé tout-à-coup, du plus violent amour pour elle: jamais je ne l'avois trouvée ſi aimable: je ne pus diſſimuler mes larmes, parceque je ſentois, que je l'allois bientôt quitter. Je lui fis ſentir, que j'étois ſur mon depart; elle jetta les hauts cris.

AH! mon chèr Igli, s'ecria-t'elle, tu veux donc que je meurre? Je veux te ſuivre dans tes rochers. O ciel! t'aurois-je aimé ſi tendrement, pour te perdre à jamais? elle mouilloit mon vi-

viſage de ſes larmes, & me donnoit des transports ſi puiſſans, que je ne ſais pas comment je ne me ſuis pas fait Chrétien, pour pouvoir reſter dans ces climats, & ne la quitter jamais: mais je me rapellai ſes anciennes proteſtations de n'aimer que moi, & les faux ſermens qu'elle m'avoit faits, ſermens, que je n'avois jamais exigé à cauſe de ſa grande jeuneſſe, & par ce qu'à cet age une fille ſe trouve à la mendicité, quand elle n'a qu'un ſeul homme pour la ſervir. Pour moi, dans mon ſejour à Paris, je ne me ſuis livré qu'à elle.

J'AI encore trouvé, chèr Alha, toutes mes lettres dans le foſſé. Le Gouverneur de ce cachot m'a permis en ſortant de les reprendre. Je lui dis que c'étoit à toi que j'ecrivois. Je te les envoye avec celle-ci: j'arriverai peut-êrre auſſi-tôt qu'elles. Viens viſiter le rivage, dès que tu les auras reçues, ſi elles me devancent: amène

mes enfans avec toi. Si ma chère Glé eſt groſſe, fais la reſter à mon habitation. Depuis douze ans, que je ſuis dans ces climats, j'y ai gouté bien des plaiſirs; Ah! chèr Alha, s'ils étoient habités par des Iroquois, ce ſeroit le bonheur & la félicité complette: mais toutes ces nations ſont extravagantes, & barbares. Leurs idées ſont renverſées & ne reſſemblent plus à celles des hommes. Toutes les erreurs ſont ici en credit; la ſeule raiſon eſt odieuſe. Mon crime eſt d'avoir preferé ma Religion ſimple & naturelle à la leur.

Reflechis à préſent, chèr Ami, ſur le ſpectacle que j'ai expoſé à tes yeux. Tu vois l'Eſprit, qui règne dans ces regions, inconnuës pour toi & pour nos Vaillans. Je n'ai rien épargné ni ſoins, ni travaux, ni études, pour m'informer de tout ce qui regarde l'intereſſant de ces Peuples: je t'ai montré leur Religion & leurs mœurs. J'ai paſſé ſous ſilence mille travers & mil-

mille caprices de ces fiers barbares. J'ai cru que ce que je t'ai mandé suffisoit pour nous mettre en état de juger de la préférence ou du mepris, que nous devions avoir pour ces modeles inconnus & detestables, que nous nous étions proposés.

Ces sentimens humbles & sublimes, qui nous ont porté à les connoître, devroient au contraire reveiller à notre égard ce monde, enseveli, sous le cahos fabuleux dans lequel il se roule. Semblables à la paille, emportée par un vent impetueux, & qui se trouve enfin, sans sçavoir pourquoi n'y comment, éloignée de la tige qui lui a donné naissance, ils ont adoré des idoles de mille manières & sous mille cultes differens, & adorent à présent, ce qui tient lieu parmi le Peuple de Cerés, de la Reine du Ciel, d'Adonis & de Bacchus ; un Messie, une Mère Vierge, & du pain & du vin, divinisés par leurs Sacrificateurs. J'ai par-

couru avec toi presque tous les etats & les conditions, qu'ils ont inventées, pour la desunion de l'unique famille, & pour le malheur de leur terre. Quoique nos premiers Ayeux soient differens, nous nous ressemblons tous & tous les hommes sont frères, puisqu'ils sont tous nés de Dieu.

Ils estiment un Gouvernement plutôt qu'un autre, parce qu'ils ont cru dans l'exces de leur folie, qu'il y en avoit un meilleur, que celui qui regnoit au commencement du monde. Ce que tu dois penser de tout cela, c'est que ces pauvres nations ont la maladie de toujours chercher, & de ne trouver jamais.

Le Grand Esprit en nous creant nous a mis au point de l'humanité. Nous avons été assez heureux, pour ne nous être pas écartés : mais ces Peuples se sont imaginés qu'il leur étoit honteux d'être six mille ans tels, qu'ils étoient au commencement. Voilà la four-

ſource preciſe de toutes leurs extravagances. Mille Reveurs, Venerables & Melancoliques, ont fixé tantôt une contrée, tantôt une autre; ils ont admiré l'extraordinaire, & l'ont preferé au raiſonnable, qui leur a paru ſuſpect.

Du divin ils en ont fait du ſenſible, ils ont voulu voir, toucher, & entendre ce grand Maître, qui pour les confondre, les rend moins heureux que nous. C'eſt un crime auſſi grand chez eux de contredire à preſent leurs fables ſanctifiées & venerées, que c'en étoit un du tems des Egyptiens, des Grecs, & des Romains. Tout va ſon train chez ces Peuples. Ils ſe croyent ſages, éclairés, ſçavans, comme les anciens idolatres le croyoient être au ſiècle d'Auguſte.

J'ai diſputé avec leur Docteurs. Ces Eſclaves de leur Religion ne l'aiment au fond pas plus que moi. Je m'en ſuis aperçu dans des occaſions deciſives. Ils ſont Docteurs, & debitent

tent à regret une marchandiſe, qui tombe au rabais. Tous ces Venerables ſe dedommagent: les ſeveres, par l'eſtime qu'ils croyent acquerir; les autres, en favoriſant tous les droits de l'humanité chez eux & chez les autres. Les uns ont une diligence ſcrupuleuſe à ravaler la nature, les autres à la faire valoir. Le bon de l'affaire c'eſt, que ces Entouſiaſtes ſevères ſont traités en Iroquois, & que l'on penche vers nous, Prêtres, Pontifes & Peuples, ſans ſe douter de rien. Un de ces originaux hypocondriaques & ſans quartier étoit à coté de moi à la Baſtille. Je riois quelquefois de l'aveuglement de ces nations, & diſois; ſi ces Peuples me deteſtent, ils doivent deteſter à proportion ceux, qui favoriſent ma Religion, cependant ils font le contraire. Les amis ſecrets & inſenſibles des Iroquois ſont en honneur, & préſident dans tous les Temples; & nos ennemis déclarés ſont punis comme

me criminels. Je te jure, chèr Alha, que j'en ai bien auguré pour l'avenir. D'où vient cela? C'eſt qu'ils ouvrent les yeux & que malgré leurs tenèbres, la lumière de la nature perce dans les cœurs. Les digues, qu'ils ont oppoſées depuis dix-ſept ſiècles à la Nature, qu'ils ont accuſée de mille crimes, qu'elle n'a jamais faits, n'ont pas retenu ni corrigé un ſeul vice. Leurs Anciens, que j'ai lu, reprennent les mêmes choſes, que l'on blame à préſent. Ces Declamateurs antiques & les modernes, ont les mêmes ſujets & les mêmes textes de leurs diſcours patetiques. C'eſt, chèr Alha, que la Nature eſt incorrigible, & qu'elle n'eſt incorrigible que parce qu'il n'y a rien en elle à corriger.

Ces Sacrificateurs & ces Pontifes blament l'amour de la béatitude de la terre, qui eſt au moins la figure & la preuve d'une autre. Je leur dirois volontiers, qu'ils veulent nous chaſſer du Pa-

Paradis; mais, chèr Alha, ne parlons plus de leurs viſions, elles me rebutent. Diſons, chèr Ami, qu'en interdiſant à l'homme le plaiſir, ils voudroient faire executer une loi impoſſible, & que l'Auteur de nos cœurs n'a certainement point faite. La Loi, qui nous fait aimer, s'eſt promulguée auſſi-tôt, que les hommes peuvent refléchir; & la leur non ſeulement ne l'eſt pas à tous les hommes, mais trouve autant d'adverſaires, qu'il y a de cœurs.

Tu rirois, chèr Alha, de voir ces Venerables, faire aux Diſciples de Chriſt les mêmes raiſonnemens, qu'ils feroient à un Iroquois. Ils ne ceſſent d'entaſſer invectives ſur invectives, & de déclarer de ſang froid la guerre au genre humain. Juge, s'ils ſont écoutés? c'eſt un miracle que l'on place dans leurs annales, quand un cerveau attendri ſuccombe ſous le poids pompeux & patetique de ces Sacrificateurs,

teurs, qui ſouvent ſont plus de bien qu'ils ne veulent interieurement.

Sais-tu bien au fond, chèr Alha, ce que c'eſt que ces prodiges miraculeux de la Parole de Jeſus? C'eſt un bavard, qui arrache à une dupe les innocens plaiſirs de la vie.

C'est un triomphe chez les Venerables: ils croyent que pour cette fadaiſe, le Grand Eſprit a allongé ſon bras, qui eſt racourci pour le reſte des voluptueux, à qui il ne dit pas un petit mot d'onction intérieure.

Tout eſt criminel ici, jusqu'au plaiſir de ne l'être pas, s'il part d'une autre ſource, que celle que ces Entouſiaſtes ont imaginée. C'eſt orgueil, que de ſe croire juſte?

Ces extravagans, chèr Alha, avec leurs idées ſurchargées, m'ont inſpiré un mepris profond. A mon retour je t'expliquerai à toi & à nos Vaillans plus exactement tout ce que je t'ai vou-

voulu dire, & que je ne t'ai dit qu'imparfaitement.

Je t'ai cru par la longue habitude, que j'ai contractée avec ces Peuples, auſſi au fait que je le ſuis, mais je me ſuis trompé. Ta ſimplicité reſpectable n'a pu ſouffrir les expreſſions de ces climats, mais excuſe moi, chèr Alha, je t'en ſupplie. Je te promets à toi & à nos Illuſtres de les écouter mille Lunes, afin d'apprendre à me corriger du poiſon, qui s'eſt gliſſé inſenſiblement dans tout ce que je ſuis. Embraſſe ma chère Glé, en attendant que je ſois rendu à ſa tendreſſe. Ma Françoiſe m'a plu, mais ne ſatisfait pas mon cœur. Je m'aperçois, chèr Alha, qu'il faut plus que des liens delicieux & ſenſibles, pour former l'amour. Il faut tout ce que je trouve dans ma tendre Glé, l'union involontaire du cœur & les liaiſons du ſang. Je ne t'ecrirai plus. Je ſuis ſur le point de m'embarquer inceſſamment.

Mal-

MALGRE' la douceur de ces climats, je trouve des charmes à m'occuper des plaiſirs purs & ſimples, qui ſont l'occupation delicieuſe de nos Vaillans, tout ſoumis qu'ils ſont aux viciſſitudes ordinaires, que renferme notre deſtination & notre ſort.

TOUTE douleur infinie & tout plaiſir infini nous ſont également inconnus; ils ſont même impoſſibles. Heureux ou malheureux, jamais nous ne nous enflons, & jamais nous ne deſeſperons. Je t'avoue, chèr Alha, que j'ai été fort ſurpris, de trouver des nations, qui craignent plus la mort, que nous ne craignons de mourir loin de notre famille, & de notre patrie. Tu ſais que c'eſt le plus grand de tous les malheurs pour nous; mais ici il y en a encore un plus grand; c'eſt de ceſſer de vivre.

JE demandois à un de leurs Sacrificateurs, d'où venoit, que des hommes, perſuadés qu'ils vont avec le Chriſt à la Jeruſalem celeſte, comme ſont les

Chretiens, avoient des terreurs ſi etranges ? Il me repondit froidement, c'eſt que ces Chretiens ſont dans l'incertitude de ſavoir où il vont. Tu as raiſon, lui dis-je, Venerable, ils n'en ſcavent pas un mot. Ce n'eſt pas, continua-t'il, faute à nos Docteurs: ils leur peignent ſi evidemment le ſiècle à venir, qu'on croit, y être par avance; mais c'eſt la maladie qui affoiblit leur tête, & qui la rend inquiète & ſoupçonneuſe? dis mieux, Reverend, ajoutai-je? C'eſt que trente, quarante, cinquante & ſoixante ans de tes rares divins, n'ont formé dans ces cœurs qu'un combat déplorable de tes folies avec la Nature, de tes menſonges avec la vérité! c'eſt ce conflict de jurisdiction, dans lequel expirent ces victimes de ſon Entouſiasme.

Dieu nous a formés en nous faiſant eſperer mille plaiſirs, que nous ne faiſons, que preſſentir. Jamais il ne nous a gravé la crainte dans les cœurs, mais

dans

dans les hypocondres plus ou moins ébranlés.

Nous craignons nos ennemis, qui nous tuent, les animaux qui veulent nous disputer la vie, & les accidens qui peuvent nous la ravir; mais jamais nous n'avons imaginé ce phantome infiniment terrible, qui accredite si fort les Sacrificateurs, qui savent adoucir la fureur du monstre imaginaire, le rendre docile, & le captiver.

J'ai eu, chèr Alha, mille conversations de cette nature avec ces Venerables.

Que j'aurai de choses à te dire à mon retour!

Tu m'as mandé, que mes enfans étoient mariés avant même qu'ils pussent s'aimer solidement? Je m'en rejouis, chèr Ami, leur tendresse sera durable. Les inclinations de l'enfance perseverent jusques dans la vieillesse la plus avancée; & quand ils m'auront mangé, ils aimeront encore ce qu'ils

ont aimé, auſſi-tôt que leur cœur a pu aimer.

QUAND je ſerai dans nos rochers, je verrai à qui le Grand Eſprit donnera ma fille, qui me reſte? ſi quelqu'un de ſes Frères l'aime, unis la comme ſon autre Sœur, où prens la pour toi; ſinon, je la prendrai pour me conſoler dans ma vieilleſſe.

JE l'eleverai dans mon ſein, & ne la laiſſerai pas livrée à la douleur & à l'ennui. Que le Grand Eſprit, notre amour & nos-delices, me conduiſe à travers les mers immenſes, où je vais entrer. C'eſt lui ſeul, qui gouverne nos Solitudes, & qui fait tout parvenir à ſa fin.

JE ne regrette que mes quatre enfans, que mon Sacrificateur m'a pris, & que je n'ai jamais pu revoir depuis.

FIN.